

LE
THEATRE
ANGLOIS.

TOME V.

THE
ATLANTIC
OCEAN

TOME IV

LE
THEATRE
ANGLOIS:

..... *Non verbum reddere verbo*

TOME V.



ALONDRES,

M. DCC. XLVII.

LE

THE ANNUAL

REPORT OF THE

COMMISSIONER OF THE

LAND OFFICE



38
9 6
/ 257



P R É F A C E D U T R A D U C T E U R.



E n'ai eu d'autre but , en donnant cet ouvrage au Public , que de lui faire connoître les meilleures Pièces du Théâtre Anglois ; par conséquent , de choisir dans chaque Auteur connu celles qui ont mérité ce titre par leur succès , & par la réputation dont elles jouissent encore en Angleterre.

Il falloit , pour suivre mon plan , commencer par *Shakespéare* , le plus ancien & le plus sublime des Auteurs Dramatiques renommés de cette Nation. J'avois borné mon Ouvrage à huit volumes ; & je comptois que les deux premiers suffiroient pour satisfaire la curiosité du Public , par rapport au style , au caractère , au goût , & aux autres qualités de l'esprit de ce fameux Poète.

Dans cette idée, je destinois les six derniers volumes aux autres bons Auteurs de ce Théâtre ; & quoiqu'il soit assez abondant pour suffire à plusieurs autres volumes , j'aimerois mieux laisser au Public quelque chose à désirer , que de m'exposer au reproche d'avoir abusé de son goût pour les choses nouvelles & étrangères.

Mais le succès des cinq Tragédies que j'ai
Tome V.

d'abord données de *Shakespéare* ayant surpassé mes espérances , j'ai cru devoir me rendre au desir d'un grand nombre de personnes dont je respecte les lumieres , & achever dans les Tomes trois & quatre , de faire connoître , soit par traductions , soit par analyses , tout ce qui nous reste des Pièces de cet Auteur.

Ainsi *Shakespéare* , occupant seul les quatre premiers volumes de mon Ouvrage , il ne m'est pas possible de renfermer dans les quatre derniers volumes tout ce que la Scène Angloise a produit de Pièces célèbres. Je le pourrois en effet d'autant moins , & sur-tout en m'astreignant à l'ordre chronologique des ouvrages & de leurs Auteurs , que par les connaissances que j'ai achevé d'acquérir , il se trouve que leur nombre est beaucoup plus grand que je ne l'avois pensé d'abord.

J'ai donc senti qu'il falloit de deux choses , l'une : ou que j'étendisse extrêmement mon plan , au risque de fatiguer , de rebuter peut-être beaucoup de mes Lecteurs ; ou que je me bornasse , dans les quatre derniers volumes , à ne donner que les meilleures pièces qui me tomberont sous la main , sans m'asservir à aucun ordre chronologique.

Les réflexions suivantes m'ont fait prendre ce dernier parti.

Mon dessein est de faire connoître le Théâtre Anglois , & non pas de le traduire entièrement : l'entreprise seroit trop vaste ; & je redoute l'ennui pour les autres & pour moi. Un choix de bonnes pièces des deux âges de ce Théâtre , suffit pour remplir mon projet.

Shakespéare est , sans contredit , le meilleur Auteur du premier âge ; tous ceux qui ont écrit après lui , jusqu'au Règne de Char-

P R É F A C E.

ij

les *Second* , n'ont fait que l'imiter , sans qu'aucun d'eux l'ait égalé : ainsi *Shakespeare* suffit pour donner à mes Lecteurs une idée complete du goût de la Scène Angloise , pendant ce premier âge ; & il est inutile de multiplier les volumes. Les quatre qui nous restent à remplir , suffiront pour mettre le Lecteur François au fait des changemens arrivés dans le goût Dramatique Anglois depuis le Regne de *Charles Second* jusqu'aujourd'hui. Peu importe que l'ordre chronologique soit observé : je ne risque plus de fatiguer le Public , & mon plan est rempli.

Quelques Littérateurs regretteront sans doute de n'avoir pas la suite des Auteurs , depuis *Shakespeare* jusqu'au Regne de *Charles Second* ; non plus que les éclaircissmens qu'ils pouvoient attendre sur les ouvrages qui leur ont mérité quelque réputation. Ils penseront peut-être aussi de même , par rapport aux Auteurs dont je ne dirai rien , ou dont je ne donnerai que peu de Pièces , depuis cette dernière époque jusqu'au temps présent.

Mais je compte les satisfaire , dès que mes huit Volumes seront finis , au moyen d'une *Histoire du Théâtre Anglois* , qui contiendra dans un seul Volume tout ce que cette matière peut avoir d'intéressant.

On y verra ce que j'aurai pû recueillir de la vie de chaque Auteur Dramatique , le Catalogue des différens Ouvrages , les jugemens qui en ont été portés , les extraits même des Pièces soit anciennes , soit modernes qui ont acquis quelque célébrité ; enfin tout ce qui peut conduire à jetter un jour suffisant sur cette partie de la Littérature Angloise , peut-être trop peu connue en France.

▲ ij

Tel est mon nouveau Plan, qui peut, si je ne me trompe, concilier à la fois les idées du Public, & les miennes. Heureux, si l'exécution pouvoit remplir également l'espoir de tous les deux !

Il me reste à rendre compte des trois Tragédies qui composent ce cinquième Volume.

L'une est de *Ben-johnson*, Successeur immédiat de *Shakespéare*, mais plus lettré & plus méthodique que son Maître. Il n'a que deux Tragédies, *Catilina* & *Sejan*. La première est celle qui a le plus de réputation, & qui par cet endroit méritoit la préférence. Le Lecteur varié dans la bonne Littérature, reconnoîtra aisément dans cette Tragédie, tout ce que le Poëte Anglois a emprunté de *Salluste*, & des *Catilinaires* de *Cicéron* ; & sentira sans doute, que c'est à l'adresse qu'il a eue de mettre *en action* tous ces brillans morceaux d'éloquence, que *Ben-johnson* a dû principalement son succès. Guidé par de pareils modèles, il n'est pas étonnant que l'intrigue soit ici mieux conduite, & le style plus soutenu que dans les Pièces de *Shakespéare*. Mais aussi n'y verra-t-on pas dans ces coups de Théâtre de ces Scènes de force & de génie, qui, quoique presque isolées dans les Tragédies de ce dernier, y produisent toujours de si grands effets. L'un devoit tout à l'art ; l'autre ne connoissoit que la nature, & ne cédoit qu'à ses inspirations. On loue, on applaudit *Ben-johnson*, on admire *Shakespéare*. Qu'on ne s'étonne donc pas si, à la réserve du Monologue de l'Ombre de *Sylla*, je n'ai rien versifié de cette Pièce.

Pour faire de bons vers, il faut être échauffé.

PRÉFACE:

La Belle Pénitente m'a été envoyée toute traduite, de la part d'une personne de considération, qu'on ne m'a point nommée, & qui me prioit de la faire entrer dans ce cinquième Volume. Je m'y suis prêté avec d'autant moins de répugnance, que l'Original m'a paru fidelement rendu, & d'ailleurs fort intéressant. Il est de Monsieur *Rowe*, Auteur tendre & pathétique, plus régulier qu'aucun Poëte de sa Nation; célèbre enfin tant par cette Pièce que par celles de *Tamerlan*, de *Jeanne Shore*, & de *Jeanne Gray*, qui n'ont jamais été jouées sans être applaudies.

Je termine ce Volume par la traduction à peu près littérale de la *Venise sauvée*, d'*Otway*, dont j'ai osé donner une foible imitation cet hiver sur le Théâtre François. Le mérite de la Pièce Angloise, justement présumé par l'indulgence qu'on a eue pour la François, ne me permettoit pas de faire languir la curiosité du Public, ni de suspendre plus longtemps ce témoignage de ma reconnoissance.

Malgré la critique chagrine* qui a été faite de la Pièce d'*Otway*, & de la mienne, par un Auteur que je n'ai pas même l'honneur de connoître, je me garderai fort de prévenir le Lecteur sur les beautés de l'Original, encore moins de pallier, ou de justifier les défauts de la Copie. Nous avons un Juge équitable, je mets les Pièces sous ses yeux: qu'il prononce; je me sou mets.

C'est ainsi que je me propose d'en user toujours à l'égard des critiques peu mesurées, &

* Lettre de M. de Fontenelle, &c.

dictées par l'humeur. Une critique polie & dé-sintéressée, demande une réponse ou un remerciement : elle éclaire également sur les beautés comme sur les défauts; l'Artiste y gagne de tous les côtés & doit par conséquent de la reconnoissance à son Censeur.

Mais le silence est la seule réponse que doive un homme raisonnable à celles qui sont faites dans un autre esprit.

On s'étonnera peut-être, de trouver moins de Scènes traduites en vers dans ce Volume, que dans les précédens. J'ai déjà rendu compte de mes raisons, par rapport à *Catilina*. Quant à la *Belle Pénitente*, comme elle n'est pas de moi, je n'ai osé prendre la liberté d'y toucher; & je sçais d'ailleurs que cette même Pièce doit bientôt paroître totalement traduite en vers, par une main habile.

A l'égard de *Venise sauvée*, dont j'avois versifié les plus belles Scènes, j'ai cru devoir en faire usage dans la Pièce Française, en les appropriant à nos mœurs. J'ai même été obligé de traduire de nouveau toutes ces Scènes en Prose, pour éviter un double emploi, peu agréable pour le Public. Je tâcherai de l'en indemniser (si tant est que je le puisse,) dans le sixième Volume.



CATILINA;

TRAGÉDIE

DE BEN-JOHNSON.



PERSONNAGES.

L'Ombre de Sylla.

CATILINA.	CATON.
LENTULUS.	CATULUS.
CETHEGUS.	CRASSUS.
CURIUS.	CÉSAR.
AUTRONIUS.	Qu. CICERON.
VARGUNTEIUS.	SYLLANUS.
LONGINUS.	FLACCUS.
LECCA.	POMTINIUS.
FULVIUS.	SANGA.
BESTIA.	PETREIUS.
AURELIE.	SENATEURS.
FULVIE.	AMBASSADEURS.
SEMPRONIA.	DES ALLOBRO-
GABINIUS.	GES.
STATILIUS.	LICTEURS.
CEPARIUS.	SOLDATS.
CORNELIUS.	DOMESTIQUES.
VOLTURTIUS.	PAGES.
CICERON.	CHŒUR.
ANTOINE.	

La Scène est à Rome.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'OMBRE DE SYLLA.



Uoi ! l'Ombre de Sylla se montre-
t-elle en vain ?

Rome , ne sens-tu pas que je suis
dans ton sein ?

Se peut-il qu'en tes murs les Enfers me voi-
missent ,

Sans que tes fondemens & tes voûtes frémissent ,

Sans que le Tybre, enflé de tes débris pompeux,
Fasse rouler ses flots sur ses monts orgueilleux ?

Quel silence mortel, quel sommeil léthargique
Dégrade , à mon aspect , ta fiere République ?
Méconnois-tu Sylla ? le vois-tu sans effroi ?

Au seul bruit de son nom , tremble , réveille-
toi !

Par la haine évoquée des gouffres du Tartare ,

Pressens & crains les maux que le sort te prépare ;

Déchire le bandeau sur tes yeux épaissi :

Regarde ! ma fureur te les annonce ainsi....

L'intérieur du Théâtre s'ouvre : Catilina paroît, rêvant dans le fond de son cabinet, la tête appuyée sur sa main. Le Spectre continue, en invoquant les Divinités infernales, qu'il invite à se réunir avec lui pour envenimer l'ame de Catilina contre la République Romaine. Il entre dans le détail des forfaits dont ce mauvais Citoyen s'est déjà noirci : ses meurtres, ses rapines, ses incestes, ses premiers attentats infructueux contre la liberté de sa Patrie, rien n'est oublié. Après ce Monologue, qui met le Spectre au fait du caractère de Catilina, & des nouveaux projets qu'il médite, l'Ombre s'approche, lui souffle ses fureurs, & disparoît.

SCENE II.

CATILINA, *seul.*

C'En est fait, ta perte est résolue...
O Rome ! ton destin lutte en vain
contre ma volonté : il faut que tu périsses. Dût la nature entière s'armer pour
ta défense *, ma haine vaincra tous les

* En conservant le sens de mon Auteur, j'use toujours de la liberté d'adoucir les expressions hyperboliques que je ne puis rendre avec grâces.

A C T E I. II

obstacles ; j'écraserai ta tête altiere : ce n'est que par de plus grands crimes, que je puis espérer l'impunité de mes premiers forfaits. Je ne sçais quelle voix intérieure semble me reprocher que mes mains ont été trop long-temps innocentes. O Rome ! ne portois je un nom aussi fameux que le tien même , n'étois-je digne des titres & des emplois les plus éclatans , que pour essuyer tes refus , que pour me voir confondu dans la foule des *Candidats* rejetés ? Crois - tu confier à de plus vaillantes mains le sort de ta guerre *Pontique* ? Ah ! si tu cesses d'être ma mere , je cesse enfin d'être ton fils. Je ne vois plus en toi qu'une implacable marâtre , dont l'injustice rend mes fureurs légitimes. Tu me fermes ton sein ; mon bras sçaura bientôt l'ouvrir , & me venger des maux que j'ai soufferts Tremble ! tu n'eus jamais d'ennemi plus redoutable



SCENE III.

CATILINA, AURELIE.

CATILINA.

QUI est là ? C'est toi , mon Aurélie ? Approche ; viens éclairer ces lieux du feu de tes regards. Fais rougir Phébus de sa lenteur à parer tes attraits de tout l'éclat qui leur est propre . . . Mais que vois-je ? tes yeux à peine osent tomber sur moi ! me reprochent-ils une trop longue absence ? Me suis-je privé trop long - temps du plaisir de couvrir ces joues & ces lèvres charmantes de mille baisers délicieux ? . . . * Parle , quel est mon crime ?

AURELIE.

Si vous le connoissez , qu'est-il besoin de vous le dire ?

CATILINA.

Ah ! je brûle de le réparer.

AURELIE.

Vous le dites toujours : mais quand aurai-je ce bonheur ?

* Il l'embrasse.

ACTE I.
CATILINA.

13

Lorsque mon Aurélie , fûre de ma tendresse, ne me reprochera plus les momens que je dérobe à l'amour pour ne songer qu'à sa gloire ; lorsque je serai assez heureux pour mettre à ses pieds l'Empire de l'Univers.

AURELIE.

Vous me flattez maintenant ?

CATILINA.

Non , je le jure dans tes bras , ce langage est celui de mon cœur : heureux , si tu pouvois toujours l'entendre avec autant de plaisir que j'en trouve à te l'exprimer ! Mais que dis-je ? Se pourroit-il que mon Aurélie attendît moins d'un époux , qui , pour lui prouver toute sa tendresse, n'a pas craint de lui sacrifier son épouse & son fils ? De pareils sacrifices peuvent-ils être suspects ? n'en annoncent-ils pas de plus grands encore ? L'architecte jouit-il de sa gloire , si son plan n'est point exécuté ? C'est à celui de ta grandeur que ton époux consacre ses veilles ; c'est à se rendre digne de ton amour , de cet amour qui ramena chez moi l'abondance , & raffermir mon crédit chancelant ; de cet amour enfin , que ma reconnoissance croiroit encore ne pas payer assez en te plaçant au rang

des Dieux ! Mais ton secours me devient maintenant nécessaire : dans un projet d'une telle importance , j'ai différens génies & différens caractères à ménager. Les uns veulent être flattés & caressés , comme *Lentulus* , que je n'ai pû attirer dans mon parti qu'en exagérant l'illustration de ses ancêtres , & en lui persuadant qu'un Oracle des Sibylles , que j'avois fabriqué après la mort de *Cinna* & de *Sylla* , promettoit l'Empire à un troisiéme *Cornélien*. D'autres , ainsi que l'intrépide *Céthegus* , yvres de leur valeur féroce , iront attaquer le Ciel même , pour me convaincre que les louanges que je donne à leur prétendu courage ne sont point exagérées. Un *Curius* , & ses semblables , après avoir été dégradés par le Sénat , s'enflamment tout-à-fait à la voix de quiconque semble gémir de l'injustice qu'on leur a faite , & ne respirent plus que la vengeance. D'autres , tyrannisés par leur ambition , & par l'espoir de gouverner les Provinces que je leur ai promises , les dévorent déjà dans l'ame , & jouissent par avance de leur grandeur imaginaire ; tels sont *Lecca* , *Vargunteius* , *Bellia* , *Autronius*. Que dirai-je de ceux que les besoins & la misere oppriment ; de

ces anciens Officiers de Sylla, qu'aigrit une ruineuse oisiveté ; de tant de Chevaliers Romains, dont le luxe & la débauche ont consumé le patrimoine ; victimes aujourd'hui de mille avides créanciers, & prêts à tout affronter pour recouvrer leur ancienne opulence ; de ces illustres Criminels, qui n'envisagent l'espoir de l'impunité que dans le changement ou dans la chute de l'Etat ? Ces derniers, ma chere Aurélie, doivent trouver (pour un tems) un asyle chez nous : leur ame habituée au crime, loin de s'épouvanter des nôtres, en sera plus ardente à nous servir. J'en dis autant de ceux qu'un engagement échu, ou prêt à l'être, soumet à la rigueur des loix : secourons-les ; l'amour de la liberté en fera nos esclaves. Il en est d'autres, & c'est le plus grand nombre, qu'un moindre prix sçaura nous attacher : têtes aussi légères que voluptueuses, un cheval, un beau chien, une courtisane aimable peuvent tout faire attendre d'eux. Chere Aurélie, prêtons-nous donc à leur faiblesse, tirons-en toute notre force, & n'en rougissons point : ce qu'ils peuvent faire pour nous, justifie ce que nous ferons pour eux. Que mon Palais soit désormais le temple de l'aisance & de la

volupté ; que tout ce que Rome a d'aimable en l'un & l'autre sexe en soient les Ministres , & que la belle Aurélie en soit la Prêtresse. Que les vieux Sénateurs en murmurent , les jeunes nous applaudiront : les plaisirs des uns seront nos Orateurs, pour calmer les plaintes & les soupçons des autres. Ta modestie & la mienne en souffriront peut-être ; mais *Jupiter & Junon* même se sont quelquefois déguisés pour tromper des mortels. L'instant de nos succès verra tomber ce masque avec autant de vitesse que la Scène change sur nos Théâtres... Mais quelqu'un vient : c'est *Lentulus* , j'entends sa voix.

A U R E L I E.

Je crois reconnoître celle de Cethegus.

C A T I L I N A.

Rentrez, belle Aurélie , & songez à l'exécution de nos desseins. Qu'on ignore sur-tout jusqu'à quel point je vous les laisse pénétrer. Soyez discrète , en attendant le moment de votre regne.



SCENE IV.

SCENE IV.

CATILINA , LENTULUS ,
CETHEGUS.

LENTULUS.

CE jour naissant n'annonce rien que de sinistre : le Soleil ne luit qu'avec peine : il semble , par sa lenteur à s'élever , qu'il traîne après lui le sommeil & la mort : ses pâles rayons paroissent bordés de noir ; sa face est ensanglantée , & sa tête débile , tellement accablée par le poids des nuages , que la nuit le vaincra peut-être avant qu'il ait rempli la moitié de son cours. Peu sensible à notre reconnaissance , il semble dédaigner nos hommages.

CETHEGUS.

Eh ! que nous importe ? un soin plus important nous rassemble en ces lieux.

CATILINA.

Tu as raison , brave Cethegus : Où est Autronius ?

CETHEGUS.

N'est-il pas arrivé ?

Tome V.

B

CATILINA;
CATILINA.

Non.

CETHEGUS.

Ni Vargunteius ?

CATILINA.

Ni l'un ni l'autre.

CETHEGUS.

Que leurs lits & leurs corps ne sont-ils embrasés ! O vertu ! faut-il que la paresse te surmonte toujours ? Ils ne sont pas Romains , c'étoit ici l'instant de le paroître.

LENTULUS.

Ils me firent dire hier au soir , ainsi que Longius , Lecca , Curius , Fulvius , Gabinus , & Lucius Bestia , qu'ils se rendroient tous ici de bonne heure.

CETHEGUS.

Oui , avec autant de diligence que vous , si je ne vous avois pas éveillé ? lâches esclaves du repos ! êtres demi-vivans ! l'éclat du Soleil vous étonne ? . . . Vos esprits ne sont-ils pas enveloppés dans des corps de glace ? Votre sang n'est-il pas pétrifié dans vos veines ? votre honneur flétri , vos besoins mêmes , vous trouvent insensibles.

CATILINA.

Cet excès de négligence m'étonne.

ACTE I.
CETHEGUS.

19

Un projet tel que le nôtre , projet que les Dieux mêmes croiroient digne de les occuper tout entiers , ne peut aiguillonner leur indolence ! . . . Ne comptons plus sur de tels Conjurés. S'ils eussent pensé comme moi , Rome déjà seroit en cendres , le Sénat renversé , & son éloquent Orateur en fuite.

CATILINA.

Ame de nos hardis projets ! soutien de notre noble audace ! quel plaisir pour moi de t'entendre !

CETHEGUS.

Regne heureux de Sylla ! jours à jamais mémorables , où l'épée frappoit par-tout impunément ! O tems heureux ! qu'êtes-vous devenus ?

CATILINA.

Ainsi que nos *Augures* , chacun alors choisissoit sa victime.

CETHEGUS.

Le pere périssoit par son fils , & le fils par son frere.

CATILINA.

Tout étoit excusé , loué , récompensé : la licence justifioit tout , & le ressentiment justifioit la licence.

CETHEGUS.

Rome entiere n'étoit qu'un autel com-

B ij

CATILINA,
sacré au carnage, & le sang le baignoit
sans cesse; l'âge, le sexe étoit indiffé-
rent : rien n'étoit épargné.

CATILINA.

Pas même les parens.

CETHEGUS.

Ni l'enfant ouvrant les yeux au jour,
ni le vieillard prêt à le perdre, ni l'in-
firme près du tombeau. Vierges, Veu-
ves, Matrones, tout tomboit sous le
fer, tout périssoit.

CATILINA.

Pour être criminel, il suffisoit de vi-
vre. Quiconque ne tuoit que ses enne-
mis, ne se signaloit pas; le nombre des
victimes sembloit illustrer l'assassin; cha-
cun à l'envi cherchoit à se signaler;
tandis que d'autres songeoient en même
tems à s'enrichir des dépouilles des
morts.

CETHEGUS.

Avare & féroce Caron ! tu te plai-
gnis alors. J'amaï tant d'ombres à la fois
ne couvrent les bords du Cocyte : ta
barque n'y pouvoit suffire... O Mort !
tu vis les vivans confondus avec les vic-
times de ta rage. Tu vis la terreur cher-
cher un asyle jusques dans les tombeaux.

CATILINA.

Amis, ce tems va revenir : nous re-

A C T E I.

27

verrons ces jours de sang : ils seront plus affreux encore. Un troisième *Cornélien* paroît : Rome , connois ton maître !

L E N T U L U S.

N'insistez point sur cet oracle. Il est trop incertain.

C A T I L I N A.

Que dites - vous ?

L E N T U L U S.

Qu'il n'est pas assez clair pour être adopté.

C A T I L I N A.

Quoi ! les Sibylles vous sont suspectes ? . . .

L E N T U L U S.

Les prophéties offrent toujours un sens douteux.

C A T I L I N A.

Celle-ci ne peut l'être , elle a été pesée , examinée , réfléchie au point que l'ignorance & la malice même rougiroient d'en douter.

L E N T U L U S.

Mais vous - même , la croyez - vous vraie ?

C A T I L I N A.

O Ciel ! demandez-moi plutôt si Lentulus m'est indifférent : demandez - moi plutôt si sa grandeur est l'objet de mes vœux.

CATILINA;
LENTULUS.

Le sentiment des Augures est, dit-on,
unanime : ils pensent comme vous.

CATILINA.

Pourroient-ils démentir leurs con-
noissances ?

LENTULUS.

Suivant eux, Cinna fut le premier....

CATILINA.

Sylla, le second ; vous, le troisième.
La chose est claire, ou le Soleil est
sombre.

LENTULUS.

Les hommes n'eurent jamais de si
grandes idées de moi.

CATILINA.

Eh ! peuvent-ils penser autrement ?
Cinna & Sylla ne sont plus : sur qui doi-
vent tomber nos yeux, si ce n'est sur
celui dont l'éclat a droit de les fixer ?
Approche, Noble Cethegus : ose l'en-
visager avec moi. Ne crois-tu pas le voir,
le sceptre à la main, commander au Sé-
nat épouvanté ? ne vois-tu pas les ha-
ches & les faisceaux disparoître à l'as-
pect de sa pourpre redoutable ? Oui,
tout annonce sa grandeur : les Statues
de nos Peres, le marbre & l'airain, té-
moins inanimés de notre gloire ; les
gémissemens de nos Dieux domesti-

ques ; cette sueur de sang apperçue sur nos murs , & tant d'autres prodiges , sont-ils des garants incertains d'une révolution prochaine ?

C E T H E G U S.

Il dort pourtant, ainsi que nous.

L E N T U L U S, à *Catilina*.

Ami , je te devrai mon être ; & quoi que le destin puisse promettre au sang *Cornélien* , ce n'est point des *Au- gures* , ce n'est point des *Sibylles* , c'est de *Catilina* que je veux tout tenir.

C A T I L I N A.

De moi , Seigneur ? eh ! que puis-je pour vous ? Regardez plutôt *Cethegus* : voyez en lui l'héritier de Mars.

C E T H E G U S.

Par Mars lui-même , je jure que *Catilina* m'appartient de plus près. L'Univers entier ne peut assez louer sa valeur , dût l'envie même y joindre sa voix . . . Mais voici nos amis. Nous n'avons encore rien fait : nous allons cependant parler de nouveau.



SCENE V.

Les mêmes Acteurs. AUTRONIUS,
VARGUNTEIUS , LONGINUS ,
CURIUS, LECCA, BESTIA ,
FULVIUS , GABINIUS, & autres
Conjurés.

C Ethegus les raille avec aigreur , en les accusant de paresse & d'indolence. Catilina alarmé des vivacités de ce Conjuré , tâche de le calmer. Il ordonne à un domestique de fermer toutes les portes , & de veiller à ce que personne n'approche de cet appartement.

CATILINA , *à part , au Domestique.*

Va maintenant dire au Prêtre d'égorger l'Esclave que j'indiquai hier au soir ; & lorsque je t'appellerai , apporte-moi son sang.

VARGUNTEIUS.

Quelle horreur me saisit ! Mes amis , ne sentez-vous rien ?

LONGINUS.

Un frémissement extraordinaire s'empare de tout mon corps qu'elle en est donc la cause ?

LECCA.

Le Soleil s'obscurcit & recule !

CURIUS.

ACTE I. 25
CURIUS.

Ainsi que j'adis au repas d'Atrée!...

FULVIUS.

Chaque instant épaissit les ténèbres.

LENTULUS.

O Vesta ! ton feu sacré s'éteint !

GABINIUS.

Dieux ! * quels gémissemens !.. d'où partent-ils ?

CETHEGUS.

De votre imagination ... Ah ! soyons hommes ; c'est au feu de nos ames à nous former un nouveau jour.

AUTRONIUS.

Quoi ! ce bruit affreux recommence ?.. on croiroit qu'il part de la ville entière.

CETHEGUS.

Notre foiblesse seule enfante nos terreurs.

VARGUNTEIUS.

Quel éclat soudain m'éblouit !... ::

CURIUS.

Regardons au dehors.

* Le Théâtre est plongé dans l'obscurité, & l'on entend un bruit souterrain.

CATILINA,
LENTULUS.

La lumière augmente ; elle est terrible !...

LECCA.

D'où nous vient - elle ?

LONGINUS.

Un bras sanglant est étendu sur le Capitole : il tient une verge enflammée. . . .
O mes amis ! il s'approche ! . . . il brille maintenant sur nos têtes !

CATILINA.

Tant mieux : j'en accepte l'augure.
Le Ciel approuve nos projets

CETHEGUS.

Malgré l'Enfer & ses ténèbres. Revenez , cessez de regarder : c'est trop de temps perdu. Allons , Catilina , parlez.
Quel sujet nous rassemble ici ?

CATILINA.

O vous , l'élite des Romains ! si ce titre vous étoit moins dû , si les grands sentimens qui vous animent ne vous rendoient pas toujours prêts à le sceller de votre sang , vous ne me verriez point employer l'éloquence pour parler à vos cœurs ; & si je vous respectois moins , un seul mot dévoileroit le mien. Cependant la connoissance que j'ai du caractère de la plupart de vous que j'ai toujours éprouvé aussi sincères que braves ;

cette conformité de sentimens qui a toujours réuni nos ames dans les peines & les plaisirs , dans les dangers & dans la gloire , me sont de trop sûrs garants de votre amitié pour ne pas m'enhardir à vous parler sans crainte d'une entreprise aussi sainte que noble , aussi grande que juste. Ce que j'en pensois autrefois , & dont un chacun de vous fut instruit en secret, m'étoit suggeré par la gloire: c'est la nécessité maintenant qui m'enflâme. C'est l'aspect de notre état présent , c'est le pressentiment de nos malheurs prochains qui crie sans cesse dans mon cœur, qu'il est tems de briser le joug de fer qu'on nous impose! Eh! de quel autre nom pourrois-je l'appeller, quand je vois la République en proie aux voraces desirs d'un nombre de Tyrans choisis , qui en jouissent tour à tour , qui la pillent , & la deshonnorent ; quand je vois tous les Rois & les *Tétrarques* de la terre tributaires de Rome, y faire passer l'or & les richesses des Nations uniquement pour enrichir ces ravisseurs avides , tandis que le reste de ses Concitoyens, quoique censés égaux aux autres , languissent dans l'esclavage & la misere ? . . . O mes amis ! sommes-nous donc moins grands , moins vertueux , ou moins vaillants ? Sommes-

nous nés pour être confondus avec la populace ? Rome ne nous doit-elle que du pain & de l'eau ? Les dignités, les titres, les honneurs, ne sont-ils réservés que pour eux ? L'abaissement & les opprobres sont-ils notre partage ? . . . Jusques à quand, braves amis, supporterons-nous ces horreurs ? Ne vaudroit-il pas mieux succomber avec la vertu, que de vivre dans la honte & l'infamie attachées à la misère, que de traîner une vie méprisable qui flatte trop l'orgueil de nos tyrans ? Dieux, & mortels ! n'avons nous pas des bras ? Nos cœurs ne sont-ils pas Romains ? Qu'attendons-nous pour frapper de vils ennemis, aussi corrompus par le luxe, qu'affoiblis par le poids de l'âge ?.. Ah ! si nous étions hommes, si quelqu'un osoit seulement tenter l'entreprise, le succès peut-il être incertain ?

CETHEGUS & LONGINUS.

Tentons-la, mes amis, tentons-la.

CURIUS & BESTIA.

Poursuis, brave Catilina.

CATILINA.

Mon ame est pénétrée ; (eh ! quiconque en porte une un peu mâle n'en sent-il point autant ?) Mon ame frémit, dis-je, à l'aspect des trésors que ces gouffres vivans engloutissent ; en voyant leurs

débauches , leur luxe , & la somptuosité de leurs édifices étonner l'Univers , & subjuguier Neptune même ! A peine peuvent-ils compter leurs différens Palais de la Ville & des Champs , tandis qu'en nos humbles foyers nous comptons à peine un Dieu *Lare* * : les Statues *antiques* , les Tapisseries de *Tyr* , les Peintures d'*Ephèse* , la vaisselle de *Corinthe* , les habillemens *Attaliques* , & les pierres précieuses nouvellement connues depuis l'expédition de Pompée en Asie , sont achetées par eux au prix d'une Province entière : le *Phase* ne produit plus assez de gibier , ni le lac *Lucrin* assez d'huitres : on va chercher jusqu'à *Circès* de quoi piquer & réveiller leur gourmandise ingénieuse. O simplicité de mon Pere , qu'êtes-vous devenue ? Vos maisons même sont méprisées & démolies ; chaque jour on en voit élever d'autres , que le caprice renverse souvent dès le lendemain : il suffit pour cela d'un *écho* mal ménagé dans un appartement. Tel est l'emploi qu'ils font de leurs ri-

* Les Dieux Lares chez les Romains étoient regardés comme les protecteurs & les gardiens des maisons.

chesses : elles essuient le sort de ceux à qui on les avoit arrachées. Cependant leur fortune est toujours la même : l'abondance est fixée chez eux. Là des Jardins immenses ; ici des Bains aussi superbes que voluptueux : plus loin des étangs usurpés sur la Mer : que vous dirai-je enfin , la Nature forcée par-tout de se plier aux loix de l'exakte symétrie , des montagnes applanies , des abîmes comblés, & la terre déchirée jusques dans ses entrailles pour y trouver le marbre & l'or , sont les moindres essais de leur vaste Puissance ! Et nous , stupides spectateurs , immobiles témoins de tant d'excès dont nous sommes victimes , nous voyons ces éclairs sans entendre gronder la foudre qui nous menace ! Accablés dans nos tristes maisons par nos besoins domestiques , au dehors par nos créanciers , chaque jour ajoute à nos maux , & ne nous fait envisager qu'un avenir encore plus terrible. Réveillez - vous , nobles Romains ! La liberté fait l'objet de vos vœux , osez vous la procurer. La renommée , l'opulence & la gloire s'offrent à vos regards : c'est la fortune qui les guide ; soyez dignes de ses faveurs , osez vous jeter dans ses bras. L'occasion , vos be-

A C T E I. 31

soins , vos dangers plus puissants que mon éloquence , suffisent pour vous enhardir : que dirai-je de plus ? Commandez à Catilina, comme soldat , ou comme Général , son ame & son bras sont à vous. Si par vos soins j'obtiens le *Consulat* , le succès de nos vœux est certain. Parlez , amis : l'esclavage & la liberté sont à votre choix ; optez.

C E T H E G U S.

La liberté , la liberté !

L O N G I N U S , & C U R I U S.

Nous ne respirons que pour elle.

C A T I L I N A.

J'aime à voir votre zèle : il ne reste donc plus , pour assurer le succès de notre entreprise , que de resserrer les nœuds de notre amitié par un serment solennel.

A U T R O N I U S.

Avant d'aller plus loin , ne seroit-il pas à propos que chacun sçût les conditions de son engagement ?

V A R G U N T E I U S.

Sans doute ; & les moyens dont on compte se servir pour amener à sa fin un si grand ouvrage.

C A T I L I N A.

Comment donc , mes amis ? Me croyez - vous capable de vous faire em-

brasser des chimères , & d'exposer votre valeur , sans avoir d'autre garant de notre réussite que le hazard , ni d'autre but que celui d'oser tenter une entreprise dangereuse ? Rendez-vous , rendez-moi plus de justice : ce que je suis , ce que vous êtes , vous garantit notre succès. Quant aux moyens qui doivent y conduire , réfléchissez d'abord sur l'extrême sécurité de cette aveugle République , sur l'indolente confiance du Sénat. Pense-t'il , rêve-t'il même que sa Puissance puisse jamais être attaquée ? Toutes ses Armées sont dispersées au loin. Celle de Pompée , que nous aurions le plus à craindre , est au fond de l'Asie ; celle d'Espagne est sous les ordres de *Cneus Pison* , & celle de la Mauritaine obéit à *Nucerinus* : tous les deux nous sont attachés , notre esprit les anime , je vous en suis garant. Le Consulat que j'attends de vos soins , doit-il vous inspirer moins d'espoir ? *Caius Antonius* , désigné pour mon Colleague , est-il moins engagé que nous dans la conspiration ? ses besoins sont-ils moindres que les nôtres ? ne disposé-je pas de son cœur ? Combien d'autres noms illustres ne pourrois-je pas vous citer (s'ils vouloient être connus) qui n'attendent qu'un instant

propice pour se joindre à nous , & seconder hautement nos projets ? .. Quels obstacles avons-nous donc à craindre , mes amis ? Quels périls pouvons - nous naturellement redouter dans une aussi noble entreprise ? Ah ! s'il en est , comparons-les du moins avec tous les avantages que nous devons en retirer. En premier lieu , toutes vos dettes sont acquittées : les Loix se taisent ; toute action , tout jugement , tous decrets prononcés contre vous sont anéantis. Le regne de Sylla renaît , tout Citoyen opulent est proscriit ; ses biens sont confisqués ; c'est à nous d'en disposer. Telle maison est à vous ; telle terre est à lui ; ces étangs , ces vergers , ces superbes jardins sont le partage d'un autre ; l'un s'empare de telle dignité , l'autre de tel emploi. Telle Province tombe à *Vargunteius* , telle à *Autronius* , telle autre au brave *Cethegus* , & Rome à *Lentulus*. L'Univers , en un mot , devient votre partage. La Magistrature , le Sacerdoce , les honneurs , les plaisirs , tout est à vous : nobles Romains , Catilina ne desire , n'ambitionne que l'honneur de vous avoir servi. Tu fus offensé , *Curius* ; tu fus rayé du nombre des Sénateurs. Ton ame aspireroit-elle après l'instant de la vengeance ?

Cet instant est arrivé. Tu gémis de la même disgrâce, ô *Lentulus* ! il est temps de t'en venger. Le fier *Longinus* fouhaite-t'il de braver la rencontre du *Préteur*, dans les rues de Rome ? Rien ne s'oppose à sa volonté : il peut impunément fouler aux pieds les faisceaux des *Licteurs*, & se venger de l'avidé *Usurier*. Quelque jeune beauté vous inspire-t'elle des desirs ? En voulez-vous au sang d'un rival, ou d'un ennemi ? qui peut vous retenir ? quel est l'*Epoux*, quel est le *Pere*, de quel rang qu'il soit, dont l'audace osât vous refuser ou sa femme, ou sa fille ? ou plutôt, en est-il qui ne s'empressassent point de prévenir vos vœux ? Restons seulement unis, respectons-nous l'un l'autre, le reste des mortels est soumis à nos Loix : la terre entière enfin est le vaste champ de nos plaisirs... Mais je vous vois émus ; les mâles transports qui vous agitent se peignent dans vos yeux, & colorent votre visage.... Qu'on apporte le vin & le sang qu'on nous a préparés.

LONGINUS.

Quoi donc ? ...

CATILINA.

J'ai fait égorger un esclave ; & son sang mêlé dans ce vin, doit être bû par

A C T E I.

35

chacun de nous. Est-il de cérémonie plus digne de sceller notre union? Amis, je la commence: je vous invite à m'imiter.... O Ciel! signale cet instant par un coup de tonnerre assez terrible pour effrayer la terre entière étonnée de notre courage. Notre entreprise est digne de ses applaudissemens. Raffermiss-toi, ma main! garde-toi de répandre une goutte de cette liqueur fatale. Puisselle porter dans mon cœur l'audace, l'intrépidité, & la soif du sang! Et puisse cette soif ne s'appaiser que lorsque le sang Romain nous manquera pour l'éteindre! Tels sont mes vœux, ô Rome! ô barbare marâtre! & si mon cœur étoit assez lâche pour céder à la voix des remords, puisse mon sang versé être bû par vous tous comme celui de cet esclave!...

A U T R O N I U S, *en buvant.*

J'en dis autant du mien.

L E N T U L U S, & *les autres Conjurés.*

Et moi du mien.

C E T H E G U S.

Remplis, remplis ma coupe jusqu'aux bords.... Que n'ai-je le plaisir de boire ainsi le sang de Caton, & celui de cet homme nouveau, de ce Cicéron si

CATILINA,
vanté ! Catilina , je joins mes vœux
& mes sermens aux tiens.

TOUS LES CONJURÉS.

Nous nous y joignons tous.

CATILINA.

Tout est dit , mes amis. Puissent nos
cœurs être toujours aussi fermes que
dans cet instant ! Esclave * , tu te
tais ? ta contenance est embarrassée ? . .

LE PAGE , à genoux.

Seigneur . . . pardonnez

BESTIA.

Il paroît timide.

CATILINA.

Malheureux ! . . . que je te voye enco-
re pâlir : tu es mort . . . coquin . . .

BESTIA.

Ami , calme-toi . . .

CATILINA.

Point d'excuses , quand il s'agit d'être
libres. N'avez-vous pas compris mon
discours ?

BESTIA.

Nous nous y conformerons.

CATILINA , au Page.

Leve-toi Ose encore porter sur
quelqu'un de nous un regard mal assu-
ré : ce poignard est dans ton sein . . . No-

* Il remarque un Domestique qui s'est tû.

bles confédérés , tout est fait pour le présent ; j'attends seulement vos suffrages dans l'Assemblée convoquée pour l'élection des Consuls , & toutes les voix que vous pourrez m'obtenir de la part de vos amis : après cela , reposez - vous sur moi du soin de notre fortune. En attendant cet heureux jour , enveloppons-nous des ombres du silence & du secret. Quand la gelée couvre la surface de la terre , qu'elle enchaîne les fleuves & les ruisseaux , les bêtes féroces se retirent dans les caves , les oiseaux dans le fond des bois , les payfans sous leurs chaumières : tous travaux sont alors suspendus. Mais un dégel soudain ranime la nature qu'il tire de l'esclavage , & entraîne avec lui tout ce qui s'opposoit à sa liberté. Agissons de même , mes amis : Tombons sur Rome à l'improviste ; que ce nouveau déluge en détruise la moitié , & nous asservisse l'autre , avec un éclat capable de faire trembler les urnes des morts mêmes , & d'effrayer leurs cendres.

CH Œ U R.

Est-ce le sort de tout ce qui parvient au dernier période de la grandeur , de ne pouvoir long-tems subsister ? Est ce son

propre poids qui le mine & l'accable ? ou plutôt n'est-ce pas un effet de l'inconstance ordinaire de l'aveugle fortune , qui se plaît à fonder de nouveaux Empires sur les ruines des anciens ? Rome , sans cela , chercheroit-elle à triompher d'elle-même ? Ne devroit-elle sa chute qu'à ses enfans ? . . . Sa gloire ne lui a-t-elle pas suscité d'assez grands ennemis qui l'entourent ? Ou son sort étoit-il de ne pouvoir être vaincue que par ses propres forces ? . . . O destin des Empires ! vous avez votre terme fatal. Grands de la terre , vous subjuguez , vous triompez , vous vous élevez en vain : l'instant de notre chute est marqué ! Rome commande maintenant à tout ; son pouvoir s'étend de l'un à l'autre pôle ; l'Univers enfin reconnoît sa puissance ; c'est l'ouvrage de la fortune : elle va le renverser. Tant de gloire , tant de bonheur , tant d'abondance , sont les principes mêmes de sa destruction prochaine. O Rome ! tes superbes édifices , brillants d'or & d'azur , semblent menacer les cieux ; & les carrières d'où tu tires les marbres & les métaux , sont si profondes que les enfers sentent l'espoir de voir bientôt le jour ! les richesses des nations subjuguées parent l'oreille de tes fem-

mes : une Province entiere est le prix d'un brillant coquillage ! leur lascive & pompeuse parure flotte plus légèrement sur elles que ne font les voiles d'un navire agité par les vents. Tes hommes cependant sont encore plus voluptueux , plus peignés , plus frottés , plus baignés , plus ajustés , plus parfumés , plus délicats , plus effeminés enfin que des Courtisanes. Leur genre est si dénaturé , que l'on en cherche en vain les dehors. Couchés sur des lits d'or & de soie , ils mangent sur des tables d'ivoire , ou de bois plus précieux & plus cher encore. Dédaignant les métaux , les pierres les plus rares forment les vases destinés pour leur boisson. La terre ne produit pas assez de gibier , ni les mers assez de poisson pour garnir leurs tables : les moindres ruisseaux , les plus obscurs buissons ne peuvent échapper aux recherches de leurs pourvoyeurs : la nature , en un mot , est épuisée sans pouvoir satisfaire au dérèglement de leurs goûts. Le plus grand mérite d'un mets est d'être rare , & l'extraordinaire l'emporte toujours sur le meilleur. De-là , ce luxe prodigieux , cette énorme dépense , fléaux destructeurs des antiques vertus que Rome devoit à sa pauvreté ! L'ambition ,

l'avarice , la débauche , & mille autres vices , les remplacent aujourd'hui ! les décrets du Sénat sont achetés , les Loix sont vendues : honneurs , dignités , emplois , tout est le prix de l'or ; les voix du peuple , celles des Sénateurs mêmes ne s'obtiennent plus sans être payées. O Rome ! ne t'en prends point aux Dieux. Ce changement de mœurs entraîne celui de ta fortune. Et toi , voluptueuse Asie ! cesse de te plaindre des maux que tes Vainqueurs t'ont faits. Nos vertus t'ont soumise à nos loix , tes vices nous accablent : tu n'es que trop vengée !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

FULVIE. GALLA.
DOMESTIQUES.

FULVIE.

CET appartement est bien embau-
mé! Apportez ici ma table & mon
miroir.

GALLA.

Que souhaitez Madame?

FULVIE.

Passiez là-dedans, & cherchez dans
mon cabinet *bleu*, la dernière perle
qu'on m'a envoyée; apportez-la.

GALLA.

Est-ce celle de Claudius?

FULVIE.

Non, celle de Caius César. Etes-vous
toujours dans les intérêts de Claudius,
ou dans ceux de Curius? Si le dernier
vient, qu'on lui dise que je suis indis-

Tome V.

D

42 CATILINA,
posée. Je ne veux voir personne. Qu'on
donne cet ordre à la porte.

GALLA.

Y songez-vous bien, Madame ?

FULVIE.

Oui. Tu perds ton temps en sa fa-
veur.

GALLA.

Croyez - moi, Madame ; Curius est
riche.

FULVIE.

Qui en doute ? sans cela, seroit-il
entré chez moi ? Finissons, attachez vite
mes cheveux.

GALLA.

Les voulez - vous comme hier ?

FULVIE.

Non, ni comme le jour précédent.
Quand me vis-tu jamais paroître deux
fois de suite dans le même ajustement ?

GALLA.

Les friserai-je en *globe*, ou en *pyra-
mide* ?

FULVIE.

Comme tu voudras, pourvû que tu
finisses tes impertinences. Si j'avois mal
passé la nuit, tes sottes questions me fe-
roient tourner la tête. Epargne-moi le
reste de ce beau colloque.

ACTE II.
GALLA.

43

Hélas ! Madame , je ne parlois qu'à bonne intention , & pour vous exercer un peu, suivant les ordres de votre Médecin.

FULVIE.

Ha ! ha ! t'auroit-il ordonné de m'ex céder , par forme d'exercice ?

GALLA.

Non pas jusqu'au point d'irriter votre colere ; mais seulement autant qu'il le faudroit pour agiter votre sang, & lui donner un libre cours. Entre l'eau tiède & l'eau bouillante , il y a bien de la différence , Madame.

FULVIE.

Je crois , par *Jupiter* , qu'elle a envie de me mettre à quelque sauce !... Et bien , cela finira - t'il ?

GALLA.

Madame permet-elle que je l'habille ?

FULVIE.

O *Junon* , protège - moi ! je crois qu'elle vise aussi au bel-esprit ! Eh ! ma pauvre Galla , d'où reviens-tu ?

GALLA.

Madame se plaît à se moquer de moi. J'ai seulement rêvé cette nuit de *Sempronius*.

Dij

CATILINA,
FULVIE.

Oh ! mon étonnement cesse : je vois d'où part le mal. Et bien , que faisoit-elle ?

GALLA.

Non , Madame , jamais personne ne parla mieux qu'elle.

FULVIE.

En songe. . . Sur quoi rouloit ce beau discours ?

GALLA.

Sur les affaires de la République , Madame ; sur ses dettes , & sur la façon de lever des sommes capables de les acquitter . . . Oh ! cette femme est d'une vaste politique !

FULVIE.

Cela fait-il aussi partie de ton rêve ?

GALLA.

Mais , Madame , ses talens vous sont connus ; vous n'ignorez pas même jusqu'à quel degré Sempronia possède les langues Grecque & Latine.

FULVIE.

D'accord : mais je ne l'avois pas rêvé comme toi ; ainsi tu dois m'excuser.

GALLA.

Madame se réjouit à mes dépens.

FULVIE.

Point du tout . . mais achève : ta Sem-

A C T E II.

41

pronia n'est-elle pas aussi un *bel-esprit* du premier ordre ?

G A L L A.

Oui sans doute , & très-mâle.

F U L V I E.

Et critique très-femelle, Poëte au besoin , diseuse de bons mots , enjouée , ou sérieuse , suivant les circonstances ?

G A L L A.

C'est la vérité.

F U L V I E.

Chantant bien , & jouant de divers instrumens ?

G A L L A

Il n'en est point dont elle ne tire parti.

F U L V I E.

Sa danse est admirable ?

G A L L A.

C'est un prodige ! un vieux Sénateur lui disoit un jour , qu'une honnête femme devoit rougir de danser si bien.

F U L V I E.

Il pouvoit impunément lâcher ce propos : les honnêtes femmes du siècle entendent raillerie.

CATILINA,
GALLA.

Ajoutez à tout ceci, qu'elle est fort libérale.

FULVIE.

De sa bourse, ou de son cœur :

GALLA.

De tous les deux. On ignore même ce qu'elle épargne le plus.

FULVIE.

Le portrait est galant.

GALLA.

Il est en vérité fâcheux qu'elle vieillisse.

FULVIE.

Pourquoi ?

GALLA.

Et, mais parce que cela est fâcheux.

FULVIE.

J'en attendois quelqu'autre raison.

GALLA.

Aussi en ai-je. . . Avouez qu'elle a été belle, & que, vous seule exceptée, il n'est point de femme dans Rome qui se mette mieux qu'elle, & qui sache mieux l'art de suppléer au déclin de ses charmes.

FULVIE.

Aussi dit-on qu'elle porte un masque en guise de visage.

G A L L A.

Cela est bien méchant, Madame. Il est vrai, qu'elle se polit la peau avec de la mie de pain & du lait; & que la nuit son corps en est couvert comme ses mains le sont dans la journée par une paire de gands blancs. . . Cependant, on prétend que la pauvre femme cherche bien plus qu'elle n'est recherchée, & c'est en quoi elle fait peut-être quelque dépense.

F U L V I E.

Tu n'es pas mal instruite. Mais, que dis-tu de l'Epouse de Catilina, de cette fameuse Aurélie? Voilà ce qu'on appelle une femme!

G A L L A.

Oui; elle est magnifique, elle a de beaux habits: c'est dommage qu'elle ne sache pas les porter. Elle est toujours mise! . . . je l'ai vûe souvent couverte d'or & de pierreries, qu'on ne trouvoit en elle que la moindre partie d'elle-même. Ma foi, Madame, je jure sur ma vie que vous éclipez tout cela quand vous voulez. Oui, je le répète, pour attirer tout Rome à vos pieds, vous n'avez qu'à le vouloir. Vous vous mettez si bien, vous sçavez varier votre pa-

CATILINA,
rue avec tant d'élégance & de noblesse, que, fussiez-vous sans visage, votre ajustement seul seroit capable d'inspirer de l'amour.

F U L V I E.

Pourquoi, tandis que tu es en train, n'en pas séparer aussi le corps? .. Quelques nouvelles annoncent ta figure? *

LE DOMESTIQUE.

Madame, *Sempronia* est à la porte.

G A L L A.

Par *Castor*, voilà mon songe accompli! Madame, au nom de *Vénus* même, daignez la recevoir! ...

F U L V I E.

Je crois que tu deviens folle ...

G A L L A.

De grace, Madame, daignez l'entendre parler politique, & contrôler le Sénat,

* A un domestique qui paroît.



SCENE II.

A C T E II.

SCÈNE II.]

SEMPRONIA. FULVIE.

GALLA.

FULVIE.

OÙ donc allez-vous si matin , ma chere Sempronia ?

SEMPRONIA.

Chez Aurelie , qui m'a envoyé chercher. Voulez-vous y passer la nuit avec moi ?

FULVIE.

En vérité , je ne le puis maintenant ; j'ai plusieurs lettres à faire.

SEMPRONIA.

Hélas ! que je vous plains ! J'ai passé la nuit à écrire à toutes les Tribus & à toutes les Centuries du Monde , pour demander leur voix en faveur de Catilina. J'en suis prodigieusement fatiguée ; mais j'espère qu'il sera Consul de notre façon. Crassus , César , & moi vous en répondent.

FULVIE.

Il est donc sur les rangs ?

Tome V.

E

CATILINA;
SEMPRONIA.

C'est le premier des *Candidats*.

FULVIE.

Quels sont les autres ? . . . Qu'on m'ap-
porte de la poudre & du vin pour mes
dents.

SEMPRONIA.

Oh ! la belle Perle !

FULVIE.

Elle est assez jolie.

SEMPRONIA.

Elle est vraiment orientale . . . Les
Compétiteurs de Catilina sont Caius ,
Antonius , Lucius , Longinus , Quintus
Cornificius , Licinus , & ce *bavard* de
Cicéron. Mais Catilina & Antonius l'em-
porteront ; car les autres ne manqueront
pas de s'en déporter. Quant à Cicéron ,
on n'en veut point.

FULVIE.

Eh ! pourquoi donc ?

SEMPRONIA.

La Noblesse lui sera contraire.

GALLA.

Comme elle est au fait des secrets de
la République ! . . .

SEMPRONIA.

Cela conviendrait bien , en effet . . .
un nouveau venu , un *Champignon* ,
(comme dit Catilina) qui paroît à peine ,

A C T E II.

57

ans Rome , obtiendrait le Consulat ?
Il seroit beau que les Praticiens laissent
ainsi avilir une pareille dignité ! Un
homme sans nom , sans ayeux , sans
titres , sans maison ? . . .

F U L V I E.

Mais il est vertueux.

S E M P R O N I A.

La vertu , sans naissance , est un dé-
faut de plus Elle ne sert qu'à le ren-
dre insolent. Il lui sied bien de vouloir
être plus sçavant & plus éloquent qu'un
Noble ! . . .

F U L V I E.

N'est-ce plus par la vertu que la no-
blesse s'acquiert ?

S E M P R O N I A.

Je conviens , si vous voulez , que cela
pouvoit être dans l'enfance de Rome ,
quand les Rois & les Consuls menaient
la charrue , & se piquoient d'être bons
Jardiniers : mais vous m'avouerez que la
bêche nous est devenue inutile , & que
nous pouvons épargner notre sueur ; que
nous sommes en état de vivre un peu
plus à notre aise ; & que l'honneur de
descendre de ces antiques Héros doit
nous mettre à l'abri de la concurrence
des nouveaux venus , des hommes d'hier ,
des beaux parleurs Quoi ! parce

E ij

52 C A T I L I N A ,

qu'il a étudié à Athènes , vous voulez qu'il s'élève à nos dépens ? Non , ma chere Fulvie ; nous avons des gens qui parleront grec ainsi que lui , si c'est un titre nécessaire. Il déplaît en un mot à César autant qu'à moi ; & Crassus est de notre avis , ainsi que beaucoup d'autres.

G A L L A .

Quelle maîtresse femme !

F U L V I E .

Sempronia , vous devez beaucoup à Galla , au moins ? Voyez comme elle vous admire !

S E M P R O N I A .

Ah ! ma pauvre Galla ! comment te portes - tu ?

G A L L A .

Toujours bien pour vous servir , Madame

S E M P R O N I A .

Dis-moi , je t'en prie , chere Fulvie , quels sont les Patriciens qui composent ta Cour maintenant ?

F U L V I E .

Ma foi , tantôt l'un , tantôt l'autre , suivant comme le caprice les mene.

S E M P R O N I A .

Tu les enchaînes tous. Y a-t'il long-

ACTE II.

53

temps que tu n'as vû ton principal adorateur Quintus-Curius ?

FULVIE.

Mon principal adorateur ?

SEMPRONIA.

Oui : je l'appelle ainsi.

FULVIE.

S'il vous plaît , je vous le cede.

SEMPRONIA.

Que dites-vous ?

FULVIE.

Il ne vient point ici : je lui ai fait fermer ma porte.

SEMPRONIA.

Venus vous en préserve !

FULVIE.

Pourquoi ?

SEMPRONIA.

Un amant aussi constant ?...

FULVIE

Qu'importe , j'aime la diversité ; je suis sûre que vous êtes du même goût : vous pouvez le prendre.

SEMPRONIA.

Il est encore frais cependant. Prends garde à toi , Fulvie , ne me tente pas trop.

FULVIE.

Il est encore frais , dis-tu ; oui , &

54 CATILINA,
même trop frais pour moi.*... Je sçais
mieux choisir

SEMPRONIA.

Je t'entends . . . Tu commandes à
ceux-là ?

FULVIE.

Tu l'as dit. Tous tes Seigneurs , tous
tes illustres faunes , sont trop impérieux ,
trop vains , trop brutaux. Il semble
qu'on leur doive tout à la première vue.

SEMPRONIA.

Hélas ! oui : encore veulent-ils être ai-
més absens , comme présens !

FULVIE.

Entre nous , ils me déplaisent fort :
pas un d'eux n'a le talent de me toucher ,
à moins qu'ils ne paroissent ici les mains
pleines.

SEMPRONIA.

César fait-il bien les choses ?

FULVIE.

Il faut que tous ceux qui veulent être
admis chez moi , soient disposés à bien
payer : des bijoux , de la vaisselle , de l'ar-
gent comptant même sont leurs seuls pas-
seports. Ne me crois pas femme à m'en-
thousiasmer d'un beau cygne , comme fit

* J'épargne ici au Lecteur un détail un peu
trop cynique.

A C T E II. 55

Léda ; ou d'un superbe taureau , à l'exemple d'*Europe* : j'imité *Danaé* , c'est de l'or qu'il me faut ; & quel que soit le *Jupiter* , ce métal le rend agréable à mes yeux.

S E M P R O N I A.

Que vous êtes heureuse de sçavoir profiter si utilement de la fraîcheur de vos appas. . . tandis que je suis forcée d'avoir recours aux présens , à la musique , & à une table bien servie pour attirer quelque compagnie chez moi !

F U L V I E , à part.

Et de ne voir applaudir que votre Cuisinier.

S E M P R O N I A.

De me voir ronger , ainsi que mon mari , par d'impitoyables usuriers , après avoir épuisé toutes les ressources capables de me faire soutenir un train sans lequel je serois peut-être bientôt abandonnée.

F U L V I E.

C'est votre faute. Pourquoi cette rage de ne vous attaquer qu'à de jeunes barbes ? Il ne faut pas être si difficile dans ce siècle-ci Que nous vient-il régarder , Galla.

G A L L A.

Madame , c'est la personne.

E iv

CATILINA,
FULVIE.

Quelle personne ? n'a-t-elle point de nom ?

GALLA.

C'est Quintus-Curius , Madame.

FULVIE.

N'avois-je point dit que je ne recevois personne ?

SEMPRONIA.

Je vous quitte , Madame.

FULVIE.

Et non , restez , je vous en prie . . .
je ne veux point le voir.

GALLA.

Vous sçavez , Madame , qu'il ne convient pas de le faire trop attendre.

SEMPRONIA.

Et je ne prétends pas en être la cause.

FULVIE.

Oh ! je vous jure !

SEMPRONIA.

A quoi bon tout ceci ?

FULVIE.

Galla , dis-lui que je suis malade ,
que je dors.

SEMPRONIA.

Et moi je lui certifierai le contraire . . .
Demeurez , Galla Adieu , Fulvie :
je sçais vivre. Pourquoi se gêner mal à
propos avec ses amis ? . . . Entrez , Cu-

ACTE II. 37

rius ; on est très-disposé à vous recevoir

F U L V I E.

Votre politesse hors de saison va me mettre à la torture.

S C E N E II.

F U L V I E. C U R I U S.

LE commencement de cette Scene est d'une licence plus qu'Angloise. Curius , mal reçu de Fulvie , prétend se prévaloir de ses anciens droits. Fulvie le traite avec mépris , & l'accable de reproches offensants. Il tâche de l'adoucir par des promesses dont elle se moque ; & cet amant irrité pousse son ressentiment & ses entreprises jusqu'à l'indécence. Fulvie se saisit d'un poignard.

C U R I U S.

Quoi donc ? *Lai* voudroit-elle jouer aujourd'hui du rôle de Lucrece ?

F U L V I E.

Non ; mais si tu ne cesses , je percerai ton cœur , sans me trouver dans le cas de me punir du crime d'un nouveau Tarquin... Quoi, tu recules ? cela te sied tout au mieux ! Il me paroît pourtant que tu tirerois plus aisément l'épée contre moi que contre le Sénat qui t'a chassé honteusement de sa compagnie , & t'a

rendu l'objet du mépris public. Lâche & infâme Romain !... si tu n'étois point tel, ta main désespérée ne trouveroit-elle pas le moyen d'employer autrement tes armes ?

CURIUS.

Fulvie, vous connoissez l'empire que vous avez sur moi ? gardez-vous d'en user avec tyrannie ! les bornes de ma patience ne vous sont point connues....

FULVIE.

Pardonnez-moi, Seigneur : le Sénat m'a appris jusqu'à quel point vous pouvez être poussé.

CURIUS.

Je jure, par tous les Dieux, qu'il se ressentira vivement de vos indignes reproches. Je serois bien fâché d'être aussi sûr de me venger de vous, que je le suis de l'être bientôt de lui.... Adieu, Madame : vous vous croiriez apparemment moins belle avec moins d'impertinence ? Vous pourrez vous en repentir avant qu'il soit peu. Nous vous verrons revenir à moi.

FULVIE.

Quoi ! vous vous en flattez ?

CURIUS.

Je crois en avoir lieu.

ACTE II.

FULVIE.

Quel est donc l'augure?

CURIUS.

La dépouille prochaine des Matrones les plus illustres ; tout l'or , les perles , les bijoux qui brillent dans Rome ; & que Fulvie (mais trop tard) regrettera vainement d'avoir pû partager.

FULVIE.

Bon ! je suis dès long-tems rebattue de vos promesses outrées.

CURIUS.

Mais quand vous verrez l'or couler chez vous à grands flots ; quand vous verrez ces superbes Sénateurs dans l'esclavage , leurs femmes dans les fers , leurs maisons , leurs jardins confisqués , tous leurs biens à l'encan , sans que vous puissiez y rien prétendre ; lorsque Fulvie se trouvera encore Fulvie , & peut-être bien moins , nous vous y verrons penser sérieusement , & vous mordre les doigts de votre procédé d'aujourd'hui. Adieu, Madame : je vous laisse y penser.*

FULVIE.

Galla , rappelle-le Il y a du singulier là-dessous : il faut que je le fasse parler.

* Il sort.

60

CATILINA,
CURIUS, *rentrant.*

Comment? vous vous radoucissez ;
Madame?

FULVIE.

Fort bien, moquez-vous de moi
maintenant. Ne voilà-t-il pas un grand
miracle? Les pigeons ne se caressent-ils
pas après s'être becquetés?

CURIUS.

Il est vrai ; en ce cas je vous le pardonne. Je ne hais pas la colere de ce que
j'aime, pourvû qu'elle soit suivie d'un aimable raccommodement.

FULVIE.

Vous voyez que je cherche , que j'étudie tous les moyens de vous plaire !...
Nallez pourtant pas croire que l'intérêt ait quelque part à tout ceci. Si vous m'aimez , rejetez au plutôt cette idée.

CURIUS.

Chere Fulvie , je t'aime plus que mon
ame ! c'est plutôt l'envie de te rendre
heureuse qui me fait agir , que l'espoir
de me venger du Sénat.

FULVIE.

Et c'est ta vengeance seule qui peut
faire ma félicité : c'est ce seul espoir qui
m'a jetté dans tes bras ; que m'importe le reste : la valeur m'est plus chere , que la parure & la beauté ne le sont.

ACTE II.

61

aux femmes. Viens que je t'embrasse !...
Mais comment comptes-tu te venger ?
la connoissance de ton glorieux projet
m'est-elle interdite ?

CURIUS.

Tu sçauras tout , si tu le mérites.

FULVIE.

En peux-tu douter ?

CURIUS.

Embrasse-moi donc.

FULVIE.

..... De tout mon cœur ! Eh bien ;
que l'est donc ce projet ?

CURIUS.

Maintenant , je reconnois ma Fulvie ;
c'est elle-même que je retrouve !

FULVIE.

Parle donc , cher Quintus : hâte - toi
de m'apprendre

CURIUS , *après plusieurs carresses.*

Apprens que Catilina sera Consul
tu en sçauras bientôt davantage.

FULVIE.

Acheve , cher ami.

CURIUS.

Entrons ; tu sçauras tout



CH Œ U R.

O Pere des Romains ! O grand & redoutable Mars ! & toi , Jupiter , plus grand , plus redoutable encore ! vous , dont la protection soutint si long-tems ce vaste Empire cimenté par le sang du frere de Romulus , de ce héros dont la mort ne fut que l'accomplissement de vos Decrets ! jetez sur Rome un regard aussi favorable que vous l'eûtes alors ; ne permettez pas que l'ambition & la révolte osent tenter de détruire votre ouvrage ! Nous touchons à l'élection des nouveaux Consuls : daignez inspirer la voix publique ; puisse son choix être aussi libre que digne des Romains ! Que ceux qui voudroient nous opprimer soient exclus de ce poste honorable. Que celui qui sera nommé puisse être sage, prévoyant & ferme, plus grand par l'ame que par le corps, plus vertueux en effet que par la renommée. Qu'il ne cherche point à ébranler les Loix fondamentales de l'Etat par son pouvoir , par la brigue , ni par l'orgueil. Faites au contraire , qu'il gouverne nos Tribus avec justice & modestie ; qu'il sache connoître , récompenser le mérite , & punir le crime, quelque grand que soit

A C T E II.

63

le coupable. Que la vérité connue le trouve toujours inébranlable , inaccessible à l'envie , à la corruption . & à la crainte. Qu'il prouve par ses actions qu'il est digne de l'emploi dont il est revêtu. Que sa vie , sa fortune , sa gloire , soient regardées par lui comme le bien de l'Etat , & non pas comme le sien. Qu'il ressemble , en un mot , aux fameux Brutus , aux Curtius , qui ne travailloient que pour Rome , & ne vivoient que pour elle. Tels étoient encore le grand Camillus , les Fabius , les Scipions , qui ne croyoient jamais acheter trop cherement le bien qu'ils procuroient à leur Patrie ; tandis que toutes leurs actions & toutes leurs démarches n'avoient point d'autre objet que le bien public dont ils étoient l'ame. Renouvellez , grands Dieux , les vertus de ces vrais Magistrats ! Justes dans la paix , intrépides dans la guerre ; que falloit-il de plus , pour rendre un Empire heureux ?

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CICERON. CATON. CATULUS.
ANTONIUS. CRASSUS. CESAR.
LICTEURS. CHŒUR DE
ROMAINS.

CICERON.

LEs grandes dignités sont d'un grand poids ; mais celui qui s'en voit revêtu en dépit de l'envie , est chargé d'un double fardeau. Quelque précieuse que soit pour lui la distinction qu'il obtient , ses inquiétudes l'emportent toujours sur le plaisir qu'il en ressent ; le bien qu'il fait lui attire peu de louanges, elles sont arrachées par la force. . . . Si je vous parle ainsi, Romains , c'est que je sens toute l'importance du poste suprême que vous
venez

venez de me confier ; & non pas pour
éluder avec art une partie de ma juste
reconnoissance : je suis tout pénétré de
la grandeur du bienfait ; je confesserai
toujours que je ne le dois qu'à vos bon-
tés ; que c'est par vous seuls enfin , si
nous en exceptons les Dieux , que Cice-
ron est aujourd'hui Consul. Eh ! de quel
autre titre pourrois je me prévaloir ? Où
sont mes armes , les ornemens poudreux
de ma famille , les statues mutilées de
mes Ancêtres ? où sont les tables, vraies
ou fausses, de ma longue & illustre filia-
tion ? où sont enfin mes droits sur vo-
tre estime, capables d'exciter ma vanité,
& de fonder la confiance que vous dai-
gnez avoir en moi ? Que suis-je , en un
mot , qu'un *homme nouveau*, (comme
l'on dit dans Rome) que vous ennoblis-
sez aujourd'hui ; auquel , plus généreux
encore , vous ouvrez un chemin glorieux
pour se rendre digne à l'avenir des hon-
neurs dont vous le comblez maintenant ?
Vous rompez en ma faveur une barrière
que la jalousie de vos Ancêtres tint tou-
jours fermée aux personnes de mon état :
vous me faites Consul ! je l'emporte sur
tous mes Compétiteurs , même sur les
plus nobles !

CATILINA,

CRASSUS, *à part.*

Voilà l'orgueil qui agit....

CESAR, *à part.*

Courage ! venge-toi à ton aise....

CICERON.

Et pour rendre mon élection plus authentique, vos suffrages ne sont point écrits, vous les donnez de vive voix : une acclamation générale fait éclater le consentement unanime de toutes les Tribus ! de-là ma joie , de-là les transports de ma reconnoissance. C'est maintenant à mes soins , à mon industrie , à ma vigilance , qu'il appartient de justifier votre choix aux yeux de mes concurrents mêmes. Je dois me garder principalement de deux choses ; de leurs justes reproches , de votre repentir ; car mes fautes retomberoient sur vous , si j'avois le malheur d'en commettre. Mais j'espère me conduire de façon , que mon Consulat , quelque à charge qu'il me puisse être , ne le sera jamais pour vous. Je me dispose à veiller tellement sur moi-même & sur la République, que les Dieux seuls auront à rougir , si mon espoir & mes soins sont trahis. S'ils laissent triompher l'envie , nos malheurs seront leur crime.

ACTE III.

67

CESAR, *à part.*

O confiance d'une espece aussi nouvelle que l'est celui qui la conçoit!

CICERON.

Je n'ignore pas l'état de la République, ni dans quel tems orageux je me trouve chargé de la gouverner : les maux qui la déchirent me sont connus ; objets des craintes des bons Citoyens, je sçais combien ils flattent l'espoir des mauvais. Je sçais, de plus, qu'une trame secrète, ourdie par des esprits turbulens, nous prépare encore de plus grands dangers.

CRASSUS, *à part.*

Tu en imaginerois, au besoin, pour te faire valoir.

CICERON.

Je sçais enfin que ce motif n'a pas peu contribué à calmer l'envie & l'orgueil des Grands de Rome, & faciliter mon élection.

CATON.

Cela est vrai, Tullius. Nos besoins & ta vertu, t'ont fait Consul.

CESAR.

Caton, vous allez le perdre, avec vos louanges.

CATON.

César, l'envie vous nuira encore plus.

Fij

CATILINA,
LE CHŒUR.

La voix de Caton , est celle de Rome.
CATON.

La voix de Rome , est celle du Ciel !
C'est elle , Cicéron , qui te met en main
les rênes de l'Empire , pour faire briller
tes talens & ta capacité. Quand la mer
est tranquille , le plus ignorant peut gui-
der un vaisseau. Mais * c'est dans la tem-
pête où l'art du Pilote trouve lieu de se
manifester.

CICÉRON.

C'est à quoi je vais m'attacher uni-
quement , non-seulement pendant l'an-
née de mon Consulat, mais pendant tou-
te ma vie , à moins que le tems de mon
exercice n'en voye borner le cours : en
ce cas, bénissons les Dieux ! Mais, mon
dernier jour , ma dernière heure même
sera employée au soin du salut de Rome ;
& c'est par cet endroit seul que je croirai
acquérir une nouvelle vie. Le vicieux
compte ses années ; le vertueux, ses ac-
tions.

LE CHŒUR.

O le digne Consul ! allons l'accompa-
gner chez lui. **

* J'abrège ici quelques longueurs.

** Cicéron sort avec Caton & la populace.

SCENE II.

CESAR.

IL me semble que ce Consul est devenu bien populaire.

CRASSUS.

Il profite des circonstances.

CESAR.

Quoi ! Caton se met à leur tête ?

CRASSUS.

Et vous , Antonius , qui êtes son Collègue , on ne vous honore seulement pas d'un regard ?

ANTONIUS.

C'est de quoi je m'embarrasse peu.

CESAR.

Il compte avoir le tems de se tranquilliser. Il est des esprits nés pour le tumulte , d'autres pour le repos.

CATULUS.

César , si ce qu'on dit est vrai , la République a besoin d'un homme du caractère de Cicéron.

CESAR.

Catulus croit-il tout ce qu'on dit ? ignore-t'il que ces bruits sont répandus

par Ciceron pour occuper la populace, & pour se l'attacher ? Il faut créer des monstres pour étonner les yeux du vulgaire, & l'on passe pour un grand homme en les détruisant. Un pareil *Hercule* brilleroit-il sur la scène s'il ne se forgeoit pas un hydre ?

CRASSUS.

Les traîtres & les méchans sont trop communs dans un Etat pour que leur défaite fasse un honneur singulier aux Magistrats.

CATULUS.

Malheur aux Empires dont les Magistrats n'acquierent de la gloire qu'aux dépens de l'infamie d'autrui !

CRASSUS.

C'est justement ce que nous devrions empêcher.

CESAR,

Antonius, cela vous regarde directement.

ANTONIUS.

Je m'y attacherai.

CESAR.

Veillez sur ce fameux surveillant.

CATULUS.

Voici Catilina. Comment supporter-il l'affront qu'il vient de recevoir ?

ACTE III.

71

CESAR

Je l'ignore. Impatiemment , sans
doute.

CATULUS.

Longinus prétendoit aussi au Consu-
lat.

CESAR.

Oui d'abord : mais il s'en est déporté
en faveur de son ami.

CATULUS.

N'est-ce pas Lentulus qui s'approche
aussi ?

CESAR.

Oui. Il est rentré dans le corps des Sé-
na teurs

ANTONIUS.

Il est élu Préteur.

CATULUS.

Je le sçais. Il a eu mon suffrage après
celui des Consuls.

CESAR.

Vous étiez alors , en vérité , le Prince
du Sénat.



SCENE III.

CATILINA , ANTONIUS , CATULUS , CESAR , CRASSUS , LONGINUS , LENTULUS.

CATILINA.

JE vous salue, nobles Romains!
Digne Consul, recevez mon compliment.

ANTONIUS.

Si le Peuple avoit secondé mes vœux,
noble Catilina, vous auriez été plus heureux.

CATILINA.

Dites plutôt, que les Dieux n'ont pas voulu inspirer le Peuple, & respectons leurs décrets. Ils connoissent nos besoins bien mieux que nous ne le sentons nous-mêmes. C'est un crime que de les accuser.

CATULUS.

Je suis charmé, cher Lucius, de vous voir penser ainsi.

CATILINA.

Je m'étudierai toujours à penser conformément aux volontés des Dieux, & au bien de la République. . . . César,

je

ACTE III.

75

je voudrois vous parler en particulier.

CESAR.

Je passerai chez vous. . . . Crassus , ne pouvons-nous point parler devant Catulus ?

CATILINA.

Gardez-vous-en bien ! . . . J'espere* , mon cher Catulus , que les Romains me combleront d'honneurs , quand ils m'en croiront digne. En attendant , je me console , en pensant que ceux qui obéissent , ne font pas moins partie de la République que ceux qui commandent.

CATULUS.

O Catilina ! permets que je t'embrasse . . . Se peut-il que la calomnie ose ainsi t'attaquer ?

CATILINA.

La calomnie ? . . . Et d'où part-elle ?

CATULUS.

Ce sont des bruits publics. On prétend que vous êtes outré du refus qu'on vous a fait , & que vous projetez de vous en venger cruellement.

CATILINA.

Seigneur , il ne m'offense point ce refus : daignez m'en croire , & apprenez de moi , que quiconque prête l'oreille aux

* Haut.

Tome V.

G

CATILINA,
bruits publics, est une espece de calom-
niateur.

CATULUS.

Je le sçais : aussi m'en voyez-vous in-
digné. CATILINA.

Et moi non. Celui qui peut être sensible
à de telles injures, paroît les mériter.

CATULUS.

Cher Catilina, ta générosité me tran-
quillise.

CRASSUS, à *Catulus*.

Voulez-vous rendre au Consul An-
tonius les mêmes honneurs que Caton &
la Populace viennent de rendre à son
Collegue ?

CATULUS.

Je vais le reconduire chez lui. Soyez
toujours les mêmes, mes amis. Les di-
gnités & les honneurs ne peuvent ja-
mais manquer à la vertu.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs, à la reserve d'AN-
TONIUS & CATULUS.

CATILINA.

AI-je donc l'air d'être aussi foible
que cet homme paroît me le croire?...

ACTE III.

75

Suis-je assez humilié, assez anéanti, pour être soupçonné d'embrasser cette chimère qu'il appelle vertu?... O mon cœur, hâte-toi de te dévoiler; prévien les soupçons de mes amis: ils me croiroient un traître... Ma fureur ne peut plus se contenir: la patience est un masque qui m'a trop long-tems empoisonné. Que ne m'a-t-elle consumé! que n'a-t-elle réduit mon cœur en cendre!... Ciel! que d'affronts n'ai-je pas dévorés? Et quel Consul obtient sur moi la préférence?... Pourquoi suis-je mortel? pourquoi ne puis-je atteindre jusqu'aux lieux d'où de pareils humains tirent leur être? Quel plaisir pour moi d'en renverser les fondemens, de plonger la nature dans un nouveau cahos, & moi-même avec elle!...

CETHEGUS *paroit.*

Quoi donc! sont-ce des vœux qui nous occupent maintenant?

CATILINA.

Oui, mon cher Cethegus... Ah! quel mortel ne seroit point flatté de périr, de tomber avec l'Univers?

CETHEGUS.

Moi. Je voudrois voir sa chute, marcher sur ses ruines, & forcer une autre nature d'en former un nouveau...

Mais laissons les vœux aux femmes; ils sont indignes d'un Romain; employons d'autres armes.

CATILINA.

Que faut-il faire?

CETHEGUS.

Agir, & ne pas souhaiter; prévenir les vœux mêmes; être assez prompts, assez actifs pour ne pas laisser aux Dieux le loisir de croiser nos desseins; ôter enfin à la terreur le tems de naître dans les ames.

CATILINA.

O brave Cethegus!

CETHEGUS.

Tu as manqué le Consulat; tu m'en plais davantage. Qu'un autre aime à trouver les portes ouvertes: mon plaisir est de les briser, de tendre à mon but en nageant dans le sang, ou de me faire un pont à force de cadavres entassés l'un sur l'autre; d'arracher enfin la vie au reste des humains qui l'auroient pû conserver. Le vrai danger ne consiste que dans les obstacles; & la vraie gloire est de les surmonter.

CATILINA.

Ah! que tu dévoiles bien les sentimens que j'ai trop long-tems renfermés dans mon ame! Pourquoi n'ai-je pû

ACTE III. 77

me montrer toujours tel que je suis?...
Ecoute, Lentulus; regarde bien cet
homme. Si les feux qui animent nos
cœurs pouvoient s'éteindre, il iroit en-
raver de nouveaux dans les mains de
Jupiter même. Et si ce Dieu sourcilloit,
bien-tôt attaché au *Caucase*, Cethegus
lui laisseroit à peine l'ennuyeuse com-
pagnie de son aigle.

LENTULUS.

Silence!... j'apperçois Caton.

CATILINA.

Qu'il vienne; qu'il m'entende: je
suis las de me contraindre. Fuyez tous:
Cethegus me suffit. S'il me soutient,
j'entreprends cette guerre; je réponds
du succès.

LENTULUS.

Ami, ceci est de trop... soyez plus
circonspect.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs, CATON.

CATILINA.

QUE cherches-tu, Caton? Est-ce
par ordre de ton nouveau Consul, que

tu viens nous épier ici? Cet emploi convient-il à ton humeur austère?

CATON.

Eh! que pourrois-je apprendre de nouveau, licencié Catilina? Ne suffit-il pas de te connoître? La torture & les gênes les plus cruelles pourroient-elles te faire avouer quelques forfaits qui ne nous fussent déjà connus? Il ne manque plus à ton procès que ta sentence.

CATILINA.

Qui oseroit la prononcer?...

Caton?...

CATON.

Les Dieux... Quiconque écoute un Citoyen tel que toi, ne peut être que leur ennemi, & celui du Sénat qui s'apprête à purger Rome, par le feu, des Perfides qui la menacent. Tu m'entends, Catilina. Fuis donc, ou je te laisse. Celui qui ose partager l'air que tu respirez, risque à s'empoisonner.

CETHEGUS.

Qu'il tombe sous nos coups....

LENTULUS.

Cher Cethegus, arrête?...

CETHEGUS.

Quoi! Caton, tu ne frémis point?...

A C T E III.

79

C A T O N.

Moi ? non , féroce Cethegus. C'est
insulter Rome d'imaginer que Catilina
ou Cethegus puissent faire trembler
Caton.

C A T I L I N A.

Je connois l'ardeur qui t'anime : mais
songe à la calmer. Si la moindre étin-
celle s'échappoit jusqu'à moi, c'est avec
du sang que je saurois l'éteindre.

C A T O N.

Romains, vous l'entendez....

C A T I L I N A.

Va le dire au Consul.

C E T H E G U S.

Il valoit mieux y envoyer son ame....
Lentulus, tu es trop timide. Oublies-
tu que c'est pour toi que nous nous
exposons? Oublies-tu le sceptre qui t'est
promis par les Sybilles?

C A T I L I N A.

La dignité de Préteur, & quelques
nouvelles graces du Sénat, suffiront pour
le satisfaire.

L E N T U L U S.

Catilina, vous m'offensez!

L O N G I N U S.

Cet aiguillon est un peu trop vif.

C E T H E G U S.

L'occasion le rend nécessaire. Quand

G iv

80 CATILINA,
on conspire, c'est reculer que de ne
pas aller en avant.

LENTULUS.

Songons donc à prendre un parti.

CETHEGUS.

Prenons d'abord des armes. Ceux qui
sont sourds à la justice de nos deman-
des, en voyant nos épées, s'empresse-
ront de combler tous nos vœux.

CATON.

J'apperçois que le glaive doit défor-
mais vous tenir lieu de remontrances.

SCENE VI.

CICERON, FULVIE.

ELLE vient de lui découvrir tout le secret
de la conjuration, & n'a demandé d'autre
grace que la vie de Quintus Curius. Cicéron,
après avoir long-tems déclamé contre les am-
bitieux, envoie chercher son collègue Anto-
nius, son frere Quintus, & ordonne que l'on
fasse entrer Curius.



S C E N E VII.

CICERON, FULVIE,
CURIUS.

CICERON, à *Fulvie*:

MADAME, je compte sur votre secours.

FULVIE.

Seigneur, je connois mon devoir.

CICERON, à *Curius*.

O noble Curius ! que j'ai lieu de me plaindre de vous ! Donnez-moi la main ; ne vous alarmez pas.... Vous regardez Fulvie ? pressentez-vous déjà tout ce que j'ai à vous dire ? ... Prenez garde, Curius ! si vous osez m'aigrir, la foudre est allumée. Rassurez-vous, encore un coup : c'est pour vous-même, c'est pour votre bien seul que je vais vous parler. Eh ! puissiez-vous y penser comme moi ! ... Quoi ! vous que le Sénat alloit reprendre dans son sein ; vous qu'il alloit réintégrer dans tout son lustre, comme il a fait de l'ingrat & stupide Lentulus, (pardon si je vous nomme avec un mortel à qui vous

ressemblez si peu } voudriez-vous, dis-
je, oubliant tout ce que vous êtes, dé-
grader votre nom par une action in-
fâme? Curius ne se souviendrait-il plus
de la vertu ni des exploits de ses an-
cêtres? auroit-il pû s'associer avec des
traîtres, des parricides, des furieux en-
fin à qui le renversement de leur for-
tune ne laisse d'autres ressources que le
crime & le désespoir? Ignore-t-il que la
misere enfante la rage? que le besoin,
que l'intérêt sordide, fut toujours le
premier aiguillon, le premier guide de
tout conspirateur? Dieux! que j'aurois
à rougir pour lui!... Mais quoi qu'il en
soit, j'espère que Curius ne cherchera
point à diminuer son crime à mes yeux.
Les méchans excusent toujours leurs
fautes: l'homme vertueux les avoue, &
s'en repent. Quiconque se défend d'un
premier forfait, n'est pas loin d'en com-
mettre un troisième.... Regarde, Cu-
rius; tu vois une femme qui t'a de-
vancé dans le chemin de la vertu. La
noblesse de ses sentimens me rendroit
son adorateur, si la jalouse *Terentia*
m'étoit moins chère.... Quelle gloire
ne vient-elle pas d'acquérir! de quels
cris de joie, de quels titres pompeux,
de quels transports les rues de Rome

ne vont-elles pas retentir ! quelle affluence de Peuples empressés pour voir passer son triomphe ! de quelle jalousie secrète nos *Matrones* ne seront-elles pas dévorées , lorsqu'on dira *c'est Elle !* Quand on la verra digne de plus d'encens , de plus d'honneurs que n'en recevrait Pompée même s'il revenoit triomphant de l'Asie enchaînée !... Telle sera la gloire de sa vie : après la mort , son nom seul sera un monument dont le temps ne pourra jamais altérer la solidité. Il subsistera toujours dans la mémoire des hommes quand le marbre , l'airain , le capitolé , & moi , ne seront plus qu'une vaine poussière.

F U L V I E.

Ah ! Seigneur , vous m'honorez trop !...

C I C E R O N.

Non , Madame. Eh ! que ne puis je , en vous rendant justice , exciter son émulation ! Doit-on rougir de suivre un bon guide ?.. Vous voyez , Curius , en la regardant , ce que votre Patrie vous reproche : voyez en même tems vos devoirs. Que la crainte de rompre avec des assassins & des traîtres ne balance plus dans votre ame les droits sacrés & le salut de votre pays. Ne pen-

sez qu'à ce que vous lui devez ! L'enfant ne doit-il pas tout à son Pere ! Rome n'est-elle pas notre mere commune ? Sa voix qui crie dans nos cœurs n'é-touffe-t-elle pas toutes les autres ? N'écoutons que la sienne, amis, c'est celle de la vertu. La crainte seule rend les hommes injustes : & nulle Religion n'enseigne aux hommes la trahison ni le parjure.

F U L V I E.

Seigneur, il vous écoute, il est pénétré de vos discours. La honte le rendrait encore : mais je le vois prêt à se rendre.

C U R I U S.

Vous vous en flattez donc ?

F U L V I E.

Oui.... Que je vous en dise un mot.

C U R I U S, *à part avec Fulvie.*

O malheureuse ! vous êtes...

F U L V I E.

Quoi ? ...

C U R I U S.

Ne parlez pas si haut.

F U L V I E.

Eh bien, je suis... ce que vous devriez être. Reviens à toi, Curius. As-tu pu croire que j'entrasse, de bonne foi, dans quelque projet où la *Sempronia*

ACTE III.

85

occupât le premier rang? que Fulvie fût faite pour agir en sous-ordre dans quelque entreprise, dût-elle l'enrichir à jamais? Tu rêves sans doute alors!... Livre-toi tout entier à moi, & au Consul: sois plus sage enfin. Je t'ouvre le chemin de la fortune; suis-le. Ton bien-être & ta sûreté s'y rencontrent.

CICERON.

Madame, je ne dois pas souffrir cette conversation secrète.

FULVIE.

Seigneur, vous pouvez nous entendre. Je lui représentois tous les dangers de son entreprise.

CICERON.

Les dangers! dites plutôt qu'il s'exposoit à une ruine certaine. A-t-il pu croire; le plus déterminé d'entr'eux a-t-il pu s'imaginer qu'un tel complot eût trouvé tout le Ciel endormi? que ces Dieux fondateurs de Rome, eussent ainsi laissé détruire leur propre ouvrage, qui depuis près de sept cens ans fait l'objet de leurs soins & de leur gloire? Curius ne sent-il pas que le Ciel, en aveuglant les Conjurés à ce point, a voulu les confondre, sans qu'ils pussent s'en douter?... Allons, mon cher Curius, la bonté de votre cœur ne peut

long-tems se démentir : je cesse de mêler votre nom avec le leur ; votre confusion vous rend un ami qui partage la peine de votre repentir. Revenez à votre Patrie qui vous tend les bras : soyez digne de son amour & de ses bienfaits ; songez combien il est glorieux de s'exposer, & de mourir pour elle ! Je ne vous parle point des titres, des honneurs, & des récompenses que le Sénat vous prépare ; ils passeront votre espérance.... Quoi donc ? vous balancez encore ? Se pourroit-il que les dangers d'une entreprise aussi honteuse que désespérée, eussent plus d'attraits pour vous, que la gloire certaine que je vous fais envisager ? Croirai-je que les nœuds d'une amitié criminelle ont plus de puissance sur votre cœur que ceux de la vertu ?

F U L V I E.

Il a raison, cher Curius.

C U R I U S.

Magnanime Consul ! je me jette dans vos bras, dans les siens, dans ceux de ma Patrie. Vous m'inspirez, j'ouvre les yeux, je vous dois mon nouvel être... Que ma foi, que ma fidélité ne vous soient point suspectes, quoiqu'elles naissent de mes remords....

A C T E III.
C I C E R O N.

87

Non , mon cher Curius , elles m'en sont plus chères ; je vais vous le prouver. Retournez avec les Conjurés ; conservez avec eux le même visage ; suivez-les dans leurs routes tortueuses ; car ce sont celles de la trahison : éclairez les détours obscurs de leurs démarches : veillez enfin sur tous leurs mouvemens. Ne quittez point Catilina , Lentulus , ni tous les autres Chefs dont les noms me sont connus ; sçachez tout ce qui se passe entre eux de plus secret : les noms de ceux qui leur sont attachés ; pourquoi certains Patriciens ne sont point nommés ; quels sont les projets des Conjurés ; où , quand , & comment prétendent-ils les faire éclore ? Ne négligez rien , en un mot ; & lorsque vos découvertes pourront être utiles à la République , instruisez-moi d'abord soit par vous-même , ou par cette noble amie commune à qui je laisse le soin d'échauffer votre zèle. Je me charge du reste : Rome ne sera point ingrate pour un fils tel que vous. Soyez discret comme la nuit.

C U R I U S.

Et plus constant encore.

Je l'espère, quoique le tems affoiblisse tout. Mais trop de sermens altèrent la dignité des promesses... Qui est là? On pourroit vous rencontrer; sortez par ici; & quand vous reviendrez, montrez ce gage au domestique.... éclairez-les.

SCENE VIII.

MONOLOGUE de Cicéron sur les malheurs, dont Rome étoit menacée. On vient l'avertir de l'arrivée de son frere Quintus, & de celle de son collègue Antonius. Il se défie de ce dernier, à cause du mauvais état de sa fortune. Cicéron se détermine, pour le gagner & l'attacher à la République, de lui céder le gouvernement d'une Province dont le Sénat vient de le gratifier lui-même.

SCENE IX.

CESAR, CATILINA.

CESAR.

LA nuit s'avance, ainsi que l'heure de votre rendez-vous. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Soyez fermes, achevez l'entreprise

l'entreprise. Plus on réfléchit sur une action grande & périlleuse, plus on en écarte le succès: souvent même trop de lenteur a fait échouer les complots les mieux concertés. Vous me répondrez vainement de vous, d'un second, d'un troisième; un autre vous trahira: la crainte du châtiment est au-dessus de toutes les idées d'honneur & de vengeance. Avant que l'entreprise fût commencée on pouvoit délibérer à loisir sur ce qu'il étoit à propos de faire: maintenant qu'elle est entamée, il faut agir, il faut tirer avantage de tout, il faut frapper. Que ce soit, si l'on veut, un crime: justifié par le succès, il deviendra vertu. On punit les forfaits obscurs; les éclatans sont couronnés. Qui pourroit donc vous arrêter: la crainte du danger: puisque vous avez osé conspirer, le plus grand est affronté, la gloire vous attend. Le désespoir devient bravoure, lorsque lui seul peut nous sauver. Eh qu'importe au surplus le jugement des hommes, si le succès écarte toujours la honte de la victoire; si l'on parvient à son but; si l'on se venge enfin? Laissons aux lâches opprimés la seule ressource qui leur reste; une mort volontaire. Mais nous, songeons que la force & la ruse sont meres des grands

90 CATILINA,
succès.... Vous sçavez les sentimens
secrets de Crassus, vous connoissez les
miens; adieu....

SCENE X.

CATILINA, AURELIE.

CATILINA.

C'EST vous, chere Aurelie?... Vos
confédérées sont-elles ici?

AURELIE.

Oui.

CATILINA.

Sempronia y est-elle aussi?

AURELIE.

Elle y est.

CATILINA.

Tant mieux : elle est vive , elle prendra feu d'abord. Rompez la glace avec elles , chere Aurelie. Engagez-les à attirer tous leurs maris dans notre complot, ou à se défaire de ceux qui pourroient leur être suspects, ainsi qu'à nous. Cette derniere proposition est peut-être la plus convenable pour celles qui en sont fatiguées depuis long-tems. Qu'elles nous aident de leur argent, de leurs amis, de leurs esclaves; & qu'ils soient

ACTE III. 91

prêts à tout mettre en feu lorsque l'ordre en sera donné. Promettez leur des biens, des Empires, des amants, tout en un mot ce qui peut flatter les desirs de votre sexe. ... Mais, qui est là? ... C'est vous, *Porcius Lecca*? Sont-ils tous arrivés?

LECCA.

Oui, Seigneur.

CATILINA.

Aurelie, vous êtes instruite : je confie le reste à vos soins, & je crois pouvoir y compter. Allez... Vous, *Porcius*, apportez-moi l'aigle d'argent dont je vous ai chargé; & priez nos amis d'entrer.

SCENE XI.

CATILINA, CETHEGUS, CURIUS, LENTULUS, VARGUNTEIUS, LONGINUS, GABINIUS, CEPARIUS, AUTRONIUS, &c.

CATILINA.

OMES amis, vos visages m'inspirent de la joie! ... j'espère que nous nous consultons aujourd'hui pour la dernière fois.

Hij

CATILINA,
CETHEGUS, *raillant.*

Cela étoit fort nécessaire !

CURIUS.

Nous perdons chaque jour l'occasion
de nous venger.

CATILINA.

Et les moyens d'y parvenir. Vos reproches sont justes, & les plus piquans
me sont les plus chers.... Pison est mort
en Espagne.

CETHEGUS.

Ainsi que nous ici.

LONGINUS.

La jalousie en débite autant de ceux
qui servent sous Pompée.

LENTULUS.

On dit qu'il revient de l'Asie.

CATILINA.

Eh bien, que faire? nous dépêcher
d'y aller nous-mêmes?... Amis, prenez
séance, & daignez m'entendre.

Je viens d'envoyer Septimius dans le
territoire de *Picène*, & Julius dans la
Pouille, pour nous lever des troupes.
Manlius est en même tems à *Fésules*
avec les vieilles & indigentes légions
qui servirent si bien Sylla: elles n'attendent
toutes que le signal du combat.
Levez les yeux, nobles Romains! regardez
cette aigle d'argent: c'étoit l'é-

ACTE III.

93

rendard de Marius dans la guerre Cimbrique ; étendard fatal à Rome , & qui doit toujours l'être , si j'en crois le rapport des *Augures*. Aussi l'ai-je toujours conservé comme une relique digne d'un Temple , & d'un culte particulier. Jurons donc de lui conserver la foi que nous lui devons , & de porter en silence sous ses auspices la ruine & la mort dans le sein de notre Patrie... C'est maintenant que le tems de la vengeance est arrivé ; c'est maintenant que commence la vingtième année depuis l'embrâsement du Capitole , & qui , suivant mille prédictions , ne doit pas être moins funeste pour Rome ; c'est cette heureuse année qui doit lui donner un Roi , si Lentulus ose tenter de l'être !

CURIUS.

S'il balance il n'est pas digne de sa destinée.

LENTULUS.

Elle surpasse mon mérite. Mais si le Ciel l'a résolu , j'aurois tort de m'opposer à ses décrets.

CATILINA.

Et nous d'envier votre grandeur. Les Gaules , la Belgique , la Grèce , l'Espagne & l'Afrique , ont de quoi satisfaire nos vœux.

CATILINA,
CURIUS.

Puisque Pompée revient, pourquoi n'y pas joindre l'Asie?

CATILINA.

Me trompé-je, nobles Romains? Il me paroît que nos regards ne sont pas aussi fiers, ni aussi animés que de coutume.

CURIUS.

Qui donc en accusez-vous?

CATILINA.

Je ne sçais : mais je ne vois aujourd'hui dans nos yeux ni feux, ni tempêtes, ni éclairs. Notre haine est-elle épuisée? S'est-elle dissipée dans les airs comme une fumée légère? Serions-nous fatigués avant d'avoir frappé? Je n'accuse personne en particulier ; mais ne ressemblons-nous pas tous à des gens sans vigueur?

CETHEGUS.

Oui ; & toi-même plus qu'un autre, en nous en accusant.

CATILINA.

Ah ! la réponse est bonne, cher Cethegus : elle est assaisonnée.

LENTULUS.

Terminons ces querelles hors de saison ; que chacun de nous soit instruit de ses devoirs. S'il y manque, dans la

ACTE III.

95

suire, on pourra l'accuser.

CURIUS.

Ah! pourquoi n'avons-nous qu'une Rome à renverser?

CETHEGUS.

Qu'une Rome? qu'un Univers.

LENTULUS.

Commençons par fixer le tems fatal.

CATILINA.

Celui des *Sarturnales* me paroît convenable.

CETHEGUS.

Il est trop éloigné.

CATILINA.

Il n'y a pas un mois à attendre.

CETHEGUS.

Une semaine, un jour, une heure, seroit trop encore. Il faut agir dès à présent.

CATILINA.

Tout n'est pas encore assez disposé pour cela.

CETHEGUS.

Toutes ces lenteurs creusent peut-être notre tombeau. Si vous ne me teniez pas, vous ne m'auriez jamais. Lorsque l'on ose autant que nous, le bras doit suivre la pensée.

CATILINA.

Vous n'y pensez pas, Cethegus. Son-

gez seulement aux avantages que nous pouvons tirer de ces Fêtes licencieuses, tandis que la Ville sera plongée dans l'ivresse des plaisirs, que la liberté règnera dans chaque maison; que chaque esclave y sera maître; & que l'espoir de l'être toujours par notre moyen flattera ses desirs. ... Est-il un tems plus propre à faire éclore nos projets?

LENTULUS.

Pourquoi donc, cher Cethegus, votre impatience veut-elle nous priver d'un espoir si bien fondé?

CETHEGUS.

Pourquoi préférez-vous l'espérance à la certitude,

CATILINA, *à part, à Lentulus.*

Ne le contredisez pas maintenant. ... Parlons de l'ordre & de la façon dont l'entreprise sera exécutée.

LONGINUS.

C'est bien dit.

LENTULUS.

Je ne suis point du goût de l'embrâsement: il détruiroit trop ma Capitale.

CATILINA.

Dût-elle être réduite en cendres, on en tirera assez d'or pour la rebâtir, & la rendre encore plus superbe. Il faut brûler, ou renoncer à tout.

LONGINUS.

ACTE III.

97

LONGINUS.

Ce seul moyen peut jeter le trouble
& l'effroi dans l'ame de nos ennemis.

CURIUS.

Nous les immolerons plus à notre
aise....

CETHEGUS.

En monceaux.

AUTRONIUS.

Que la terre en soit jonchée!

CURIUS.

Qu'elle soit l'Autel du sacrifice!

LONGINUS.

Que Rome en soit le feu!

LECCA.

Ah! que cette nuit sera belle!

VARGUNTEIUS.

Et digne des plus beaux jours de Sylla!

CURIUS.

Quel plaisir de voir les époux & leurs
femmes, les ayeux & leurs petits-fils,
les esclaves & les maîtres, les Vierges,
les Prêtres, l'enfant & la nourrice des-
cendre en flotte chez les morts!

CATILINA.

Je voudrois que douze trompettes,
placées dans les douze plus grandes pla-
ces de Rome, donnassent à la fois le
signal de l'embrâsement. Longinus &
Statilius voudront bien prendre ce soin.

Tome V.

I

NUS.

Le soufre, le lin, les armes sont déjà tout préparés chez Cethegus. Gabinius s'emparera des fontaines, des aqueducs, des réservoirs d'eau, & fera tuer quiconque s'en approchera.

CURIUS.

Que ferai-je, moi?

CATILINA.

Chacun aura son emploi. Ecoutez : il ne s'agira que de l'exécuter.... Je ferai, avec l'armée, à portée de couper le passage à ceux qui voudront s'échapper, & Lentulus se chargera du soin de prendre vivants les enfans de Pompée; c'est l'unique moyen de faire notre paix avec lui. Que tout le reste soit immolé.

LENTULUS.

Dans quelles dispositions avez-vous trouvé Antoine?

CATILINA.

Il est perdu pour nous ; son collègue l'a gagné. Ce misérable Cicéron est né pour me croiser en tout. Je le trouve toujours sur nos pas.

CURIUS.

I faut l'en écarter.

CETHEGUS.

Que cela n'est-il déjà fait?

ACTE III.
CATILINA.

99

Plût au Ciel !

CURIUS.

Je m'en charge.

CETHEGUS.

Hola ! n'usurpez point mes droits.

LENTULUS.

Quels sont donc vos desseins ?

CETHEGUS.

Point d'inquiétude. Il mourra : que
dis-je ? il meurt ; disons mieux, il est
mort.

CATILINA.

Digne Romain ! ton courage rani-
meroit l'Univers expirant. Daigne pour-
tant ne pas dédaigner le secours de tes
amis.

LENTULUS.

Vargunteius le secondera bien.

CATILINA.

Le titre de Client du Consul , le fera
admettre à son lever.

CETHEGUS.

Eh bien , qu'en induit-on ?

VARGUNTEIUS.

Que nous pourrons , sans risque ,
l'immoler dans son lit.

CETHEGUS , *sortant.*

Sans risque ? si cette voie vous plaît ,
ce n'est pas la mienne.

CATILINA,
CATILINA.

Suivez-le, Vargunteius: tâchez de l'amener à la raison.

LONGINUS.

Qu'il attende le matin: un pareil attentat exécuté dans la nuit, causeroit trop de tumulte.

LENTULUS.

On pourroit même le manquer.

CATILINA.

Priez-le, au nom de tous, & de notre amitié, de vouloir bien condescendre à nos desirs.

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. SEMPRONIA,
AURELIE, FULVIE.

SEMPRONIA.

QUOI donc, notre conseil est plutôt fini que le vôtre?

AURELIE.

Et vous osez prétendre que les femmes sont plus babillardes que vous?

SEMPRONIA.

Tout est arrêté chez nous; & vous nous voyez prêts à agir.

ACTE III.
LONGINUS.

101

Mesdames, les *passions* vous trouvent
rarement indifférentes , ou long-temps
indécises.

SEMPRONIA.

Où donc votre massif embonpoint
vous a-t-il permis d'en apprendre tant ?

LONGINUS.

Chez la fille de votre mere, Madame.

CATILINA.

Sempronia , laissez -là ce railleur :
parlons d'affaires plus importantes. Au-
relie m'apprend des merveilles de votre
éloquence.

SEMPRONIA.

Je pense , de plus , qu'une pareille
entreprise ne doit point languir , &
qu'on ne sçauroit trop se presser d'agir.

CATILINA.

C'est bien penser , Madame.

SEMPRONIA.

Ce projet me transporte : j'en garan-
tis l'évènement.

CATILINA.

Le festin vous attend. Aurelie , con-
duisez Madame... Où donc est Fulvie ?

SEMPRONIA.

Oh ! les Amans sont inséparables !

CURIUS.

Elle est , en vérité , excédée de veilles.

CATILINA,
SEMPRONIA.

Vous aimeriez mieux, sans doute, la voir couchée, & de bonne humeur?

FULVIE.

Sans raillerie, Sempronia, je ne me trouve pas bien. La nuit est avancée: je vais prendre congé. Je vous laisse Curius... Pardon, Mesdames, je dois quelque chose à ma santé.

AURELIE.

Adieu, chere Fulvie.

CURIUS, *à part, à Fulvie.*

Hâtez-vous. Qu'il appelle sa garde. Si Cethegus le manque, Vargunteius & Cornelius doivent s'introduire chez lui, & l'immoler sous le voile de l'amitié. Apprenez-lui la visite que César a faite à Catilina. ... Je vais vous conduire à votre char.

CATILINA, *à Fulvie.*

Comment, Madame, vous voulez nous quitter?

FULVIE.

Sur mon honneur, je suis incommode, Seigneur.

CATILINA.

J'en suis au désespoir. Lentulus, conduisez Madame.

S C E N E XIII.

CATILINA, *seul.*

Q U E de sortes de gens les Ministres d'Etat ne sont-ils pas obligés d'employer ? Le téméraire, l'ambitieux, l'indigent, le déterminé, le sot, le misérable, les femmes mêmes ; la lie du Peuple enfin, les concubines ! il le faut cependant. Chacun est propre à son emploi , & chacun dans son espèce ne peut être bien remplacé. Un laquais sçait allumer le feu ; l'esclave, porter un fardeau ; un boucher, répandre le sang ; l'apothicaire, le sommelier, le maître d'hôtel, préparer & servir le poison. Tel est le cas où je me trouve. Le stupide Lentulus sert de voile à mes noirs projets ; l'impétueux Cerhegus en est l'exécuteur ; l'épais Longinus, Statilius, Curius, Céparius, & Cimber, sont mes laboureurs, mes pionniers, mes boute-feux. Ajoutons à cela ces serpens domestiques, ces tyrans de nos cœurs, que l'habitude a nommé nos épouses, compagnes toujours prêtes à trahir leurs maris, à abuser de leur facilité, à faire acheter au

poids de l'or les plaisirs dont elles sont la source. Catilina peut-il douter de son succès ? peut-il manquer une entreprise que tous ces Automates qu'il fait mouvoir regarderont comme leur ouvrage, mais dont il tirera tout le profit ? Ne fera-t-il point repentir l'audacieux César des conseils qu'il a osé donner à un plus grand maître que lui ? Ne le verrai-je pas bientôt tomber sous les coups de mes conspirateurs, lorsque, semblables à ces guerriers produits par les dents de ce fameux dragon, ils périront par les mains l'un de l'autre ? N'en sera-t-il pas de même de Pompée, de Crassus, de tous ceux enfin qu'une apparence de grandeur me rendra redoutables ? ... Ah ! puisse mon cerveau se liquéfier, mon sang tourner en eau, & ma main défaillante n'être plus en état de soutenir mon épée que pour déchirer mes entrailles, si j'épargne jamais quiconque osera me résister ! Puisse les cruautés que je médite m'être tellement propres, que l'avenir ne puisse les qualifier que par mon nom ! Puissent enfin les Catilinas futurs donner vainement la torture à leur imagination pour en inventer de plus grandes ! ...

SCENE XIV.

CICERON, FULVIE,
QUINTUS.

CICERON.

QUE ne dois-je pas à votre vigilance ! Où est mon frere Quintus ? De grace , faites monter tous mes gens. . . . Vous pouvez vous vanter, cher Curius, d'avoir été mon sauveur. Que dis-je ? vous êtes celui de Rome entiere ! mais pouvois-je moins attendre de vous ? . . . O mon frere ! tous les fameux ressorts dont je vous ai parlé tantôt, travaillent maintenant ; la machine même se met en mouvement. Où sont vos armes ? Donnez - en vîte à toute ma maison ; & que ma porte soit fermée jusqu'au jour.

QUINTUS.

Quoi ! même pour vos cliens ? pour vos amis ?

CICERON.

Mes assassins portent aussi ce nom. Envoyez pourtant chercher Caton , & Catulus ; ils ne me sont point suspects.

On peut en même tems avertir Flaccus, Pomptinius & les Préteurs.

QUINTUS.

Prenez garde, mon frere, que vos frayeurs ne soient trop marquées, & plus grandes que le danger. En faisant rire vos ennemis, ce seroit affliger ceux qui vous aiment.

CICERON.

Ce conseil est d'un frere, & j'en suis reconnoissant. Mais faites ce que je vous dis. La frayeur ne me transporte pas... César y a été, dites - vous?

FULVIE.

Curius dit l'avoir rencontré sortant de chez Catilina.

CICERON.

Fort bien. Et l'on y tenoit aussi un conseil de femmes? Qui en étoit l'Orateur, Madame?

FULVIE.

Celle qui auroit voulu l'emporter sur quarante de plus; la sçavante Sempornia, qui, prodigue de grec, & de figures de Réthorique, demandoit continuellement si l'éloquent Consul étoit capable de parler mieux.

CICERON.

J'ai là une aimable rivale! Plût au Ciel que Cethegus ne fût pas plus dan-

ACTE III. 10

gereux ! mais j'ai pour défenseurs les Dieux , le témoignage d'une conscience aussi ferme que nette , & l'amour de la Patrie ... Eh bien , mon frere ?

QUINTUS.

Caton & Catulus venoient chez vous avec Crassus. Je les ai fait entrer par le jardin.

CICERON.

Quel sujet conduisoit Crassus ?

QUINTUS.

Attendez... je crois entendre parler bas à la porte , comme si l'on doutoit s'il est jour chez vous ou non Ce sont sans doute vos amis & vos clients qui craignent de vous incommoder.

CICERON.

Vous changerez bientôt de pensée ... Avez-vous donné mes ordres au Portier ?

QUINTUS.

Oui... retirez-vous un instant , & écoutez.



SCENE XV.

VARGUNTEIUS, CORNELIUS, &
le Portier. CICERON, CATON,
CATULUS & CRASSUS, *en dedans.*

VARGUNTEIUS.

LA porte ne s'ouvre point encore?
CORNELIUS.

Vous devriez frapper.

VARGUNTEIUS.

Que nos amis se cachent donc ici,
& qu'ils fondent tous ensemble quand
nous seront entrés.

CORNELIUS.

Mais qu'est devenu Cethegus?

VARGUNTEIUS.

L'impossibilité d'agir à sa fantaisie
l'a rebuté.

LE PORTIER.

Qui est là?

VARGUNTEIUS.

Un ami, & d'autres encore.

LE PORTIER.

Personne n'entrera qu'au jour.

CORNELIUS.

Pourquoi cela?

ACTE III.
LE PORTIER.

109

J'ai mes ordres,

CORNELIUS.

Serions-nous découverts ?

VARGUNTEIUS.

Oui, par révélation peut-être....

Qui t'a donné cet ordre ?

LE PORTIER.

Celui qui peut plus encore, le Consul.

VARGUNTEIUS.

Nous sommes ses amis.

LE PORTIER.

Cela m'est égal.

CORNELIUS.

Nommez - vous plutôt.

VARGUNTEIUS.

Ecoutez, mon ami, j'ai des affaires importantes à lui communiquer : je m'appelle Vargunteius.

CICERON, *à la fenêtre.*

Eh ! quelles bonnes affaires vous amènent de si bon matin ? Ah * !

Cornelius en est aussi ?

VARGUNTEIUS.

Nous sommes trahis.

CICERON.

Où est donc le fameux Cethegus ?

VARGUNTEIUS, *à Cornelius.*

Parlez, vous ; il connoît trop ma voix.

* A part.

CATILINA,
CICERON

Parlez donc : de quoi s'agit-il ?

CORNELIUS.

On vous trompe , Seigneur... ?

CICERON.

Non , malheureux , c'est vous que l'on trompe... Mais je vous erois encore dignes de pitié , si vous voulez m'entendre , & vous repentir. Tremblez , barbares , & renoncez aux horribles projets que vous aviez conçus : apprenez que la République a des yeux qui veillent encore plus pour sa conservation , que les vôtres pour sa ruine. Cessez de vous flatter qu'elle soit toujours lente à punir. Le Ciel , à son défaut , sçauroit tonner sur vous. Tandis qu'il en est tems encore , rentrez donc en vous-mêmes , & rougissez de vos forfaits. Quoi ! parce que vous n'avez pû vivre sans honneur , vous voulez périr en infâmes ? Cette pensée me fait frémir pour vous.

CATON.

Vous leur parlez trop longtems , Marcus. Ce sont des gens perdus : ordonnez qu'on les saisisse.

CATULUS.

Cet attentat prouvé n'est-il pas digne d'exciter la vengeance de la République ?

A C T E III. 111

VARGUNTEIUS, à *Catulus*.

Partons au plutôt d'ici. L'obscurité nous a cachés jusqu'à présent. Nous dirons que quelqu'un a abusé de notre nom.

CORNELIUS.

C'est bien dit, nous nierons tout.

CATON, à *Cicéron*.

Quelle garde avez-vous ici ? Appelez les Tribuns ; faites sonner le tocsin. Cher Cicéron, vous êtes trop modéré. Quand l'audace est poussée à un certain point, elle est indigne de pardon. Que le Sénat en soit instruit au plutôt.

On entend de grands coups de tonnerre, accompagnés d'éclairs.

Écoutez Votre patience irrite le Ciel même. C'est leur emploi de punir les méchans : que ce soit aussi le vôtre. Ou la justice est une chimère, ou la sévérité doit égaler les forfaits.



CHŒUR.

O Ciel ! quels coups votre fureur soudaine nous prépare-t-elle ? De nouveaux enfans de la Terre menacent-ils encore d'escalader l'Olympe , & d'attaquer les Dieux ? La Terre tremble , la nature entière frémit ! le bruit affreux redouble , & chaque instant accroît l'horreur qui nous saisit : nos oreilles & nos cœurs en sont également pénétrés ! Sont-ce les crimes de Rome , qui allument votre courroux ? Les Prêtres , le peuple , chaque Ordre , chaque âge , les deux Sexes enfin courent en foule sans but & sans dessein : la surprise & la terreur sont peintes sur tous les visages. L'enfant se sauve des bras de sa mere , & retrouve partout les mêmes dangers qu'il croyoit éviter. Ah ! nous le voyons trop ! les fléaux qu'un Etat a mérités se multiplient , & l'environnent de toutes parts ; & nous avons le malheur de ne les appercevoir que lorsque la mesure de nos forfaits est comblée ! C'est ainsi que nos foiblesses ont pour nous des charmes , jusqu'à ce qu'elles-mêmes operent notre châtiment. Faut-il que l'ambition , ce vice qui touche de si près à la vertu ,
fasse

fasse aujourd'hui le mauvais sort de Rome, & que rien ne puisse la sauver de sa chute prochaine ? Malheur à cette passion funeste, que le succès nourrit, que les desirs irritent, & qui renaît encore après leur accomplissement ! qui n'est jamais satisfaite tant que la Terre peut offrir de nouvelles matieres à ses vœux indiscrets ! L'éloignement diminue les objets aux yeux ordinaires ; il les grossit à ceux de l'ambitieux : son bonheur suprême est toujours dans le lointain. Par quelle fatalité Rome n'a-t-elle pas connu ses erreurs ? Pourquoi ne les sent-elle qu'au moment de sa perte ? C'étoit le seul moyen de la prévenir.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LES Sénateurs tremblans, traversent le Théâtre pour aller au Sénat. Les Ambassadeurs des Allobroges, qui se rencontrent sur leur passage, sont étonnés de la frayeur de ces Maîtres de la Terre, & en raillent entre eux. Ils abordent Ciceron, à qui ils présentent une Requête concernant les affaires de leur Pays. L'air affable du Consul, en les priant d'avoir patience jusqu'au lendemain, lui concilie l'estime des Ambassadeurs, & lui mérite leurs éloges.

SCENE II.

*Le Théâtre représente le Sénat
assemblée.*

LE PRETEUR.

PLACE aux Consuls... Peres Concrits, prenez séance. C'est par un Edict du Consul Marcus Tullius que vous êtes

ACTE IV. 115

convoqués dans le Temple de *Jupiter Stator*. Soyez attentifs.

CICERON.

O Rome ! puissions-nous être ici rassemblés sous d'heureux auspices ! ... Respectables Peres de la Patrie , si je me suis tû jusqu'à présent sur les dangers qui menaçoient la République , ne l'imputez point à ma négligence. D'épaisses ténèbres , aussi noires que les cœurs de nos ennemis , déroboient à tous les yeux la connoissance de leurs horribles projets. Quel rayon de lumiere en eût pénétré l'affreuse profondeur , si le Ciel même n'eût pas pris soin de nous en instruire ; si ce matin , sa voix redoutable n'eût pas tonné assez haut pour ébranler vos cœurs , & les réveiller d'un sommeil aussi fatal pour nous que celui de la mort même ? Le Sénat m'a vu tenter plus d'une fois de lui dévoiler mes soupçons ; mais toujours sans effet : l'atrocité du complot le rendoit incroyable , & me faisoit croire assez vain pour l'avoir inventé dans l'idée d'augmenter ma gloire. Que dis-je ? peut-être le croit-on encore ! N'importe , je serai trop justifié lorsqu'à la honte du nom Romain on verra ces féroces Conspirateurs , faire éclater leurs

détestables projets : c'est alors que l'envie même se verra forcée de donner à mes craintes un nom plus honorable. Quant à moi, qui n'ai qu'une tête à risquer, je livre volontiers cette victime, qui leur est échappée il n'y a point une heure, si mon sang répandu peut éteindre leur rage, & racheter le repos de Rome. Mais s'il est vrai, comme je n'en puis douter, que ma mort ne doive servir qu'à leur faire entreprendre plus sûrement votre perte & celle de la République, je sçaurai me défendre, ou tomber avec vous.

CESAR, *à part, à Crassus.*

Courage, vain & artificieux Orateur ! Voyez comme il allonge le col, en exagérant au Peuple les dangers qu'il a courus!... Vargunteius commit une grande absurdité. Devoit-il se nommer, avant que d'être entré chez Cicéron ?

CRASSUS.

Ce n'est rien, s'ils sont assez fermes pour nier constamment le fait. Catilina viendra-t'il ici ?

CESAR.

Je viens de l'envoyer chercher.

CRASSUS.

Lui avez-vous recommandé d'être bien ferme ?

A C T E I Y.

117

C E S A R.

D'être tout ce que la nécessité lui inspirera d'être.

C R A S S U S.

Feignons de ne rien croire de tout ce que Cicéron dira.

C E S A R.

C'est le vrai moyen de le rendre furieux.

*Quintus - Cicéron arrive avec les
Tribuns & des Gardes.*

C R A S S U S.

Oh ! il lui vient du renfort !...
Que vois-je ? c'est son frère ! Quelles nouvelles lumières vient-il lui apporter ?

C E S A R.

Sans doute, quelques avis de sa femme, sur la façon dont il doit se conduire.

C I C E R O N.

Qu'une partie des Gardes & de nos amis veillent sur les dehors, & que le reste demeure ici. Je rends grâces à leur zèle. C'est du moins une consolation de trouver encore des Patriotes.

C E S A R.

Antoine, vous êtes aussi Consul :
Peut-on sçavoir le but de cette *Parade* ?

A N T O I N E.

Pour moi je n'en sçais rien : interro-

gez mon collègue. Il est des raisons d'Etat auxquelles je dois me prêter : j'ai promis de le laisser faire. Entre nous, il l'a bien acheté; j'y gagne une Province.

CICERON.

Je vous proteste, *Pères Conscrits*, que c'est avec douleur que je me vois contraint de recourir aux armes pour vous défendre. Eh ! contre qui encore ? Contre un Citoyen, contre un homme né ici parmi vous, contre un *Patricien* enfin, dont je respecte la naissance, dont j'honorerois les grandes qualités, si celui que la Nature en a doué, ne les employoit point à la ruine de l'Etat. Mais fils d'un pere indigent, poussé & soutenu dans le monde par les débauches de ses sœurs, devenu fameux par l'excès de sa cruauté dans les Guerres Civiles, célèbre enfin dès son entrée dans la République par le meurtre de ses Compatriotes; que pouvoit-on espérer d'un caractère, que l'habitude & le penchant au crime n'ont pû que rendre aussi licencieux qu'incorrigible ? Qu'a-t-on droit d'attendre d'une source pernicieuse, que des ruisseaux empoisonnés ? ... Prenez garde, illustres Sénateurs ; ce ne sont point des conjectures,

ce ne sont point des soupçons que Ciceron ose vous proposer : les forfaits que j'ai à vous dénoncer, ont plutôt frappé mes yeux que ma pensée : cette main, en un mot, a déchiré le voile qui nous en cachoit l'horreur avant que mon esprit en eût le plus léger pressentiment.

CÉSAR.

Consul, quels sont donc ses forfaits ? Oubliez-vous qu'en dégradant ainsi ses mœurs, vous altérez la pureté des vôtres ? que l'homme vertueux, en noirissant trop le méchant, risque à souiller sa propre innocence ?

CICERON.

Le noble César parle comme les Dieux. Mais lorsqu'il entend que j'ai de quoi convaincre Catilina par ses mœurs mêmes, César devroit se taire, & s'épargner de vaines maximes peu applicables au sujet.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs, CATILINA paroît.

CATON, *se levant.*

LE voici lui-même... Si quelqu'un le croit digne de son suffrage, il peut

CATILINA,
s'asseoir auprès de lui. Caton n'en fera rien.

CATULUS.

Je suis l'exemple de Caton.

CATILINA.

Quels nuages mon aspect répand-
r'il dans cette auguste assemblée ! *Peres*
Conscrits, m'est-il permis d'en deman-
der la cause ?

CESAR.

On vous accuse ici, Catilina. Vous
êtes, dit-on, l'Auteur d'un étrange
complot.

CICERON.

Oui, c'est moi ; & jen donnerai la
preuve.

CATILINA.

J'y consens.... mais, répondez-
moi, Consul : Si la République est com-
posée de deux corps, l'un maigre, foi-
ble, & caduc, mais avec une tête ; l'au-
tre sans tête, mais robuste, & plein de
vie ; serois-je criminel en tentant de
lui en donner une ?... Rappeliez, &
calmez vos esprits, nobles Sénateurs ;
daignez enfin m'entendre de sang-froid.
Rappelez-vous ce que je suis, & la nais-
sance méprisable de mon accusateur,
de cet homme ignoré avant que son
éloquence se fût signalée en distillant
son

ACTE IV.

121

son fiel contre la Noblesse la plus respectable ; de ce parleur éternel , aussi insolent que fanfaron.

CATON.

Arrête , perfide débauché. Tais-toi , ou purifie ta bouche. Sa probité est reconnue ; il aime sa Patrie. Plût aux Dieux que tu lui ressemblasses !

CATILINA.

Caton , l'amitié vous emporte trop loin.

CATON.

Ton impudence seule mérite ce reproche.

CATULUS.

Taisez-vous , Catilina.

CATILINA.

J'y consens ; mais je crains que ma juste défense ne vienne à tard , après de pareils affronts.

CESAR, *à part.*

S'assiera-t'il ? ...

CATILINA.

Oui : dût l'Univers m'abandonner , l'innocence me reste.

CATON.

Toi , innocent ? ainsi que les Furies.

CICERON.

Tu ne rougis donc point , pernicieux Catilina ? l'horreur de ton crime a-t'il

Tome V.

L

glacé ton sang : ou n'en reste-t'il pas plus dans tes veines ; que de verrus ou de vérité dans ton cœur ? Jusques à quand prétens-tu donc abuser de notre patience ? jusqu'à quel point ta fureur osera-t'elle nous braver ? à quel excès enfin ton audace effrénée bornera-t'elle sa licence ? Ces soldats occupés toutes les nuits à garder ce Palais, ceux qui gardent la Ville, la terreur du peuple, l'émotion & le concours de tous les bons citoyens autour du Sénat, cette Assemblée aussi auguste que redoutable, dont tous les yeux indignés sont fixés sur toi, tout cet éclat enfin n'a-t'il rien de frappant pour ton cœur ? Peux-tu ne pas pressentir que tes projets sont découverts ? que ta barbare conspiration enfin connue, te ravit tout espoir ? Regarde tous ces Sénateurs. En est-il un, s'il veut être sincère, à qui tu puisses te flatter d'en imposer encore ? en est-il un qui puisse ignorer ce que tu fis la nuit dernière, ce que tu dis la précédente, tes démarches, tes conférences, tes associés, le résultat de tes conseils les plus secrets ? O tems ! ô mœurs ! le Consul voit ces attentats, le Sénat en est instruit, & cet homme respire ! que dis-je ? il respire, il est ici parmi nous ;

il partage l'administration de la République ! Tranquille sur son siège, les yeux y marquent les victimes que sa rage consacre à la mort ! & nous, pacifiques mortels, déjà quittes envers l'État, nous sommes trop contents de nous croire à l'abri du glaive de ce perfide ! Qu'est devenu ce tems où nos vertueux ancêtres punissoient avec plus de sévérité un mauvais citoyen, que leur plus mortel ennemi ? Mais cette loi subsiste encore, & c'est pour toi Catilina, qu'elle va revivre dans toute sa vigueur. L'État n'a point perdu son pouvoir, ni le Sénat son autorité : les seuls Consuls semblent avoir oublié la leur. Le décret fatal qui proscriit ta tête est arrêté depuis plus de vingt jours : tenu secret jusqu'à présent, l'instant qui le verra paroître doit être celui de ton supplice. Tu vis pourtant encore ! & loin que cette grace fléchisse ton cœur endurci, elle ne sert qu'à redoubler ta confiance criminelle. Je tenterois en vain, illustres Sénateurs, de contenir mon ame : le danger qui nous menace est trop grand ; ce seroit dissimulation, ce seroit foiblesse en moi. Leur Armée est en Italie ; leur camp est sous nos yeux, ici, dans l'Hétrurie ; leur nombre augmente à chaque instant ;

leur Général est dans nos murs; que dis-je, dans le Sénat même? où il médire à toute heure de nouveaux projets fatals à la République. Si j'ordonnois, Catilina, qu'on te prît, & qu'on t'immolât dans l'instant; crois-tu que cet ordre, loin de paroître cruel, ne parût pas plutôt avoir été donné trop tard?

CATON.

Ses pareils seuls pourroient s'en plaindre.

CICERON.

Mais les mêmes raisons qui m'ont engagé à t'épargner, doivent encore subsister pour ce moment. Je veux te mettre au point que le plus présomptueux, le plus déterminé, le plus semblable à toi de tous tes Partisans, soit forcé d'avouer la nécessité de ton supplice. Tant qu'un seul d'entr'eux osera te défendre, tu vivras. Oui, tu vivras; mais comme tu vis maintenant, observé, veillé, assiégé de toutes parts, hors d'état enfin d'exciter le moindre mouvement dans la République. Les mêmes oreilles, les mêmes yeux qui ont toujours été ouverts sur toi, seront encore plus vigilans, & ne te seront pas moins inconnus. Conçois donc l'horreur de ta situation! si la nuit avec ses voiles, les plus sombres ne peut ca-

cher tes démarches les plus concertées; si le moindre souffle de tes premiers projets doit percer les murailles les plus épaisses; si tes pensées même transpirent; si je vois toujours ton ame à découvert, quel peut être ton espoir? Frémis, frémis enfin; & que l'impossibilité d'assouvir tes fureurs écarte de ton ame les idées sinistres de proie, de flâmes, & de carnage. Souviens-toi que je prédis au Sénat, qu'à pareil jour ton Liéteur, Caius Manlius, prendroit les armes. Me trompois-je, Catilina? le fait, le tems, l'heure même, tout n'accomplit-il pas ma prédiction? N'ai-je pas dit aussi au Sénat, que tu avois choisi le cinquième jour *d's Kalendes de Novembre*, pour exterminer tout ce Corps respectable, dont la crainte a déjà fait absenter une partie? Nieras-tu que ce jour même, moi seul ai renversé ton barbare projet? que, par mes ordres secrets, tu t'es vû environné, enveloppé de façon à ne pouvoir bouger? N'as-tu pas dit, en voyant partir les Sénateurs absents, que le carnage de ceux qui sont ici te consoleroit de la fuite des autres?... Te reste-t'il encore quelque espérance de surprendre *Praneste*? Quand tu l'as voulu tenter, ne l'as-tu pas trouvé bien gardé,

forifié par mes soins ? Tu ne fais rien, Catilina, tu ne tentes, tu n'imagines rien, que Ciceron ne voye, n'entende, ou ne pénétre : il est par-tout avec toi, autour de toi, en toi-même enfin. Rappelle-toi seulement ce que tu fis cette nuit : je t'épargne les circonstances, allons au fait. Que fis-tu, dis-je, chez *Lecca*, dans cet endroit célèbre où se trament tes nobles entreprises ; où tu tins une Assemblée générale de tant de *Spadassins*, ministres & compagnons de tes fureurs ? Quoi ! prétens-tu nier ce rendez-vous ? Pourquoi donc te taire ? Parle, & sois confondu : ils sont ici, je les vois tous, ils sont dans le Sénat. Dieux immortels ! dans quels climats sommes-nous transportés ? quel est donc l'air qu'on y respire ? qu'est devenu l'esprit de cette République ? Ici même, ici, parmi les Sénateurs Romains, dans ce Conseil sacré des Nations, il est, des traîtres, on y voit des perfides qui méditent ma ruine, la vôtre, & celle de Rome entière ? Je pourrois les nommer : ils sont trop près de moi ; le scandale seroit trop grand ; redoutons de pareils exemples, détestons leur ambition. Il suffit que je sois Consul, je connois mes devoirs. Que dis-je : j'épargne

les coupables ; je m'abaisse au point de les consulter , de les traiter en Citoyens zélés , eux dont la tête devoit avoir déjà tombé sous l'acier des bourreaux ! ... Je reviens à toi, Catilina. Tu passas la nuit chez *Lecca* ; le partage des dépouilles de la République y fut fait ; le poste & l'emploi de chaque Conjuré y fut arrêté ; ceux qui devoient sortir de Rome , & ceux qui devoient y rester ; les départemens réglés ; les quartiers de Rome destinés aux flâmes marqués. Ajouterai-je, que tu affirmas par serment , que tu étois aussi prêt à partir , & que le seul obstacle qui te retint , étoit que je vivois encore ? Qu'à ces mots , trois de tes Satellites sortirent , en t'assurant qu'ils t'affranchiroient bientôt de cette inquiétude : deux d'entr'eux vinrent chez moi avant le jour , & tenterent vainement de m'assassiner dans mon lit ? Voilà des faits , Catilina ; faits dont j'étois instruit avant que ton *conciliabule* fût à peine séparé ; dont la certitude m'a fait armer mes domestiques , appeler mon frere & mes amis , fermer ma porte aux tiens , & confier leurs noms à des graves Sénateurs avant que le Sénat fût assemblé.

Oui, c'est la vérité : Catulus peut l'affirmer ainsi que moi.

CESAR, *à part.*

Catilina se déconcerte : il est perdu.

CICERON.

Si tout ceci n'est que trop vrai, qui peut te retenir en ces lieux ? Que ne fuis-tu, Catilina ? Les portes ne te sont-elles pas ouvertes ? Va-t'en : c'est trop long-tems faire languir les Chefs qui t'attendent ; vole à ton camp. Traîne après toi tous ceux qui te ressemblent ; purge la ville de cette écume de l'humanité, de cette boue infâme qui ne peut qu'infester l'Univers. Que je voye un mur entre nous, toutes mes craintes sont bannies. Balancerois-tu à te soumettre à cet ordre, toi qui voulois tantôt l'exécuter de ton propre mouvement ? Eh bien, c'est le Consul qui te parle, qui te déclare l'Ennemi de la République : fors de Rome, va-t'en. Si tu me demandes où ; c'est un exil que je te signifie : je n'ai rien à te répondre. Si tu daignes me consulter, je te le conseille. Est-il, en effet, quelqu'un dans Rome à qui tu puisses plaire encore ? exceptes-en tes adhérens, n'es-tu pas craint & dé-

ACTE IV.

129

resté par-tout? . . . De quelles taches te reste-t'il encore à te souiller? De quels vices secrets peut-on rougir, dont tu n'ayes épuisé l'infamie? De quels crimes tes yeux sont-ils plus innocens que tes mains? Je ne parle point de tes dernières noces : dans un Etat bien policé, des excès si honteux doivent être punis, ou ensevelis dans le silence. Je ne parlerai pas non plus de ta fortune, que tes créanciers ne laisseront subsister que jusqu'aux *Ides* prochaines. Je reviens à un point plus important, plus connu, plus public : la liberté, & la vie de tous tant que nous sommes, menacées & attaquées par toi. Ne pris-tu pas les armes le jour que Lepidus & Tullus furent élus Consuls? N'en voulus-tu pas à leur vie, & à celle de nos principaux Citoyens? est-ce ton repentir ou le bon génie de la République qui la sauva sur le penchant de sa ruine? Parlons vrai, Catilina, combien de fois n'as-tu pas attenté à mes jours? combien de fois ton poignard n'a-t'il pas effleuré mon sein? combien de fois le hazard, mon adresse, ou le Ciel n'en ont-ils pas détourné la pointe? Il manquoit apparemment à ta gloire d'immoler un Consul! Mais laissons les reproches que jepourrais te faire;

essayons si la voix de la pitié, que je ne te dois point, est capable de te toucher.

CATULUS.

Il n'en est pas plus digne que *Tantale* ou *Titye*.

CICERON.

Tu as eu l'audace de venir aujourd'hui au Sénat ! L'accueil que tu y as reçu t'auroit-il échappé ? Quel de tous tes adhérens, de tes amis, de tes parens mêmes a osé te saluer à ton entrée ? A ton aspect, n'as-tu pas vû tous les bancs désertés ; les *Consulaires* quitter leurs places, en te voyant asseoir, fuir tes côtés enfin, ainsi que la peste & la mort ? Comment peux-tu supporter tant d'affronts ? Ah ! si mes esclaves marquoient autant d'horreur pour moi, que tes proches & tes Concitoyens t'en témoignent, j'aurois dès long-tems abandonné ma maison ! Et Catilina ose encore rester ici ! Sors enfin, ose plutôt te condamner à la fuite, & à la solitude ; affranchis ta Patrie de la terreur que cause ta présence. Cours à ton bannissement, si ce mot te manquoit pour fixer ton incertitude. Mais, où promenes-tu tes regards ? Tout le Sénat approuve ma sentence : attens-tu que la voix de chaque Sénateur la confirme ? Leur silence

ACTE IV. 131

ne suffit-il pas? Ne scelle-t-il pas ton decret? Si tu pouvois rentrer en toi-même, je ne craindrois pas de m'exposer à tout: mais la honte, la crainte & la persuation peuvent-elles changer un cœur tel que le tien? Fuis donc encore un coup: c'est le Consul qui te l'ordonne... Mais pourquoi te l'ordonnai-je? Ai-je oublié que la Voie *Aurelia* est maintenant couverte de tes amis, qui t'attendent les armes à la main? Ignorai-je que ce jour est celui que tu as arrêté avec ton Manlius, dépositaire de ton aigle d'argent, de cette enseigne que tu crois si fatale à la République; & qui, si les Dieux m'entendent, le sera encore plus pour toi? N'entens-je pas déjà les reproches du Sénat? ... Ciceron à quoi penses-tu: Si tu sçais que Catilina doit être l'auteur & le chef d'une guerre civile, le séducteur de nos Citoyens les plus illustres, l'instrument & le mobile de la plus infigne trahison, pourquoi lui ouvres-tu nos portes? pourquoi le laisser échapper? N'est-ce pas lui mettre les armes à la main? Ne vaudroit-il pas mieux s'assurer du perfide, & l'envoyer au supplice qu'il a trop mérité?... A ceci, voilà ma réponse: Si j'avois cru, *Peres Conscrits*, qu'il convînt de con-

damner le Criminel à la mort, il n'auroit pas obtenu de ma pitié une heure de grace. Mais voyant en ces lieux des Sénateurs dont les censures mirigées ne fervent qu'à nourrir ses espérances; d'autres, dont l'incrédulité ne sert qu'à augmenter sa confiance, & dont l'autorité entraîne le suffrage du plus foible comme du plus méchant: je veux mettre Catilina dans un point de vue où il puisse se montrer tel qu'il est; où son ame paroisse à découvert; où le plus coupable, le plus incrédule & le plus stupide soit forcé de sentir, de voir, de toucher, & d'avouer enfin toute la scélératesse de l'ennemi commun. C'est alors que vous le connoîtrez; c'est quand il aura épuisé toute espèce d'espoir & de ressources, que ce monstre paroîtra aussi détestable à vos yeux qu'il le paroît aux miens. Pourrois-je me flatter d'avoir étouffé en lui jusqu'au germe de la trahison? L'essain est trop nombreux: nous nous croirions soulagés; le mal subsisteroit encore, & d'autant plus dangereux pour la République, qu'il seroit plus intérieur, & par conséquent moins connu. Ne balançons donc plus, délivrons-nous tout à la fois de cette infâme troupe; séparons les bons Citoyens

des mauvais, dussent ces derniers se réunir sous les drapeaux d'un Chef encore plus exécrationnable qu'eux. Je vous l'ai dit souvent, *Peres Conscrits*, je vous le dis encore : un mur entr'eux & nous suffit pour calmer mes craintes. Du moins vous ne les verrez plus attenter à la vie de vos Consuls jusques dans leurs maisons, ni menacer celles de vos Préteurs; vous ne les verrez plus faire briller leurs poignards autour de ce Palais, ni préparer les brandons & les feux destinés à vous consumer. Sachons en un mot, quels sont les citoyens qui nous restent; & lisons, s'il se peut, sur leur front quels sont leurs sentimens pour la République. Quant à moi, je jure ici, *Peres Conscrits*, tant pour moi qui resterai dans Rome, que pour mon noble Collègue absent; je jure, dis-je; que nous n'aurons les yeux ouverts que pour veiller à votre sûreté; que vous reconnoîtrez le même zèle dans ces vertueux Patriciens, dont j'ai retenu les bras prêts à vous venger dans le sang du Parricide; & qu'il n'est pas de vrai Romain dont les vœux ne soient satisfaits par l'exil de Catilina. C'est sous ces auspices, Peste pernicieuse, que je t'ordonne de sortir de Rome; & que je prie

le Ciel de faire retomber sur les tiens
& sur toi les maux que tu destinois à
cette République. O toi, *Jupiter Sator!*
Protecteur & Gardien de cet Empire,
daigne écarter loin de tes Autels, de nos
temples, de nos murs, & de nos foyers,
cette Furie & ses complices! Que des
châtimens éternels punissent les vivans
& les morts, dont les cœurs ingrats &
perfides ont osé troubler le repos de
Rome!

CATILINA.

Si un discours pompeux, & de vaines
fleurs de Rhétorique pouvoient rendre
Catilina coupable, cet homme y par-
viendrait peut-être. Ne semble-t-il pas,
en effet, que les foudres de son élo-
quence n'aient eu pour but que d'imi-
ter le bruit de celles que les Dieux ont
fait entendre ce matin? Mais j'augure
trop de la gravité du Sénat pour le
croire capable de se laisser séduire par
d'infâmes déclamations témérairement
hasardées contre un homme de leur Or-
dre, contre un *Patricien* enfin, dont les
ancêtres ont plus mérité de la Républi-
que par leurs actions, que cet homme
ne fera jamais par son éloquence, dût-il
mieux l'employer à l'avenir.

C A T O N.

Il acquiert aujourd'hui plus de gloire en dévoilant la noirceur de ton ame, que tes ancêtres n'en acquièrent par leurs exploits. L'Etat qu'il a sauvé, ne m'en démentira pas.

C A T I L I N A.

Qui? lui? ah! dussai-je être tel que la rage vient de me dépeindre, je ne souhaiterois rien de plus funeste à l'Etat que d'avoir besoin d'un pareil défenseur. Voilà donc ton Hercule, grave Caron? tel est donc ton Atlas? un petit étranger, sans nom!...

C A T O N.

Ah! traître!....

C A T I L I N A.

Lui, Sauveur de l'Etat! le fils d'un mince bourgeois d'Arpinum! Les Dieux permettroient la chute de vingt Villes telles que Rome, plutôt que de souffrir qu'il partageât avec eux la gloire de sauver la moindre *bicoque*.

C A T O N.

Tais-toi, monstre.

C A T I L I N A.

Ils s'exposeroient plutôt encore aux assauts des Enfans de la Terre, qu'à l'affront de voir un nom aussi méprisable mêlé avec le leur.

CATILINA,
CATULUS.

Impudent! fors d'ici.

CATILINA.

Vous vous rangez donc tous de son côté? pas un de vous n'ose ouvrir la bouche? ... Eh bien, *Peres Conscrits*, je pars. Mais, *beau parleur**, nous verrons bientôt...

CICERON.

Quoi, détestable Furie, prétens-tu m'attaquer ici?

LE CHŒUR.

Aux armes! aux armes! secourons le Consul

CATILINA.

Peut-on, sans rire, être témoins de ses frayeurs? de quel danger est-il donc menacé? ... calme-toi ambitieux Orateur, & n' imagine pas que tu doives recevoir la mort d'une main aussi illustre.

CATON.

Que l'on chasse d'ici ce perfide.

CATILINA.

De quelques titres, de quelques honneurs dont le Sénat & la populace puisse flatter ta vanité, tu ne seras jamais digne du courroux de Catilina. Si

* Il s'approche de Cicéron.

ACTE IV.

137

le cas pouvoir arriver, le même instant
verroit ta mort.

C A T O N.

Quoi! personne n'en imposera à ce
monstre?

Q U I N T U S.

Indigne parricide, délivre-nous de
ta présence.

C A T I L I N A.

Je pars, *Peres Conscrits*, j'accepte
mon bannissement: je m'y livre en
aveugle... Mais...

C A T O N.

Que dit cet infâme? je crois qu'il
murmure?...

C A T I L I N A.

Puisqu'on m'immole avec autant d'i-
gnominie... mon bûcher sera du moins
bien décoré...

C A T O N.

Que dit le malfaiteur?

C A T I L I N A.

Qu'il sera de bois de charpente.

C A T O N.

Exp'ique toi, vile chouette: que dis-tu?

C A T I L I N A.

Que je n'y brûlerai pas seul. J'aurai
du moins la gloire de périr avec l'Uni-
vers.*

* Il sort.

Tome V.

M

CATILINA,

CRASSUS, à César.

N'espérons plus rien de lui : il est perdu.

CESAR.

A moins qu'il ne coure d'abord aux armes, & qu'il ne fasse un coup d'éclat avant que les Consuls aient eu le tems de lever des troupes.

CICERON.

Seigneurs, j'attends maintenant vos ordres.

CATULUS.

Veillez à la sûreté de la République.

CATON.

Laiissons-en tout le soin aux Consuls.

CRASSUS.

Il en est tems.

CESAR.

Et tout l'exige.

CICERON

Je rends graces au Sénat. Mais quelles sont ses intentions pour Curius & Fulvie?

CATULUS.

Tout ce que le Consul trouvera convenable.

CICERON.

Si le Sénat veut exciter le zèle de ceux qui peuvent servir l'Etat, la récompense doit être éclatante.

CATON.

Me trompé-je, Cicéron ? Crassus & César ne murmuroient-ils pas sourdement ?

CICÉRON.

Cela seroit plus que probable, s'il n'étoit pas trop dangereux de le prouver.

CATON.

Pourquoi ne pas l'oser ? Quand il s'agit du bien de l'Etat, le Sénat doit-il jamais craindre ?

CICÉRON.

Oui, quand il s'agit, sans qu'il en soit besoin, d'irriter plusieurs serpents au lieu d'un. Si César & Crassus nous sont plus que suspects, César & Crassus sont puissans. En coupant une tête de l'*Hydre*, gardons-nous donc de risquer d'en voir renaître vingt autres.

CATON.

J'approuve votre réflexion.

CICÉRON.

Je les ferai garder à vue ; & je feindrai toujours, à moins qu'ils ne se déclarent ouvertement. Il suffit qu'ils restent dans Rome. Je n'ai que trop d'ennemis personnels, & l'Etat n'a déjà que trop de perfides à redouter.

M ij

SCENE IV.

Le Théâtre change.

CATILINA, LENTULUS, CETHEGUS, CURIUS, GABINIUS, LONGINUS, STATILIUS.

CATILINA.

QUOI ! seroit-il des traîtres parmi nous ? Cet homme a pénétré tous nos secrets !

CETHEGUS.

Si j'avois pu pénétrer jusqu'à lui, ce n'est pas au Sénat qu'il auroit jetté tout son feu ; son sang en eût éteint la flamme.

CATILINA.

Il n'est pourtant plus question de réfléchir, encore moins de reculer. Fidèles à nous-mêmes, soyons toujours Romains, & que la même ardeur qui animoit hier nos ames, les enflâme encore plus aujourd'hui. Jusqu'à présent nous avons tout préparé : exécutons maintenant. Bravons à la fois, les peines, les dangers, la découverte de nos projets mêmes. Tandis que je serai à l'armée, c'est à vous de négocier ici.

ACTE IV. 141

Attirez, attachez à nous tous ceux que vous croirez capables de nous être utiles: peu importe de la condition, du rang, ou de la fortune; si l'on est propre au métier de la guerre, cette qualité nous suffit: il faut que mon sang coule, ou que mon bras vous gagne bientôt un Empire. Attendez-vous, amis, à voir dans quelques jours mes étendards au pied de ces murailles: soyez seulement fermes au dedans. En attendant, & pour ôter tout soupçon de mes démarches, répandez dans la Ville, que Catilina, quoiqu'innocent, victime de la haine du Consul, s'est volontairement exilé à *Marseille*, plutôt que de risquer à troubler la tranquillité de la République, en résistant à une faction aussi puissante que jalouse. Ajoutez, que je préfère cette humiliation à la gloire de faire triompher mon innocence par la force. Ces bruits sourdement semés dans *Rome*, peuvent, en excitant l'envie des Citoyens contre le Consul, nous être aussi utiles que pernicioeux pour lui. Adieu, mes nobles amis, *Lentulus*, *Longinus*, *Curius*, vous tous enfin; & toi, mon bon & unique *Génie*, ô brave *Cethegus*! quand nous nous reverrons,

CATILINA;
nous sacrifierons ensemble au Temple
de la *Liberté*.

CETHEGUS.
Sans oublier celui de la Vengeance.
Ah! puissions-nous bientôt nous applaudir mutuellement!

LENTULUS.
O Sort! prête tes yeux à la Fortune;
& puisse-t'elle ne méconnoître jamais
celui qui se confie à elle seule!

CURIUS.
Il n'en a pas besoin. Un homme courageux porte en son cœur son sort & sa fortune.

LONGINUS.
Que l'un & l'autre lui soient propices!

GABINIUS & STATILIUS.
Et le défendent par-tout!

CATILINA.
Disposez à jamais de moi.

SCENE V.

APRÈS le départ de Catilina, Lentulus déclare aux Conjurés qu'il a attiré dans leur parti les Ambassadeurs des Allobroges, depuis long tems irrités de la dureté du Sénat. Il leur a donné *Rendez-vous* chez Sempronia, où il invite tous les Conjurés de se rendre. Cethe-

ACTE IV.

145

gus seul n'est pas content de ces Assemblées trop fréquentes.

SCENE VI.

CICERON. SANGA. *Les Ambassadeurs des Allobroges.*

FABRUS Sanga, qui a dissuadé les Ambassadeurs de se livrer aux espérances incertaines des Conjurés, les présente à Cicéron, qui leur fait un long discours sur l'imprudence de la démarche qu'ils alloient faire, sur les mesures qu'il a prises pour déconcerter tous les projets de Catilina, & sur les avantages que les Allobroges ont à espérer de l'amitié du Sénat. Les Ambassadeurs, flattés des promesses du Consul, consentent à tout ce qu'il leur propose, & s'engagent de lui rendre compte de ce qui va bientôt se passer dans l'assemblée secrète des Conjurés, indiquée chez Sempronia. Cicéron, qui veut avoir des preuves par écrit capables de confondre les Conspirateurs, exige encore ceci des Allobroges : Vous leur annoncerez (dit-il) que j'ai terminé toutes les affaires qui vous retenoient à Rome, & que vous avez ordre d'en partir dès ce soir ; que s'ils veulent que vous travailliez à attirer votre République dans leur Conjuraton, il faut, pour que vous soyez écoutés chez vous, que vous emportiez des lettres de créance signées des principaux Conjurés. Dès que vous aurez obtenu ces lettres, vous me ferez sçavoir le nom du port où vous irez vous embarquer. Je vous irai arrêter sur le champ, je m'emparerai des titres, votre honneur ne sera point compromis.

Et vous m'aurez administré de quoi convaincre les Traîtres, & sauver la République, &c. Les Ambassadeurs quittent Cicéron, en l'assurant qu'ils vont travailler à remplir ses desirs.

SCENE VII.

SEMPRONIA. LES CONJURE'S.
LES AMBASSADEURS.

LA moitié de cette Scene se passe en absurdités lâchées par Sempronia sur le compte des Ambassadeurs, avec lesquels elle dédaigne de traiter, attendu qu'ils ne savent pas la Langue Grecque; & en brutalités fanfaronnes de la part de Cethegus, qui n'a pas plus de ménagemens pour Sempronia, que pour les Conjurés. Tout ceci ne m'a pas paru assez piquant pour être traduit. Les Ambassadeurs arrivent enfin; on leur accorde leurs demandes; & l'Assemblée se sépare.

SCENE VIII.

CICERON. FLACCUS. POMPTINIUS. SANGA.

CICERON vient d'apprendre que son Collègue a la goutte. Il n'en est pas fâché, attendu que *Petreius*, en qui Cicéron a beaucoup de confiance, commandera l'Armée contre Catilina. Sanga vient avertir le Consul, du pont par lequel les Allobroges doivent passer le soir. *Pomptinius* & *Flaccus* sont dépêchés pour

ACTE IV.

145

pour les arrêter. Cicéron se propose de man-
der en même tems, & sous différens pré-
textes, Lentulus, Gabinius, Cethegus & les
autres principaux Conjurés, qu'il se détermine
à faire ensuite arrêter. Il se félicite enfin d'a-
voir été assez heureux pour découvrir une
conspiration aussi dangereuse, & d'être en
état d'en produire les preuves les plus con-
vainquantes.

SCENE IX.

I Es Ambassadeurs des Allobroges passent;
on les arrête, ainsi que Volturtius, qui se
rend après avoir tenté de se défendre. On
les conduit tous au Consul.

CHŒUR.

*Ainsi qu'un homme qu'un brouillard
épais environne, nous entendons d'a-
bord, mais nous ne voyons pas quels
sont ceux qui menacent l'Etat, ni quels
sont ceux qui prennent sa défense. Mais
à mesure que le nuage se dissipe, nous
distinguons les causes de la confusion
de nos idées ainsi que les raisons qui
nous ont fait adopter les plus probables.
Quelle étrange machine que l'homme,
ignorant tout, & ne comprenant rien,
qu'autant qu'un air nouveau, ou de nou-
veaux objets frappent ses sens! Nous
raisonnons, nous censurons, nous cri-*

Tome V.

N

tiquons pourtant! Aujourd'hui c'est l'espoir qui nous guide, demain la crainte nous retient, l'instant après c'est l'envie qui nous détermine. De-là nos haines, de là nos amitiés également peu fondées! Combien de fois n'avons-nous pas varié dans nos sentimens, combien n'en avons-nous pas adopté de chimériques, depuis que le coupable Catilina est sorti de Rome? D'abord, il étoit innocent; la jalousie seule animoit le Consul; il abusoit de son autorité. Nous apprenons ensuite que Catilina a pris les armes, & nous n'en voulons rien croire. Tout nous le persuade enfin : alors nous blâmons le Consul de l'avoir laissé échapper! C'est ainsi qu'en voulant censurer le gouvernement, nous tombons d'erreurs en erreurs! C'est ainsi que le Magistrat le plus vigilant & le plus respectable devient l'objet de la calomnie; que sa diligence passe pour passion, ses vertus pour vices, sa prudente circonspection pour ruse, sa sévérité pour barbarie. Hâtons-nous de purifier nos cœurs, & nos pensées. Soyons assez généreux pour rendre au mérite l'hommage que nous lui devons; ou craignons les maux que doit nécessairement entraîner un si funeste aveuglement.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PETREIUS, à la tête de
l'Armée Romaine.

LA fortune me guide, braves Soldats,
& la gloire va bientôt me couronner,
puisque je vous commande aujourd'hui.
La maladie du Consul lui ravit cet
honneur; souffrez que je m'en applau-
disse, en faveur des lauriers dont votre
courage m'assure. Ce n'est pas pour
étendre les bornes de la République
que nous allons combattre: c'est uni-
quement pour conserver l'Empire que
nos fameux Ancêtres vous ont acquis
par tant d'exploits, de travaux, & de
sang. Cette querelle n'est point du genre
de celles qui ont fait tant de fois pren-
dre les armes au Peuple Romain: il
ne s'agit pas ici d'un point d'honneur
aussi vain que frivole, ni d'un tribut à

Nij

imposer plus ou moins considérable, encore moins de quelqu'injustice faite à nos Alliés. C'est la République même que nous avons à défendre, ce sont les Temples de nos Dieux, notre fortune, nos biens les plus chéris, nos femmes, nos enfans, les tombeaux de nos peres, nos usages, nos loix, notre liberté, celle du monde enfin. Eh ! quels sont nos Ennemis, braves Romains ? Quoiqu'également méprisables, il en est de plus d'une espece. Les vieilles Troupes de Sylla oubliées ici dans *Fésules*, jadis enrichies en un moment dans l'horreur des proscriptions, depuis aussi-tôt appauvries par leurs débauches insensées, & dont l'unique espoir est de voir revivre ces jours de sang sous les auspices de Catilina ; ces vieux Soldats (dis-je) doivent encore au préjugé le titre de vaillans : mais ils en sont indignes. Les plaisirs, & l'oisiveté ont dès long-tems affoibli leur courage ; ou si l'ombre leur en restoit encore, leur valeur est autant inférieure à la vôtre, que vous les surpassez déjà, tant par le nombre, que par la justice de la cause que vous avez à défendre. La seconde espece est composée de ces Citoyens décriés, qui en convoitant votre

A C T E V. 149

fortune, ont dès long-tems dissipé la leur ; qui , abrutis par le vin , appésantis par la bonne chère, énervés par la volupté, ne furent jamais dans Rome même d'aucun secours à Catilina ; incapables de tout genre de travaux militaires , & dont la Jeunesse ne s'exerça jamais qu'aux talens frivoles de la Musique, de la Danse, des Jeux & de l'Amour. Le reste n'est qu'un ras d'infâmes scélérats , d'adultères, de joueurs, de spadassins, de bannis, de malfaiteurs, & d'homicides, que le Ciel semble avoir exprès rassemblés pour recevoir de vous les châtimens depuis si long-tems dûs à leurs crimes. Qui de vous, mes amis, voudroit perdre l'occasion de purger l'Italie de cette exécrationnable engeance ? Qui de vous, dût-il périr dans cette Guerre, ne se croiroit pas heureux de sçavoir que son nom immortel sera gravé parmi ceux des Héros défenseurs de leur Patrie ? Quelle ame généreuse, en tombant chez les morts, ne jouira pas des plaisirs célestes, en voyant tourmenter les ames criminelles de l'indigne Catilina & de ses détestables complices ? Mais c'en est trop, mes amis : je vous connois. Marchons, suivons nos Aigles, & confions aux Dieux le destin de Rome & du Sénat.

SCENE II.

CÉSAR, & Crassus, voyant les affaires des Conjurés totalement desespérées dans Rome, par l'imprudence de Lentulus, se déterminent à les abandonner.

SCENE III.

CICERON. QUINTUS. CATON.

LE Consul résiste aux instances de son frere Quintus, & ne peut consentir que César & Crassus soient accusés dans l'assemblée du Sénat qui va se tenir.

SCENE IV.

*Le Théâtre représente la Salle
du Sénat.*

CICERON.

PUISSENT Rome & le Sénat épuiser désormais les faveurs du Ciel!.... Voilà des lettres, *Peres Conserits*, que je vous prie d'ouvrir, & d'examiner. Si vous n'y trouvez point de quoi justifier mes craintes, daignez du moins me les pardonner en faveur des circonstances où Rome a le malheur de se trou-

ACTE V. 151

ver... A-t'on apporté les armes qui étoient cachées chez Cerhegus?

LE PRÊTEUR.

Seigneur, elles sont au dehors.

CICERON.

Amenez ici Volturrius, quand le Sénat l'ordonnera, & empêchez que les autres ne conferent ensemble.... Eh bien, Peres de Rome, qu'avez-vous lû? Les complots que ces papiers vous dévoilent, sont-ils dignes d'exciter vos craintes, ou du moins vos attentions?

CESAR.

J'en suis saisi d'horreur.

CRASSUS.

Mon étonnement est extrême!

CATON.

Lisez encore ceci.

SYLLANUS.

Dieux! laissez-vous encore respirer de pareils mortels?

CICERON.

Quoique l'atrocité du crime m'ait souvent fait trouver beaucoup d'incrédules dans le Sénat, je n'ai pas laissé, *Peres Conscrits*, d'avoir pendant deux jours & deux nuits les yeux ouverts sur les démarches de ceux qui n'ont point suivi Catilina, comme je m'en étois flatté. Il suffisoit que je me fusse trompé

N iv

dans cette conjecture, pour redoubler ma vigilance, & pour les épier de façon à percer les ombres qui enveloppoient le mystère de leur conduite. Nous avions laissé échapper Catilina, ses compagnons étoient restés dans Rome; je pouvois être reprochable: il falloit dissiper ces nuages; il falloit démasquer totalement la trahison; en mettre sous vos yeux toutes les circonstances, pour vous forcer enfin d'adopter mes terreurs, & de songer à votre sûreté. Grace au Ciel, j'y suis parvenu, voilà leur main, voilà leur sceau: qu'exige-t'on de plus? les coupables mêmes sont en votre puissance. Qu'on fasse entrer Volturtius, & les *Allobroges*. C'est à ces derniers que les lettres avoient été confiées...

VOLTURTIUS, *aux Sénateurs.*

Seigneurs, daignez me croire: j'ignorois tout... Je partoisois pour les Gaules... Et je suis au désespoir....

CICERON.

Ne tremblez pas, Volturtius... C'est la vérité qu'on vous demande; osez la dire: vous pouvez tout espérer du Sénat. Le Consul vous en est garant.

VOLTURTIUS.

Eh bien, j'ai tout sçu. Mais en vérité, je n'avois été séduit que depuis peu de jours...

Déclarez tout , & ne craignez rien.
Vous avez la parole du Consul , & celle
du Sénat : parlez sans balancer.

VOLTURTIUS, *tremblant.*

J'étois chargé de lettres & j'en
avois une aussi de la part de Lentulus...
pour Catilina afin qu'il employât
tout... Domestiques, Esclaves même...
& qu'il vînt au plutôt à Rome avec
son armée.... parce que tout étoit prêt,
& qu'on n'attendoit plus que lui....
pour fermer tout passage à ceux qui
voudroient se sauver de l'embrasement...
Ces Ambassadeurs sçavent ceci aussi
bien que moi....

LES ALLOBROGES.

Oui , Seigneur. On nous jura même,
en nous donnant les lettres , que notre
païs seroit libre , si nous voulions en-
voyer au plutôt quelque Cavalerie au
camp des Conjurés.

CICERON.

Seigneur , voici d'autres preuves...
voyez l'Arsenal de Cethegus ... *

CRASSUS.

Que nous faut-il de plus ?

* Des Esclaves paroissent chargés de faif-
ceaux d'armes.

Ce n'est pas la centième partie de ce qu'on a trouvé chez lui. Qu'on l'appelle, qu'il nous nomme les bras à qui ces armes étoient destinées... Venez, brave Guerrier ? que prétendiez-vous faire de tout ceci ?

CETHEGUS, *raillant.*

Si Sylla vivoit encore, la réponse seroit aisée. Aujourd'hui, cet amas n'a pû être fait que par pure curiosité, pour satisfaire un goût qu'il n'est pas défendu d'avoir.

CICERON.

Connois-tu ce papier ? Il te rendra peut-être plus sérieux. Reconnois-tu ta main ?... Tu le déchires ? Qu'on en sauve les morceaux... Traître, l'aspect de ton crime te rend donc furieux ?

CETHEGUS.

J'ai écrit je ne sçais trop quoi ; & je m'en inquiète peu : le sot Lentulus disoit, & le sot Cethegus a signé.

CICERON.

Qu'on fasse entrer Statilius ? Il reconnoîtra peut-être aussi son écriture, ainsi que Lentulus. Montrez-lui cette lettre.

STATILIUS.

J'avoue tout.

ACTE V.

155

CICERON.

Et Lentulus, reconnoît-il ce sceau?

LENTULUS.

Oui, c'est le mien.

CICERON.

Et cette tête sur le cachet?

LENTULUS.

C'est celle de mon ayeul.

CICERON.

Quoi! de cet homme si vertueux & si renommé, l'ami & le Défenseur de sa Patrie! cette Image, quoique muette, n'a-t'elle pas eu assez de pouvoir pour vous détourner d'une entreprise aussi infâme que?...

LENTULUS.

Que, quoi, impétueux Cicéron?

CICERON.

Que tu l'es; car j'ignore ce qui peut l'être plus que toi. Jette les yeux sur ces Ambassadeurs: leur visage te reproche à la fois ton crime, & ton impudence.

LENTULUS.

Qu'ai-je à démêler avec ces gens-là? Les ai-je jamais recherchés?

LES ALLOBROGES.

Oui, nous avons eu des lettres de vous, de Cethegus, de Statilius, de Gabinius, de Cimber, de vous tous enfin, à la réserve de Longinus qui ne

voulut pas écrire, sous prétexte qu'il alloit nous suivre pour ramener la cavalerie que l'on devoit lever chez nous.

CICERON.

Et j'apprends qu'il s'est sauvé auprès de Catilina.

LENTULUS.

Fi donc, indignes espions!

LES ALLOBROGES.

Que ne nous avez-vous pas rapporté, du livre des Sybilles? de la Couronne qu'elles vous promettoient pour cette année, la vingtième depuis l'embrâsement du Capitole? Des trois *Cornelius* qui devoient régner dans Rome, & dont vous étiez le dernier? Quelles louanges ne prodiguez-vous pas à *Cethegus*, & aux grands hommes qui composoient votre Assemblée?

CETHEGUS, à *Lentulus*.

Redoutable Souverain, tels sont donc vos Ambassadeurs?

CATON.

Silence, vous êtes trop hardi.

VOLTURTIUS.

N'ai-je pas été Porteur de vos lettres à Catilina? & chargé d'un message dont j'ai rendu compte mot pour mot au Sénat, dans l'espérance de me rendre digne de sa pitié? Hélas! le malheureux

Cimber seul m'avoit séduit ; & je n'imaginois guère que cette démarche fût aussi criminelle !

CICERON.

Taisez-vous , Volturtius... Eh bien , Lentulus , que devient maintenant ton masque ? Qu'as-tu fait de ta voix ? Te sens-tu assez confondu ? n'as-tu plus rien à répliquer ? Tout ce qu'on te reproche est-il si clair , si évident , que ton éloquence , ton effronterie , ta malice même t'abandonnent toutes à la fois ? Qu'on l'éloigne un instant. Il nous reste à interroger Gabinus Cimber , le principal instrument de la conspiration. Demandez-lui s'il connoît ce papier ?

GABINIUS.

Je ne connois rien.

CICERON.

Non ?

GABINIUS , *en avalant le papier.*

Non , ni ne veux connoître ...

CICERON.

Exécrable scélérat ! ah ! si j'étois le maître , ta tête me répondroit de cette audace.

GABINIUS.

Connois-tu quelque Loi qui punisse un forfait de cette espèce ?

CATILINA,
CATON.

Tu oses t'informer des Loix, toi qui aurois voulu violer toutes celles de la nature, de la probité, & de la Religion!

GABINIUS.

Sans doute; je puis les reclamer.

CATON.

Non, perfide Cimber: la connoissance de ce qui produit le bien n'inquiétera jamais un méchant.

CRASSUS.

Qu'on l'écarte d'ici; nous n'avons que trop de preuves: son aveu devient inutile.

GABINIUS.

Arrêtez: j'avoue enfin. Tout ce que vos espions ont dit est vrai à la Lettre. Faites grand cas d'eux.

CETHEGUS.

Et récompensez-les bien, de crainte de n'en plus trouver d'aussi bons. Gardez-vous sur-tout de les exposer à pourrir dans quelques cachots, ou à mendier sur les Ponts de Rome, que leur industrie seul a sauvée.

CICERON.

Admirez, *Peres Conscrips*, le caractère de ces malheureux, qui après la conviction de leur crime, conservent encore toute leur intrépidité! jusqu'où

n'auroient-ils pas poussé la fureur si leur projet avoit réussi ? Je croyois , après avoir chassé Catilina de Rome , que nous avions peu de choses à craindre de l'indolence de Lentulus , de la pesanteur de Longinus , ou de l'audace inconsidérée de Cethegus : je ne veillois que sur Catilina ; je ne voyois qu'en lui l'esprit , le bras , le cœur d'un ennemi redoutable. Dieux ! que je me trompois ! Un Peuple unique sur la terre , les Allobroges étoient mécontents de la République , & se trouvoient en état de nous nuire ! Lentulus & ses compagnons le sçavent ; ils recherchent leur alliance. Qu'allions-nous devenir , si le Ciel n'eût pas permis que l'intérêt de Rome eût prévalu dans l'ame des Ambassadeurs sur celui des Conjurés ? Sans eux , que devenoit la République ? Qui l'auroit pu sauver des fureurs de Catilina , & de ses barbares complices ? Quel projet , juste Ciel ! ...

C E T H E G U S.

Il étoit aussi noble que grand. Pour toi , Consul , ton rôle n'eût pas été aussi long qu'il l'est maintenant : j'aurois coupé le canal de ta brillante Rhétorique dès la première période.

CATILINA,
CATON.

Quel monstre d'insolence !

CICERON.

Ne conviendrait-il pas , Seigneurs ,
de les envoyer en lieu sûr , & sous bon-
ne garde , jusqu'à ce qu'il plaise au Sé-
nat de décider de leur sort ?

LES SENATEURS.

C'est notre avis.

CICERON.

En ce cas , Marcus Crassus , chargez-
vous de Gabinus ; envoyez-le chez vous.
César , on vous confie Statilius. On con-
duira Cethegus chez Cornificius. Lentu-
lus ira chez l'Edile Spinther.

CATON.

Il vaudroit mieux , je crois , les con-
fier aux Préteurs.

CICERON.

A la bonne heure. Qu'on les em-
mene.

CESAR.

Il conviendrait auparavant , que
Lentulus se démit de la Préture.

LENTULUS.

Je la remets entre les mains du
Sénat.

CICERON.

Que veut-on statuer en faveur des
Allobroges,

Allobroges , à qui nous devons tant ?

CRASSUS.

Il faut leur accorder toutes leurs demandes , & une récompense tirée du trésor public.

CICERON.

Que fera-t'on de Volturtius ?

CESAR.

Qu'on lui donne la vie , c'est bien assez.

VOLTURTIUS.

C'est tout ce que je demande.

CATON.

Qu'on y ajoute un peu d'argent. Il en a besoin : c'est ce qui l'avoit perverti.

SYLLANUS.

On doit un remercement public aux Prêteurs Flaccus & Pomptinius , ainsi qu'à Fabius Sanga.

CRASSUS.

Cela est juste : ils l'ont bien mérité.

CATON.

Eh ! que destinez-vous au Consul , dont la vertu , la vigilance , & la sagesse , ont préservé la République de tant de maux, sans levées extraordinaires d'hommes ni d'argent , & sans une goutte de sang répandue ?

Tome V.

O

CATILINA,
CRASSUS.

Nous tenons maintenant de lui notre
vie & notre fortune.

CESAR.

Nos femmes, nos enfans, nos pa-
rens, & nos Dieux.

SYLLANUS.

Son courage nous a sauvé tous.

CATON.

Comme au Pere de sa Patrie, l'Etat
lui doit une couronne *civique*.

CESAR.

Il faut indiquer une priere publique
à tous les Dieux en sa faveur

CRASSUS.

Et qu'elle soit annoncée en ces ter-
mes : *Pour celui dont la vigilance a
préservé Rome de l'embrasement; le Sé-
nat, du glaive; & tous les Citoyens, du
carnage.*

Cicéron témoigne toute sa reconnoissance,
& continue de faire valoir le service qu'il a
rendu à la République. Flaccus annonce qu'on
vient d'amener un homme qui a été arrêté al-
lant au camp de Catilina, de la part de Crassus.
Cicéron feint de croire que c'est un imposteur,
& ordonne qu'on le mette en prison. On ap-
porte un Mémoire qui charge aussi César d'é-
tre entré dans la Conjuraton. Cicéron le mé-
prise également; & le Sénat s'élève.

SCENE V.

*Le Théâtre change. CATILINA paroît
à la tête de son Armée.*

CATILINA.

JE n'ai jamais expérimenté, braves Soldats, que les paroles ajoutassent rien au vrai courage ; ni, que dans un jour de bataille, la harangue d'un Général pût faire perdre ou gagner la victoire. La valeur naturelle, ou acquise par l'habitude, produit seule les grandes actions : les discours ne peuvent rien sur des cœurs que la gloire ou le danger trouvent insensibles ; la terreur ferme toujours l'oreille aux sons de la vertu. Je n'ai donc que peu de chose à vous dire, chers Compagnons ; je ne veux que vous faire part des raisons qui justifient le parti que notre situation présente m'a forcé de prendre. Vous n'ignorez pas plus que moi dans quel état déplorable l'indolence & l'imbécillité de Lentulus viennent de le plonger, ainsi que nous ; ni par quelle fatalité, ayant perdu l'espoir de secourir nos compagnons dans

Oij

Rome , nous nous trouvons même dans l'impossibilité de marcher dans les *Gaules*. Deux armées nous enferment : l'une venant de Rome , l'autre des *Gaules* mêmes. Ce camp devient pourtant impraticable désormais pour nous : toute espèce de vivres & de munitions nous y sont interdits. La nécessité nous force donc d'en sortir ; & l'épée seule peut nous ouvrir un passage pour aller ailleurs. Je ne desirer donc rien de vous , braves Romains , qu'un courage aussi ferme que réfléchi. Songez que votre gloire , votre liberté , votre fortune , cette Patrie que vous avez perdue , & le sort même sont dans vos mains. Si nous triomphons , tout se déclare en notre faveur , tout abonde dans notre camp victorieux , les Villes libres , les Colonies , tout nous est ouvert. Si la crainte nous fait succomber , attendez en tout le contraire ; plus d'asyles , plus d'alliés , plus d'amis. Ne vous flattez d'aucuns secours si , maîtres de votre fortune , vous n'en avez pû trouver dans vos épées , vous pouviez vivre dans la servitude , dans l'exil , ou dans Rome même sous le joug de vos Tyrans : vous vous êtes montrés hommes , en détestant une

vie aussi humiliante ; car jamais homme ne préfèra la guerre à la paix , que dans l'idée de se rendre plus grand. Soyez donc fermes dans la vôtre ; & la victoire vous est d'autant plus assurée , que la nécessité vous contraint de combattre pour vous , tandis que c'est pour autrui que les autres combattent. Qui-conque fuit étant armé , ne peut être qu'un infâme. Prenons-y garde , mes amis : je crois déjà voir la mort & les furies attentives , & veillant sur nos moindres démarches ; tandis que , tranquilles sur l'Olympe , je vois les Dieux attendre l'évènement d'un aussi grand spectacle ! tirons donc nos épées avec confiance ; & si le destin jaloux nous refuse la victoire , vendons si cher notre défaite , que tout le sang de nos ennemis suffise à peine pour l'acheter.

SCENE VI.

Le Théâtre représente la Salle du Sénat.

UN SÉNATEUR.

Que signifie cette convocation précipitée ?

CATILINA,
UN AUTRE SENATEUR.

Nous le sçaurons bientôt. Le Consul nous en instruira.

POMPTINIUS.

Peres Conscripts, songez à votre sûreté, & à vous défendre contre les efforts des Conjurés. Leurs Clients, leurs affranchis, leurs esclaves se remuent & tentent de former un Parti dans Rome. Un Scélérat, vendu à Lentulus, parcourt les rues, l'argent à la main, pour séduire & corrompre la populace indigente. Les amis de Cethegus, audacieux & téméraires comme lui, agissent de leur côté, & se croient en nombre suffisant pour l'arracher de sa prison. Si vous ne prévenez ces attentats, tout sera bientôt en combustion.

CICERON.

J'attends vos ordres, Seigneurs, ils seront d'abord exécutés. Syllanus, vous êtes désigné Consul : ouvrez un avis.

SYLLANUS.

Il sera court. Puisqu'ils ont tenté de renverser l'Etat, je les crois dignes de la mort.

UN SENATEUR.

Je suis de même avis.

UN AUTRE SENATEUR.

J'en dis autant.

ACTE V.
UN AUTRE.

167

Je pense de même.

CICERON.

Qu'en pensez-vous , César ?

CESAR.

Je crois , *Peres Conscripts* , que dans les grandes affaires , & sur-tout lorsqu'elles sont douteuses , il convient que celui qui est consulté soit totalement dépouillé de haine ou d'amitié , de colere ou de compassion. Si l'une ou l'autre de ces passions trouve place en son ame , c'est toujours aux dépens de celle que la vérité devoit y occuper. C'est au nom de Rome même que j'ose vous parler ainsi dans cette *Cause* : craignons que l'horreur du forfait de Lentulus ne nous conduise au-delà des bornes qui conviennent à notre dignité , & d'accorder beaucoup plus à nos passions , qu'à ce que notre honneur exige. S'il étoit possible de trouver un châtiment digne de leur crime , vous me verriez concourir à leur perte , je tâcherois même d'en inventer qu'elqu'un. Mais si l'atrocité du fait excède la malice & la méchanceté humaine , je crois qu'il convient de se taire quand on trouve les Loix muettes. Laissons aux gens d'une condition plus basse le plaisir de

la vengeance : leur obscurité enveloppe également & l'injure & la réparation. Mais ceux qui gouvernent le monde , & sur qui tous les yeux sont ouverts , doivent se conduire par d'autres principes ; plus on est élevé , plus on doit se contraindre. L'amitié , l'aversion , encore moins le courroux , ne doivent jamais être apparens dans un homme en place. Ce qu'on appelle dans les autres hommes un juste ressentiment , passe en lui pour orgueil , souvent pour cruauté. Je regarde Syllanus , qui a parlé avant moi , comme un *Patricien* aussi juste que vaillant , aimant sa Patrie , incapable en un mot de se laisser ici guider par ses passions : sa candeur , & la pureté de ses mœurs me sont trop connues. Je ne prétends pas non plus accuser son sentiment de trop de cruauté , (car peut-on craindre d'être trop sévère envers de pareils criminels ?) je veux dire seulement , que son avis est contraire aux constitutions de cet Empire , qui condamnent un *Citoyen* coupable à l'exil , & non pas à la mort. Quel peut donc être le motif de cet avis ? Il n'est certainement point dicté par la crainte ; puisque , grace à la vigilance du sage Consul , tout est maintenant en sûreté dans

dans Rome. Si c'est par l'envie de punir les coupables, Syllanus ignore-t'il que la mort est le terme des maux ; un repos, en un mot, bien plutôt qu'un tourment ? Qu'elle met fin à toutes nos douleurs ; & qu'il n'est en elle ni plaisirs ni peines ? Tout ceci vous annonce, *Peres Conscripts*, que ma voix ne tend pas à la mort. A quoi donc, me direz-vous ? A relâcher ces malheureux ? A leur laisser la liberté d'augmenter l'armée de Catilina ? Non, Seigneurs. Je les condamne à la confiscation de tous leurs biens au profit de l'Etat ; à être envoyés séparément prisonniers dans nos Villes libres, pour y être gardés de façon à n'avoir désormais aucune relation soit avec le Sénat, soit avec le Peuple Romain : sauf à punir ces mêmes Villes, comme ennemies de la République, si elles négligeoient la garde du dépôt qui leur aura été confié.

LES SENATEURS.

L'avis est convenable. Cesar a raison.

CICERON.

Je m'en apperçois, *Peres Conscripts*, vous cherchez à lire dans mes yeux quel peut être le sentiment que j'adopte. L'un & l'autre est prudent, l'un & l'autre répond à la dignité de celui qui le propose.

Tome V.

P

se, à l'importance de l'affaire, & à la sévérité, qui dans une circonstance aussi grave convient à un homme d'Etat. Le premier avis tend à la mort des coupables, & il est fondé sur plus d'un exemple arrivés dans cet Empire. Le second, propose une prison perpétuelle, qu'il regarde comme plus rigoureuse que la mort même : choisissez, déterminez-vous, Seigneurs : ma volonté fera la vôtre ; vous trouverez en moi un Consul aussi prompt à vous obéir, qu'à défendre la République contre toute espèce d'attentats ; prêt enfin à affronter la mort même. Eh ! peut-elle jamais être ignominieuse pour un homme courageux, prématurée pour un vrai Consul, ou redoutable pour un Philosophe ?

SYLLANUS.

Seigneurs, mon sentiment n'est fondé que sur le plus grand bien de la République.

CATON.

Ne cherchez point à vous justifier.

CICERON.

Parlez, sage Caton. Quel est votre avis ?

CATON.

Le voilà. Vous perdez le temps à disputer sur la nature des châtimens dus

à des crimiuels , que vous ne fçauriez trop redouter. On prétend que ce forfait n'est point du nombre de ceux auxquels les Loix ont pourvû , attendu qu'ils ne sont pas encore arrivés. Mais si l'on n'y pourvoit point avant qu'ils arrivent , aura-t'on la faculté de les punir si l'on attend qu'ils soient consommés ? César a fort bien & fort subtilement disserté sur la Mort & sur la Vie : on croiroit presque qu'il regarde comme des Fables ce qu'on nous dit du *Tartare* & des *Furies* , ainsi que des peines réservées aux grands criminels. C'est pourquoi son sentiment est de les laisser vivre , & même longuement , pourvû que ce soit loin de Rome , & dans de petites Villes , où tout espoir de se relever leur soit interdit. Mais n'est ce que dans Rome où puissent naître de pareils scélérats. Le reste de l'Italie est-elle exempte de semblables fléaux ? Et leur audace sera-t'elle moins grande dans les lieux où ils trouveront moins de résistance ? Si César croit nos ennemis dangereux , son avis est frivole. Si , seul contre le sentiment de tous , il feint de ne les pas croire redoutables , César lui-même est à craindre plus qu'eux Je suis sincère , Seigneurs , pourquoi vous regardez-vous

maintenant l'un l'autre avec un air embarrassé qui semble remettre la décision de cette *Cause* aux Dieux ? Ne vous ont-ils pas déjà sauvés ? . . . Ils le peuvent encore , me direz-vous : oui sans doute. Mais ce n'est pas avec des larmes de femmes , ni par des vœux lâches & indignes de ceux qui les font que l'on obtient leur assistance. La vigilance , la force , la prudence sont seules en droit de tout obtenir du Ciel : il rougiroit de les trahir. Les traîtres sont prisonniers dans vos maisons ; vous en êtes les Souverains Maîtres ; & vous tremblez en délibérant sur leur sort ! . . . Ce sont , dit-on , de grands hommes , de puissants Citoyens , qui ne sont coupables que pour avoir été ambitieux : on voudroit épargner leur honneur , & celui de leurs familles . . . mais eux-mêmes l'ont-ils épargné ? peujalous de leur renommée , n'ont-ils pas foulé aux pieds la modestie , les hommes & les Dieux ? Non , Seigneurs : si vous ménagez ces perfides , vous vous rendez encore plus coupables qu'ils ne le sont eux-mêmes. Si le tems & le lieu me le permettoient , je vous ferois encore mieux sentir votre faiblesse : vous en rougiriez ; ce seroit votre punition. Mais la nécessité me force seu-

lement à vous dire , qu'ils soient morts
dans une heure , si vous voulez que Ro-
me subsiste plus d'un jour.

J'ai dit.

LES SENATEURS.

Caton a parlé comme un Oracle.

C R A S S U S.

Son avis est notre décret.

LES SENATEURS.

Chacun de nous frémit.

S Y L L A N U S.

Et se feroit deshonoré , si sa vertu
n'avoit pas rappelé la vôtre.

LES SENATEURS.

Partez , digne Consul ; que l'exécu-
tion soit prompte : nous allons tous vous
seconder.

C E S A R.

Seigneurs , je persiste encore dans
mon sentiment.

C A T O N.

N'importe Pour qui sont ces
lettres ?

U N S E N A T E U R.

Pour César , dit-on ?

C A T O N.

Qu'on les ouvre , qu'on les lise en
plein Sénat : c'est sans doute de la part
des Conjurés. Je demande , au nom de
la République , qu'elles soient lues.

Eh bien ! Caton , lisez donc vous-même. C'est un *Billet-doux* de la part de votre chere sœur. Si vous me haïssez , épargnez-la du moins.

CATON, *bas.*

Tais-toi, *Kyrogne*.... Allons, * partons , Consul.

CÉSAR.

Cicéron , tu t'en repentiras....

LE PRETEUR , *le saisissant.*

Tu vas t'en repentir toi-même.

CICÉRON.

Arrêtez , mes amis.

LE PRETEUR.

Il n'est guères celui de la République.

CICÉRON.

Point de violence. César , foyez libre... Qu'on appelle les exécuteurs ; & qu'ils nous suivent chez Spinter . . **
Que Lentulus sorte. Vous finistres vengeurs des crimes capitaux qui intéressent le Public , saisissez-vous de ces

* Haut.

** Les maisons de Spinter de Cornificius, & de César, sont apparemment censées être sur le Théâtre.

homme : qu'il soit étranglé.

LENTULUS.

Je t'approuve, Consul : la fortune t'est favorable, profite-en. Tu risques, il n'y a pas long-tems, de t'entendre prononcer la même Sentence...*

CICERON.

Marchons chez Cornificius. Qu'on amène Cethegus. Qu'il subisse le sort qu'il a mérité ; & qu'on se souviene à peine qu'il ait vécu...

CETHEGUS.

Comme un sot ? ou comme un Esclave ? tenons-nous-en au dernier, c'est le titre le plus humiliant : il convient à Cethegus, qui se voit prononcer la sentence par un ver de terre, sans le fouler aux pieds.... Quoi ! tu trembles ?

CICERON.

La justice est toujours tranquille. Qu'on l'entraîne hors d'ici.

CETHEGUS.

O fortune perfide ! pourquoi tromper ainsi l'espérance d'un homme qui portoit une épée, & ne craignoit point la mort ! finissons ; ou je me fâche contre les Dieux.

* On l'étrangle.

CATILINA;
CICERON.

Allons maintenant chez César. Faites sortir Statilius & Gabinus. Qu'ils périssent aussi par vos mains.

GABINIUS.

Tu remplis tous mes vœux : je t'en rends grâces.

STATILIUS.

J'en dis autant.

CATON.

C'est à présent, cher Cicéron, que tu peux respirer, & que Rome doit s'applaudir de t'avoir pour Consul. Père de ta Patrie, va jouir de la reconnaissance du peuple, & des honneurs qui te sont dûs. Ton nom, cher aux Romains, sera pour jamais gravé dans tous les cœurs... Mais, que vois-je ? n'est-ce pas Petreius ?

SCENE VII. & dernière.

Les mêmes Acteurs, PETREIUS.

CICERON.

EH bien, brave Guerrier, quelles nouvelles nous apportez-vous ? votre visage n'en promet que de bonnes. Comment se porte mon Collègue ?

ACTE V.
PETREIUS.

177

Autant bien que le permet la victoire.
Il vous en félicite , Seigneur , & m'a
chargé du soin de vous en faire le triste
détail : car en pareil cas les avantages
mêmes sont toujours funestes.

CICERON.

Ne passons-nous pas dans le temple
de la Concorde ?

CATON.

Non , fortuné Consul : tous les cœurs
ne sçauroient trop tôt partager la joie
que ce récit va nous inspirer. Je vou-
drois que tout l'Univers pût en être
pénétré.

Petreius fait un récit long & ampoulé de la
bataille, de la défaite , & de la mort de Ca-
tilina tué dans le combat. Le Sénat remercie
les Dieux, Petreius, & Cicéron.

F I N.

ACTE V.

Il vous en faut, dit-il, et moi
change de vous en fait le même
détail: car en fait les avantages
mêmes sont les mêmes.

CIGLON.

Non, dit-il, nous sommes le même.

CIGLON.

Non, dit-il, nous sommes le même.
ne s'agit-il pas de savoir la loi
que nous nous sommes faite
pour nous-mêmes.

Les Pères, Pères, & Ciglon.
Ciglon, Pères, & Ciglon.

FIN.

LA BELLE
PÉNITENTE,
TRAGÉDIE
DE ROWE

*Quin morere ut merita es , ferroque averte do-
lorem.*

Virgil. Æncid. Liv. 4.

PERSONNAGES.

SCIOLTO, Noble Génois, Pere de Caliste.

ALTAMONT, jeune Seigneur amoureux de
Caliste, désigné par Sciolto
pour être son mari.

HORATIO, Ami d'Altamont.

LOTHARIO, jeune Seigneur, Ennemi
d'Altamont.

ROSSANO, Ami de Lothario.

Femmes.

CALISTE, Fille de Sciolto.

LAVINIE, Sœur d'Altamont, & Femme
d'Horatio.

LUCILLE, Confidente de Caliste.

Valets de Sciolto.

*La Scene est à Gênes dans le Palais,
& le jardin de Sciolto.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un Jardin
du Palais de Sciolto.*

ALTAMONT, & HORATIO.

ALTAMONT.

OUE cet heureux jour soit à jamais
célébré ! qu'il soit toujours marqué par
quelque triomphe ! & que les heureux
Amans le choisissent pour combler leurs
espérances, puisque c'est dans ce jour
que je dois épouser la belle Caliste que
j'adore !

HORATIO.

Oui, Altamont, votre étoile favo-
rable verse aujourd'hui sur vous sa plus
heureuse influence. La main du généreux
Sciolto qui vous a relevé expirant de
douleur sur le tombeau de votre pere,
acheve son ouvrage. Il vous rétablit

182 LA BELLE PENITENTE,

dans ce haut rang qu'il occupoit, avant que l'ingrate Gènes eût oublié les services signalés qu'il avoit rendus à la République dans les Conseils, & à la tête des Armées. Mais que ne peuvent point la faction & l'envie ? Cet homme illustre succomba par la persécution de ses ennemis, il fut réduit dans sa vieillesse aux plus cruelles extrémités.

ALTAMONT

O grand Sciolto ! je te dois plus qu'à mon propre pere ; aussi ne veux-je vivre que pour t'en marquer ma plus vive reconnoissance : à ton nom seul, mon cœur ressent la plus douce joie ; pourrois-je jamais oublier tes bienfaits ? Non ; il n'est pas possible ; si j'en étois capable, je mériterois le mépris du genre-humain, & la malédiction des Cieux.

HORATIO.

Sa bonté s'étendit jusques sur moi, parce que j'étois votre ami, quand votre Pere, ce grand homme dont la mémoire m'est si chere, me donna votre sœur pour femme, comme une marque précieuse de son amitié. Cet heureux lien me valut aussi la tendresse de Sciolto : il nous appella ses enfans ; & avec une bonté paternelle, il nous maintint dans l'abondance, soulagea toutes nos peines,

& rendit même notre amour plus doux.

ALTAMONT.

Il trouva mes biens dans un tel désordre, & ma fortune dans un état si désespéré, qu'il ne falloit pas moins qu'un miracle pour les rétablir; la bonté de mon pere, l'ingratitude de l'Etat, l'avoient réduit à la dernière misere: je n'avois rien moi-même pour le secourir, que d'impuissantes larmes.

HORATIO.

Vous fites cependant tout ce qu'un fils doit faire, quand ses créanciers animés & payés par le pere de Lothario, (toujours l'ennemi & le rival cruel de la grandeur de votre Maison) sur une Sentence de la Loi la plus barbare, lui refuserent la sépulture: vous vous offrites vous-même pour gage, vous futes livré prisonnier entre les mains infâmes des Géoliers, que nulle pitié ne put jamais émouvoir: l'or seul peut les tenter. Le généreux Sciolto enchanté de cette action pieuse, répandit sur vous toutes ses bontés.

ALTAMONT.

Mais voici l'auteur de ma félicité, celui qui m'a sauvé la vie, & qui avec des richesses immenses, me donne tout ce que l'amour peut desirer de plus parfait.

SCENE II.

SCIOTO, ALTAMONT,
HORATIO.

SCIOLTO.

VIENS, Altamont: que tout ressente ici ma joie, puisque le Ciel m'accorde enfin ce que la Nature m'a refusé, & que je trouve en toi un fils qui fera le bonheur du reste de mes jours.

ALTAMONT.

Oh! mon pere, comment puis-je vous marquer les sentimens que je ressens? Les expressions son trop foibles. Vous régnerez à jamais sur mon ame!...

SCIOLTO.

C'en est assez: je te connois: la bonté est née dans ton cœur, & la vertu, héréditaire dans ta famille, s'augmentera toujours avec ton âge.

ALTAMONT.

C'est ainsi que Dieu s'admiroit dans son ouvrage; il se plaisoit d'y voir l'excellence qu'il y avoit placée. Je vous dois tout.

SCIOLTO.

ACTE I.
SCIOLTO.

185

O noble & vertueuse jeunesse ! Je jure que du moment que je te vis accablé de douleur par l'état misérable & la perte de ton pere, je te déclarai intérieurement mon fils, & je te chéris autant que ma Caliste. Horatio & Lavinie sont aussi mes enfans, & partageront ma tendresse. Mais pourquoi différer plus long-tems ? chaque instant est autant de perdu pour nos plaisirs mutuels ; ma fille même se plaint que tu n'as pas l'empressement d'un nouvel époux.

ALTAMONT.

Ah ! si je pouvois penser que ce reproche fût pour moi, que la belle Caliste me desirât ! les vents ne seroient pas assez prompts pour me porter à ses pieds ! Mais, ô mon Pere, parmi tant de bontés dont votre amitié m'honore, je ressens un chagrin qui m'accable.

SCIOLTO.

Que voulez-vous dire, mon fils ?

ALTAMONT.

Hélas ! je crains de troubler votre joie.

SCIOLTO.

Non. Parlez, je veux être instruit.

Tome V.

Q

186 LA BELLE PENITENTE,
ALTAMONT.

Quand par vos commandemens, la nuit dernière, Caliste fut obligée de consentir à mon bonheur, je voulus, avant de la quitter, prendre un baiser sur ses lèvres pour gage de nos vœux: je les trouvai froides comme le marbre, quelque passion violente agitoit sa poitrine, ses yeux laisserent tomber quelques larmes, & je l'entendis soupirer, plus de chagrin que d'amour: je la pressai de me faire part de sa douleur; mais avec des yeux qui me glacerent, & des regards qui marquoient son aversion, elle me répliqua que le pouvoir de son Pere ne s'étendoit pas jusques sur les mouvemens de son ame.

SCIOLTO.

Ne voyez-vous pas, mon fils, que c'est une dissimulation attachée au sexe: que les soupirs & les pleurs sont des artifices ordinaires pour couvrir le désordre de l'ame dans l'attente des plaisirs. Tu es né au milieu des armes: ces petites subtilités te sont inconnues. Une jeune fille tremble de peur voyant le but de ses souhaits si proche; elle rougit à la lumière exposée aux yeux du Public. Mais dans les ombres de la nuit, elle

ACTE I. 187

reprend toute son assurance, & brûle de feux aussi ardents que son amant : elle se pâme dans ses bras, & l'aime sans aucune réserve.

SCENE III.

LOTHARIO, & ROSSANO.

LOTHARIO.

AH! le Pere, & le mari?

ROSSANO.

Laiſſons-les parler : ils ne nous ont pas vûs.

LOTHARIO.

Je me ſoucie peu qu'ils m'aient vû ; je veux, avant qu'il ſoit peu, les rencontrer face à face, & leur dire les avantages que j'ai eu ſur Califte.

ROSSANO.

Mais, vous l'aimiez ?

LOTHARIO.

Il eſt vrai, je l'aimois, je l'aurois même épouſée ; cependant il a plû à ſon pere de me la refuſer pour la donner à cet illuſtre ſot : mais puiſſe la honte que je lui deſtine retomber ſur moi, ſi je la lui abandonne !

Q u'il

188 LA BELLE PENITENTE,
ROSSANO.

Elle est si charmante ! & il me semble qu'elle vous étoit plus favorable que son Pere.

LOTHARIO.

Tu ne te trompes point : je l'ai même souvent entretenue seule. A force de m'écouter, elle s'est enfin rendue à mes feux, & je suis devenu le maître de son cœur.

ROSSANO.

On m'a dit que vous la traitiez avec hauteur, & même avec dédain. Je suis bien étonné que sa vertu ait enfin cédé & soit devenue la proie de vos desirs effrénés.

LOTHARIO.

Ecoute, je te dirai qu'une nuit, lorsque tous les yeux étoient fermés par un profond sommeil, la lune & les étoiles brilloient seules dans l'Univers ; j'étois seul dans la rue, un peu chaud de vin ; je grimpai à sa fenêtre, & entrai heureusement dans sa chambre.

ROSSANO.

Ce moment fut sans doute heureux.

LOTHARIO.

Oh ! des plus favorables. Je trouvai la belle Caliste endormie : l'amour seul veilloit, la vertu & la fierté, gardiens

ordinaires de l'honneur, dormoient ainsi qu'elle. Sa poitrine étoit agitée: son imagination sembloit mettre quelque trouble dans son ame. Je la considérai quelque tems; mais l'occasion ne me permit plus de différer: plein d'ardeur, je la saisis dans mes bras: elle, avec une douce résistance & murmurant quelques reproches, me laissa le plus heureux de tous les hommes. A quels transports charmans ne nous livrâmes-nous point pendant cette nuit? C'étoit des extases trop vives & trop sensibles pour pouvoir durer long-tems. Enfin le jour parut, & la froide indifférence se fit sentir quand je fus pleinement satisfaire; je m'échappai au plus vite, & laissai la Belle rêver à ce qui s'étoit passé, & soupirer seule.

ROSSANO.

Vous la revîtes sans doute le lendemain?

LEOTARIO.

Je la revis aussitôt que je le pus; mais hélas! que cette entrevue fut différente de la première! Je ne trouvai plus dans mon cœur ces mêmes transports: je ne soupirois ni ne languissois plus pour les mêmes desirs; tous mes plaisirs étoient passés, la raison étoit revenue tout entière, & je regardois

190 LA BELLE PENITENTE,
comme une foiblesse de tomber à ses
genoux.

ROSSANO.

Et que disoit Caliste?

LOTHARIO.

Accablée par la plus grande inquiétude, elle pleuroit, soupiroit, se plaignoit d'être deshonorée, ne parloit que de Prêtre, de mariage, de s'enfuir avec moi, pour éviter la fureur de son Pere. Elle appelloit ce qu'il y a de plus sacré pour témoin qu'elle étoit ma femme: à ce nom je frémis.

ROSSANO.

Quelle réponse fites-vous?

LOTHARIO.

13 Nulle. Je m'enfuis pour éviter les reproches & ses persécutions. Cependant pressé par plusieurs Lettres qu'elle m'écrivit, & cédant à son importunité, je la vis encore pendant deux autres nuits; les larmes, les soupirs & les artifices les plus puissans dont les femmes puissent se servir pour enchaîner les hommes, furent employés pour m'attendrir. Mais moi, sans m'émouvoir, je lui dis que l'amour & la tranquillité de l'esprit ne pouvoient s'accommoder des chaînes du mariage: que si elle vouloit se conserver dans mon cœur comme ma maitresse & ma meilleure amie, je m'attacherois à elle

ACTE I. 191

pour ma vie; car le nom seul de femme
& de mari ne portent avec eux que des
soins & des querelles.

ROSSANO.

Comment put-elle supporter ce lan-
gage?

LOTHARIO.

Imagine-toi un tremblement de terre.
Quand les vents & les feux souterrains
ébranlent cette masse, le Ciel s'obscur-
cit, on entend un bruit sourd semblable
à des gémissemens, qui finit par des
éclats terribles : telle Caliste parut à
mes yeux. La rage, le désespoir lui
ôtèrent d'abord la faculté de s'exprimer;
mais quand la fureur lui eut fait retrou-
ver la voix, elle m'accabla des repro-
ches les plus vifs : les titres de monstre,
de traître, d'infâme, exprimèrent toute
l'amertume de son ame; & avec des im-
précations sur elle-même, elle m'or-
donna de ne la jamais revoir, & de
sortir à l'instant. Je sortis, & la laissai
se calmer à loisir.

ROSSANO.

Elle s'en est repentie depuis appa-
remment; car pourquoi vous a-t-elle
fait dire de vous trouver ici ce matin
pour y voir sa confidente?

LOTHARIO.

Ah! la voici.

SCENE IV.

LUCILLE, LOTHARIO,
ROSSANO.

LOTHARIO.

EH bien, Lucille, de quoi allons-nous parler? viens-tu m'annoncer la guerre, ou me proposer quelques articles de paix? Ta belle maîtresse n'est-elle plus en colere? Nous aimerons-nous dorénavant? Ou, prétend-elle mettre son nouveau époux de la partie?

LUCILLE.

Fi donc, Monsieur, avez-vous perdu l'esprit? ayez un peu de pitié du moins par humanité, si vous êtes incapable d'autre sentiment.

LOTHARIO.

Comment donc? tu as appris à gronder?

LUCILLE.

Ah! dites plutôt que j'ai appris à pleurer. Ma triste maîtresse m'en donne assez souvent des leçons. Pour dérober ses chagrins aux yeux du monde qui l'environne, elle cherche les re-
traies

traites les plus sombres: le sommeil ne ferme plus ses yeux, ses soupirs & ses gémissemens sont plus forts que les vents & les tempêtes: elle est sans cesse baignée de larmes; & dans les cris qu'elle pousse en levant les mains vers le Ciel, je n'entends que prononcer, *ah! le perfide Lothario!*

LOTHARIO.

Pour Dieu, ma chere Lucille, ne prends pas ce ton triste! Il défigure ce joli visage, qui pourroit faire ta fortune. Il ruinera quelque jour celui qui s'entêtera à vouloir cueillir cette jolie fleur de jeunesse.

LUCILLE

Quoi! vous croyez que je pourrois vendre mon innocence & ma jeunesse pour des richesses & des titres, à des hommes perfides & méchants comme j'en connois, à des hommes qui font leur plaisir de nous deshonorer? Je vieillirai dans mon malheureux état, plutôt que de m'exposer jamais aux chagrins que souffre actuellement ma chere Maîtresse.

LOTHARIO.

Mais, Lucille, t'a-t-elle envoyé ici pour me faire des reproches? je jure que tu t'acquittes de ta commis-

194 LA BELLE PENITENTE,
sion à merveille : j'aime à te voir un
peu fâchée.

LUCILLE.

Je vois que ce que je vous dis vous
touche peu : mais lisez , Monsieur , vous
verrez l'état où vos mépris réduisent ma
malheureuse Maîtresse.

Elle lui donne une lettre.

LOTHARIO , *lit en parcourant*
la Lettre

Votre cruauté l'obéissance que
je dois à mon pere de donner ma
main à Altamont J'en suis ravi :
c'est un présent bien digne de l'homme
que je hais mortellement. Mais ache-
vons. Je souhaiterois . . . mon cœur . . .
l'honneur . . . trop infidèle . . . foiblesse . . .
à demain . . . la dernière fois . . . trop
éperdue . . . Caliste . . . Je le vois , les
femmes sont au moins aussi inconstantes
que les hommes. Elle m'écrit que je
devrois me livrer au plus cruel chagrin ,
& cependant elle m'abandonne pour
donner la main à Altamont ; voilà une
belle preuve de son attachement.

LUCILLE.

Que dites-vous , Monsieur ?

LOTHARIO.

Ah ! plus de reproches , je t'en prie
dis à Caliste que le plus humble de ses

ACTE I.

195

serviteurs se rendra demain à l'heure
marquée, si elle peut se tirer des bras
de son mari pour penser à quelqu'un
dont elle fait si peu de cas.

LUCILLE.

Hélas ! Monsieur, par pitié, montrez-
lui des regards plus doux ; n'irritez pas
son cœur par des traitemens si durs ;
vous usez mal du triomphe que vous
avez remporté : mais quoique vous ne
l'aimiez pas autant que vous le de-
vriez, feignez du moins, montrez-vous
digne, quoiqu'en apparence, des sen-
timens qu'elle a pour vous. Vous pa-
roîtrez vertueux au moins une fois dans
votre vie.

LOTHARIO.

Ah ! qui vient ici ?

LUCILLE.

C'est Horatio, l'ami d'Altamont. J'ai
peur qu'il ne m'ait apperçue. A demain,
trouvez-vous à la porte du jardin.

LOTHARIO.

Va, dis à ta Maîtresse que je n'y
manquerai pas.

*Lothario croit mettre la lettre dans sa
poche & la laisse tomber. Il sort, ainsi
que Rossano & Lucille.*



SCENE V.

HORATIO.

EST-ce une erreur de mes yeux ?
 veillé-je ? ou rêvé-je ? j'ai cru voir
 Lothario : il parloit à la confidente de
 Caliste ; ils se sont retirés bien promp-
 tement ; qui peut l'attirer ici ? & que
 lui vouloit-elle ? je sçais qu'il a juré à
 Altamont la plus cruelle haine ; mais...
 quel est ce papier ? ... Ah ! c'est une
 lettre à Lothario Quoi ! c'est une
 lettre de Caliste ?

Il l'ouvre & lit.

» *Votre cruauté m'a enfin déterminée,*
 » *& j'ai résolu ce matin de remplir toute*
 » *l'obéissance que je dois à mon Pere.*
 » *J'ai consenti de donner la main à*
 » *Altamont, en dépit de la foiblesse*
 » *qui m'entraîne toujours vers le faux*
 » *Lothario : j'y voudrois joindre mon*
 » *cœur & mon honneur, mais il m'a*
 » *enlevé l'un & l'autre. Hélas ! si je*
 » *pouvois les retrouver ! que dis-je ? je*
 » *les reperdrois peut-être encore avec*
 » *l'infidèle & trop aimable Lothario,*
 » *Voici la dernière foiblesse qui sortira*

ACTE I.

197

*» de ma plume : ce sera aussi demain la
» dernière qui flattera mes yeux. Lu-
» cille vous conduira , si vous m'aimez
» encore assez pour me venir trouver , ce
» sera la dernière importunité que vous
» aurez de la part de la malheureuse &
» trop éperdue ... CALISTE.*

Ah ! trop éperdue ! elle a bien raison.
C'est aller au-delà des bornes : le Ciel seul
peut venger de pareils crimes. Tu cause-
ras le malheur des dernières années de
ton trop digne Pere. A la vue de cette
lettre , Altamont mourroit de douleur ,
lui qui peut-être dans ce moment ne
s'occupe que de son bonheur. Il s'ima-
gine que les qualités de l'ame sont
égales aux graces du corps : il admire
en elle les perfections extérieures dont
elle est ornée , & remplit son cœur
d'avance de tous les avantages dont
il va jouir ; oh ! malheureux époux !
c'est ainsi qu'on vous amuse par des
carresses feintes , tandis que l'imagina-
tion se livre avec ardeur à d'autres
objets , qui emportent tous les fruits
& les charmes de l'Amour.

Donnerai-je cette lettre à son Pere :
je lui plongerois le poignard dans le
sein , & sa justice sévère condamneroit
sa fille à la mort. Quelle récompense ,

R iij

198 LA BELLE PENITENTE,
pour tous les biens qu'il a versés sur
elle ! mais attendons : réfléchissons un
moment à ce que je dois faire.

SCENE VI.
LAVINIE, HORATIO.
LAVINIE.

QUE je suis joyeuse , mon cher
Horatio , de vous avoir rencontré ! je
vous ai vû quitter la fête avant que les
cérémonies du mariage de mon frere
fussent finies. Je me suis informée : on
m'a dit que vous vous étiez trouvé mal ;
comment êtes-vous ? que vous est-il
arrivé ? soulagez mon inquiétude.

HORATIO *à part.*

Non , cela seroit injuste , épargnons
ce coup mortel à mon ami : je troubles-
rois sa tranquillité... il faut renfermer
ce secret dans le fond de mon cœur....

LAVINIE.

Qu'avez-vous donc , mon cher Ho-
ratio ?

HORATIO.

Ha ! vous voici , ma chere Lavinie !

LAVINIE.

Hélas ! vous ne sçavez pas à quel

point vous m'aviez allarmée. Mais quelle pâleur couvre votre visage ! d'où viennent ces agitations & ces soupirs ? pourquoi vos yeux se tournent-ils tristement vers les Cieux ? ah ! que vous me causez d'inquiétude ! vous ne me répondez point ? ...

H O R A T I O.

Non , ma chère Lavinie , je ne suis point malade ; les gémissemens qui partent , malgré moi , du fond de mon ame , vous marquent assez qu'elle est dans le plus cruel abattement. Plût à Dieu que les maux qui peuvent affliger le corps , fussent les seuls que j'eusse à souffrir aujourd'hui ! je serois moins à plaindre.

L A V I N I E.

Hélas ! qu'avez-vous donc ? Pourquoi détournez-vous les yeux ? Ne suis-je plus votre chère Lavinie ? Vous me juriez que j'étois la moitié de vous-même : cependant vous refusez de me confier vos chagrins , & de partager avec moi ces sentimens sur lesquels votre tendresse m'a donné de si légitimes droits. O Dieux ! témoins de mes sermens , & qui connoissez le fond de mon cœur , vous sçavez qu'il n'est point de malheur que je ne supportasse avec moins de douleur que d'être traitée avec froideur , ou de

R iv

200 LA BELLE PENITENTE,
trouver quelque défiance dans l'objet du
monde auquel j'esuis le plus attachée!

H O R A T I O.

Ah! ne cherchez pas à connoître ce
que je voudrois cacher à tout l'Univers,
& à moi-même, s'il étoit possible: vous
sçavez, ma chere Lavinie, qu'il ne
m'est jamais rien arrivé d'heureux que
je n'aye couru sur le champ vous en
faire part: mon bonheur s'augmentoît
en vous le racontant..... Mais pour-
quoi voudrois-je vous faire de la
peine? non, ne m'en pressez pas,
je vous en conjure: laissez-moi un
secret, & des chagrins que je ne puis
partager avec vous.

L A V I N I E.

C'en est assez: vous ne me repro-
chez pas de vous avoir pressé da-
vantage. Pardonnez-moi, si, voyant
votre tristesse profonde, je voulois join-
dre mes larmes aux vôtres; je ne deman-
derai plus à connoître ce que vous avez
résolu de me cacher: mais du moins,
Horatio, vous devez m'accorder de faire
trêve pendant ce jour seulement, aux
soins qui vous pressent, & de montrer
à votre ami Altamont un visage plus
tranquille. Il ne croit pas son ma-
riage bien accompli que vous n'ayez

ACTE I. 201

marqué devant lui toute la joie qu'il vous cause.

H O R A T I O.

Hélas ! ie ne le pourrai jamais. Vous êtes, ma chere Lavinie, d'une simplicité, & d'une innocence si pure & si naturelle, que la candeur de votre ame ne vous abandonne jamais ; mais il est des femmes si fausses dans le monde... vous ne croiriez jamais jusqu'à quel point va leur perfidie.

L A V I N I E.

Il en est de fausses, dites-vous ?

H O R A T I O.

Oui. Elle sont nées belles, pour le malheur des hommes : dans leurs graces & leur sourire, les Amours & les Plaisirs semblent badiner ensemble. Un seul coup d'œil enchante ceux qui les regardent : mais qu'ils ont lieu de s'en repentir ! ce n'est que fausseté. Ardentes dans leurs desirs, elles n'ont de plaisir que dans la variété des objets ; un Amant succede bien-tôt à un autre, & le dernier qui a la foiblesse de s'y attacher est aussi-bien reçu que le premier : jusqu'à ce que son tems fini, il cede la place à un autre ; & celui-là va grossir le nombre des Amans qui l'avoient précédé.

202 LA BELLE PENITENTE,
L A V I N I E.

Peut-il être dans le monde des femmes de cette espece? ou du moins, peuvent-elles avoir quelque paix dans l'ame? Peuvent-elles trouver dans leurs changemens quelque moment de bonheur? Si les femmes sont ainsi formées, pourquoi suis-je donc si différente de mon sexe? Mon cœur fait son unique bonheur d'être à vous: vous l'occupez tout entier. Semblable à ce bon & vertueux homme, qui dans sa cabane donna l'hospitalité à un Prince étranger; il lui céda tout, & garda à peine un petit coin pour lui; de même il ne reste aucune place dans mon cœur pour mes propres pensées: elle vous sont toutes connues.

H O R A T I O.

Ah! si les femmes étoient toutes de ce caractère, les hommes les adoroient: la vie se passeroit à s'aimer, à se le dire sans cesse; le mariage seroit un Contrat de paix; tous les soins & les querelles domestiques cesseroient; les Loix de l'amour seroient fondées sur celle de la vertu, & le lien du mariage ne seroit pas la chaîne des malheureux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une grande
Salle.*

CALISTE, LUCILLE

CALISTE.

LAISSE, Lucille, laisse-moi en-
proie à toute ma tristesse. Garde-toi de
me parler de plaisirs. Si tu veux me
plaire, entretiens-moi de quelque aven-
ture malheureuse; dis-moi tout ce qu'ont
produit de plus affreux la rage & le
désespoir. J'y vais livrer toutes mes
pensées : car l'amour, la honte, &
l'indignation, ont chassé pour jamais
la paix de mon cœur.

204 LA BELLE PENITENTE,
LUCILLE.

Quoi ! Madame, voulez-vous toujours vous occuper de cette étrange passion qui vous égare dans un labyrinthe de si grands malheurs ? Oubliez le perfide Lothario, pour vous donner toute entière au vertueux Altamont : vous trouverez en lui toute la douceur de notre sexe, & toute la fidélité que vous pouvez attendre. Il n'a jamais connu les vices des gens de Cour ; vous le voyez sans cesse soupirer à vos pieds, & vous jurer qu'il ne cherchera jamais que votre bonheur.

CALISTE.

Ne me parle jamais de lui ; je ne veux pas même y penser. Mon âme triste, abattue, ne cherche qu'à se former une retraite pour entretenir ma profonde mélancolie. Je voudrois être dans quelque antre lugubre couvert de vieux arbres moussus dont le creux servît de retraite aux corbeaux, & aux oiseaux de mauvais augure ; où l'on n'entendît autre bruit que celui de quelque ruisseau serpentant tristement autour des herbes sauvages ; que jamais figure humaine n'eût marché dans ce lieu, à moins que ce ne fût le squelette de quelque malheureux perdu d'amour ;

A C T E I. 205

ainsi que moi, qui par désespoir eût
choisi cet affreux séjour pour y mourir.

LUCILLE.

Hélas! Madame, par pitié! ...

CALISTE.

Là, je me cacherois loin de ce monde que je hais; j'y cacherois ma honte, & me déroberois aux traits accablants de la censure: car ne crois pas que je survive à la perte de mon honneur. La Mort me sera moins cruelle que d'entendre les propos insolens de chaque prude affectée, qui en disant mon histoire, remerciera son étoile d'être née vertueuse: enfin les discours des sots, le mépris des femmes, & la pitié des hommes sont pour moi ce qu'il y a de plus affreux à imaginer.

LUCILLE.

Quoi! vous voulez donc de dessein prémédité, vous perdre pour toujours! N'écoutez point votre fidelle Lucille? Je vous conjure par tout le bien que je vous souhaite, & le mal que mon cœur tremblant prévoit qui vous arrivera, de ne jamais voir le plus infidèle de tous les hommes! Permettez-moi d'empêcher qu'il ne vienne.

CALISTE.

Sur ta vie, je te le défends; j'ai des raisons pour le revoir encore une fois;

206 LA BELLE PENITENTE ,
peut-être cette entrevue finira-t'elle mes
peines. Je veux soulager mon cœur du
fardeau qui l'accable ; traiter le perfide
avec toute l'indignation & le mépris
qu'il mérite ; après quoi ce misérable
cœur restera tranquille , & étouffera
tous ses regrets.

LUCILLE.

Ne vous y fiez pas , Madame , la
fureur est un mouvement de peu de du-
rée dans l'ame. Semblable à ces petits
ruisseaux que des pluies soudaines éle-
vent , ils s'enflent promptement , mais
retombent aussi-tôt. Ainsi des pensées,
plus douces succèdent à la colere , &
l'amant trompeur reprend sa place.

CALISTE.

Je suis trop offensée , Lucille , pour
craindre de me laisser séduire : mais
hélas ! cependant , ne va pas me re-
procher ma foiblesse : prens plutôt pitié
de moi. Je sens toujours dans mon cœur
quelque penchant qui me ramene à lui ;
j'en rougis , mais il faut que je t'avoue
jusqu'où va mon égarement. Si l'ingrat
venoit se jeter à mes pieds , soupirer
pour obtenir son pardon , je ne pour-
rois le voir , tout infidèle qu'il est , sans
m'attendrir , sans oublier entierement
ses crimes & mes malheurs.

O Dieux ! est-il possible ? O vous , dont l'admirable providence veille sans cesse pour notre bien , préservez-moi du langage séduisant des hommes , & du poison de leurs vœux & de leurs flatte-ries ; que je n'en sois jamais remarquée : que ma jeunesse se passe sans qu'aucun me croye digne de lui ! & que le fatal amour ne s'empare jamais de mon ame !

CALISTE.

Ha ! je vois Altamont : dissimulons : que ses yeux n'apperçoivent pas le désordre où me jette le tumulte de mes pensées , & des passions qui m'agitent.

SCENE II.

ALTAMONT, CALISTE,
LUCILLE.

ALTAMONT.

SOINS fâcheux , éloignez - vous de moi : ne troublez plus des jours faits pour l'amour. La belle Caliste va les couronner du plus parfait bonheur. Sa beauté est faite pour rendre toutes les saisons agréables , & chaque instant

208 LA BELLE PENITENTE,
avec elle doit être rempli de joie & de
plaisirs.

CALISTE.

S'il étoit vrai que je disposasse du
bonheur, pourquoi le répandrais-je
tout entier sur les autres, & n'en gar-
derois-je point pour ma consolation?

ALTAMONT.

Pourquoi donc ce beau visage paroît-
il triste dans ce jour de réjouissance?
Je ferai si bien par mes soupirs & par
mes transports, que la flâme qui m'a-
nime rappellera votre joie.

CALISTE.

Je vous l'ai déjà dit, Altamont; nos
cœurs ne sont pas faits l'un pour l'autre:
ils peuvent être liés par les Loix, mais
ils ne le seront jamais par l'amour.
Quelque mauvais destin ennemi de l'un
& de l'autre a résolu sans doute ce fatal
hyménée pour notre malheur. Remar-
quez la différence de nos sentimens dans
ce jour: il vous remplit des plus vifs
transports de joie, & moi je n'y vois
rien qui m'en promette; je voudrois
qu'il eût pû se différer, & même que
vous eussiez pû l'oublier.

ALTAMONT.

Quoi! je pourrois oublier ce jour
qui me donne à la plus belle, à la plus
parfaite

ACTE II. 209

parfaite personne de l'Univers ! si, pour mériter quelque retour, il suffit de vous aimer avec une constance qui ne finira jamais ; je puis regarder ce jour comme le plus heureux de ma vie.

CALISTE.

C'est du moins le jour où mon Pere donne ma main à Altamont, & c'est aussi celui que je n'oublierai de ma vie.

SCENE III.

SCIOLTO, HORATIO, LAVINIE

ALTAMONT, CALISTE,

LUCILLE.

SCIOLTO.

QUE la joie se répande ici ! que le plaisir n'y cesse point, & remplisse chaque instant de cette heureuse journée : c'est à vous, mes enfans, de la consacrer à l'amour. Le Soleil s'est levé pour vous sans nuages : il brille pour Altamont & Caliste. Que la musique échauffe les cœurs ; que les jeunes filles apprennent à perdre leurs craintes en amour, & les jeunes gens à languir à leurs pieds : allons, commençons ; la vieillesse même se plaît à entendre la

210 LA BELLE PENITENTE,

douce harmonie des instruments & des voix: elle lui rappelle le précieux souvenir des plaisirs du bel âge, & chasse pour un tems la tristesse qu'amènent les années. *On chante.*

A I R.

Arrêtez; où fuyez-vous? tournez les yeux, trop charmante & trop cruelle bergere.

Je ne suis point vos pas pour vous conquérir, mais pour mourir à vos pieds: vous avez peur d'un amant plus craintif que vous.

II^e. COUPLET.

Mais en vain je l'appellé: aussi vite que le son emporté par les vents, elle fuit aux cris de mon désespoir, & ne daigne pas tourner la tête.

SCIOLTO.

Que toutes mes portes soient ouvertes; que l'abondance regne ici: tous ceux qui se réjouissent aujourd'hui sont mes amis. Que chacun suive son goût pour rendre la Fête plus gaie: que le meilleur vin coule à grands flots; que personne ne soit triste, ni sévèrement sage: oublions dans la joie les pertes, les soins, la pauvreté, l'insolence des riches, & le mépris des grands: demain il sera assez tems d'y penser, &

ACTE II. 211

d'être malheureux. Et vous, grands Dieux, faites que je puisse voir Altamont & Caliste parfaitement heureux ! je ne demande à conserver ma vie que pour accomplir leur bonheur, & je la résignerai au destin sans la regretter.

Ils sortent. Horatio reste seul.

SCENE IV.

HORATIO.

TANDIS qu'ils vont tous se livrer au plaisir, je vais chercher Lothario. Cette lettre est peut-être contrefaite, sa vanité la lui aura sans doute fait écrire pour ternir la réputation de Caliste, ou pour troubler le bonheur de mon ami. Mais hélas ! je cherche en vain à la justifier ; mon cœur m'avertit qu'elle n'est que trop coupable : il me semble même avoir remarqué quelques indices de son crime. Sa dissimulation, & le trouble de ses pensées, tandis qu'elle affectoit un air d'innocence m'en font de trop sûrs garants. O fausses apparences ! malgré notre expérience, quand les femmes veulent se servir de tous leurs artifices, nous nous y laissons prendre.

S ij

212 LA BELLE PENITENTE,
Avec des regards doux, & une voix
enchanteresse, la premiere beauté du
monde trompa le premier homme. Trop
aveuglé par l'amour & trop ébloui de
ses charmes pour s'en défier, il tomba
dans le piège, & ne soupçonna jamais
qu'une figure aussi céleste eût pû faire
un traité avec Satan pour perdre sa
malheureuse postérité.

Il sort.

SCENE V.

*Le Théâtre représente une rue pro-
che le Palais de Sciolto.*

LOTHARIO, ROSSANO.

LOTHARIO.

A Te dire vrai, je ne suis inquiet
de cette lettre qui peint si bien l'amour
de Caliste, que parce qu'elle peut servir
à me venger d'Altamont: c'est pourquoi
je veux trouver l'occasion de parler à
cette fille que j'ai vue ce matin.

ROSSANO.

Songez donc au danger que vous
courez d'être apperçu ici. Vous sçavez
qu'aujourd'hui ils sont entourés de leurs

A C T E II. 243

amis , & que chaque coup d'œil qui
peut tourner sur vous , expose votre vie
& votre liberté.

Ils confèrent ensemble.

S C E N E VI.

HORATIO , LOTHARIO ,
ROSSANO.

HORATIO , *en entrant sur la Scene.*

P LUS j'y pense , plus je crois voir là-
dessous quelque artifice. Le Pere de Lo-
thario étoit subtil , adroit , beau parleur ,
hardi dans les conseils , mais timide dans
la guerre : cependant avec les talents
d'un lâche , il détruisit mon vaillant
ami ! son fils , si la réputation ne me
trompe pas , est plus vif , plus ouvert ,
& moins expérimenté. Ah ! le voici !

LOTHARIO.

Quoi ! le voilà encore ? c'est pour la
seconde fois que cet homme me rompt
en visière aujourd'hui.

HORATIO.

Ha ! je vous cherchois.

LOTHARIO.

Eh ! bien , vous m'avez trouvé.

214 LA BELLE PENITENTE,
H O R A T I O

Scavez-vous que quiconque offense
mon ami, doit m'en faire raison?

L O T H A R I O.

Ah! ah! me connois-tu? Scais-tu que
je suis Lothario, un des plus illustres de
Gênes? Et quel est donc cet Horatio
dont je dois redouter la colere, en
offençant son ami?

H O R A T I O.

Un brave homme ne se cache jamais;
ses pensées & ses actions sont toujours
à découvert: il ne déguise ni son amour
ni sa haine.

L O T H A R I O.

C'est ainsi que j'en agis: mon ame
ne forme aucun projet dont je rou-
gisse, & ma main n'exécute rien en
secret. Ce que je fais, j'ose toujours le
soutenir.

H O R A T I O.

Et quel étoit ton projet quand je t'ai
surpris ce matin séduisant une créature
mercenaire, pour scavoir les secrets de
sa Maîtresse? tu inventois sans doute des
moyens pour ternir sa réputation, puis-
que tu t'es enfui en m'apercevant.

L O T H A R I O.

Moi, te fuir?

ACTE II.

215

HORATIO.

Où, tu as fui comme un lâche.

LOTHARIO.

Comme un lâche, dis-tu?... Ah! je-
vais te le faire connoître.

Il veut mettre l'épée à la main.

Rossano l'en empêche.

ROSSANO.

Arrêtez, Seigneur, songez où vous
êtes, & combien vous risquez de vou-
loir vous battre dans ce lieu; vous sça-
vez que c'est un crime dans cette Ville
tranquille.

LOTHARIO.

Apprens donc, puisque tu excites ma
vengeance, que je ne voudrois pas pour
toutes les richesses de cette Ville, &
celles que la Mer rapporte de toutes
les parties du monde sur notre rivage,
n'avoir pas eu les faveurs de l'aimable
femme d'Altamont. Penses-tu que je
veuille cacher sa honte? Non, il ne me
manquoit qu'un Messager tel que toi
pour en porter la nouvelle à cet heureux
Epoux.

HORATIO.

Je tiens ton ame assez basse pour, au
mépris de ce qu'il y a de plus sacré, lui
faire cette cruelle injure: mais je crois
Caliste trop délicate, trop noble, pour

218 LA BELLE PENITENTE,

être devenue la victime d'un homme aussi méprisable que toi. Quand on a pû contrefaire une lettre en la signant d'un nom aussi respectable, on peut bien tenir de pareils discours. C'est le langage ordinaire des lâches & des présumptueux, qui n'ont jamais connu de femmes vertueuses.

• L O T H A R I O .

Tu penses donc que j'ai inventé cette lettre ? Eh bien, penses-le toujours jusqu'à ce que des preuves plus claires te convainquent.

H O R A T I O .

Non : je ne croirai jamais qu'aucune femme veuille s'avilir & se perdre avec des gens de votre espece, toujours sautans & dansans, qui ne sont bons que pour vivre entr'eux ; & qui, quand le vin les échauffe, parlent de beautés qu'ils n'ont jamais connues, & de faveurs qu'ils n'ont jamais reçues.

L O T H A R I O .

Je n'ai pas le loisir de t'en dire davantage : mais je pourrois produire telle preuve

H O R A T I O .

Ce seroient toutes faussetés. Vous calomniez les femmes, parce qu'elles vous méprisent.

L O T H A R I O .

ACTE II.

217

LOTHARIO.

C'est la manie des fots , d'être pleins de confiance ; & c'est aussi celle d'Altamont.

HORATIO.

Je ne dis plus qu'un mot. Quoique je pense très-avantageusement de la vertu de Caliste , & qu'elle ne puisse être blessée par des discours tels que les vôtres ; cependant comme l'honneur d'Altamont m'est cher , dispensez vous de parler de lui : tenez-vous-en à parler de vos habits , de vos chevaux , de vos Catins , & de vous-même.

LOTHARIO.

Si cependant nous transgressons cet ordre absolu , malgré le sévère Horatio , il faudra bien qu'il excuse notre vivacité.

HORATIO.

Vous plaisantez ; votre présomption n'a pas encore été châtiée ; mais je vous avertis d'éviter ma rencontre dans des lieux où nous pourrions être plus en liberté.

LOTHARIO.

Il ne faut pas différer plus long-tems ; demain matin , à un mille de la Ville , du côté du couchant , j'y recevrai tes leçons , moi seul.

Tome V.

T

218 LA BELLE PENITENTE,
H O R A T I O.

Je m'y trouverai certainement.

L O T H A R I O.

A demain donc ; l'heureuse influence de mon étoile me favorisera de toutes les façons , puisque l'amour & les armes me feront triompher dans chaque rendez-vous.

S C E N E V I I.

H O R A T I O.

IL doit voir demain matin Caliste ! seroit-il possible qu'elle fût assez faible ? ... Si j'allois lui représenter son crime & les dangers qu'elle court ? quelque étincelle de vertu est peut-être encore restée dans son cœur. Si je pouvois la ranimer , que je serois content ! je serois sûr de sortir glorieux du combat. Ah ! si les Belles sçavoient choisir leurs Amans, elles ne seroient pas dans le cas de se plaindre si souvent des hommes perfides & sans foi ! de toutes les malheureuses que l'amour a faites, qu'il en est peu qui aient été trahies par des hommes vertueux & sensibles ! Ils portent leurs chaînes avec autant de

A C T E II. 219

plaisir qu'elles en trouvent à leur en
donner ; & quand ils connoissent ce
qu'elles valent , ils ne peuvent jamais
cesser de les aimer.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un appartement
du Palais de Sciolto.*

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO.

QUoi ! ma fille , tandis que la joie
regne dans tous les cœurs , vous seule
paraissez vous y refuser ?

CALISTE.

N'ai-je pas déjà rempli la moitié de
mon devoir ? j'ai donné ma main à Alta-
mont , & pour accomplir les ordres d'un
Pere que je respecte , je me suis sou-
mise aux loix d'un mari , puisque je ne
dois point avoir cette liberté que la Na-
ture donne à tout le monde.

ACTE III. 221
S C I O L T O.

Vous vous plaignez donc de cette contrainte ?

C A L I S T E.

Par pitié , mon pere , ne vous irritez pas s'il m'échappe quelques soupirs & quelques larmes malgré l'obéissance que je vous ai jurée ; hélas ! ce chagrin qui va m'attirer votre colere , s'élève malgré moi , dans mon ame ; il y est entré par l'engagement que je viens de prendre , pour n'en sortir de ma vie.

S C I O L T O.

Je soupçonne , ma fille , que quelque sentiment indigne de vous , & que vous me cachez , est la cause de cette tristesse qui regne sur votre visage : mais je jure par toute la vertu de votre mere , par la tendresse que j'eus pour elle (quoique le Ciel me soit témoin de tout l'amour que j'ai pour vous ,) que si jamais vous pouviez manquer à votre honneur , je vous en punirois de la façon la plus cruelle. Songez que je vous donne aujourd'hui un époux vertueux , & qui vous aime ; répondez à son amour , & faites votre bonheur & le sien.



SCENE II.

CALISTE, *seule.*

Quelle est donc la condition de notre sexe ! sommes-nous nées pour être toujours Esclaves des hommes ? Dès le printems de nos beaux jours , un Pere enchaîne notre volonté : il règle nos plaisirs : il en dispose même, en formant nos liens sans nous consulter ; & nous passons sous les Loix de Tyrans plus impérieux encore. Victimes dévouées à tous leurs caprices ; jaloux, ils nous enferment ; debauchés , ils nous maltraitent ! est-ce, donc pour ce joug éternel que nous naissons avec des ames nobles & hautes ? Il faut se dégager de cette obéissance servile , & reprendre l'empire qui nous est dû dans ce monde.



SCENE III.

HORATIO, CALISTE.

HORATIO.

O Ui, c'est-elle. Hélas ! ma langue s'embarrasse. Dieux ! secondez-moi... inspirez-moi l'art de lui parler sans allumer sa colere : faites que je puisse rappeler la vertu dans son ame. Mais quoi ! je vois couler ses pleurs !... Pardon , belle Caliste , si je viens vous troubler ; je veux joindre mes chagrins aux vôtres , déplorer les malheurs qui agitent votre cœur , & essuyer les larmes qui baignent vos beaux yeux.

CALISTE :

Un galant homme ne se cache point pour épier la douleur , & pénétrer les secrets d'autrui.

HORATIO.

Vous ne me rendez pas justice : c'est à titre d'ami que j'ose vous aborder.

CALISTE.

Vous pouvez être l'ami de mon mari , l'ami d'Altamont.

HORATIO.

Je le suis & de l'un & de l'autre. Le

T iv

224 LA BELLE PENITENTE,
Ciel n'a-t-il pas joint votre destinée,
ainsi que deux ruisseaux réunis dont les
eaux ne se distinguent plus ? Ah ! puisque
j'ai donné mon amitié à l'un , je puis
bien dire que je suis l'ami d'Altamont &
de Caliste.

CALISTE.

La force & la volonté des loix peut
bien joindre nos corps sous une malheu-
reuse chaîne : mais nos ames sont tou-
jours libres. C'est ainsi que le pauvre
Captif , dans des Royaumes Etrangers ,
peut sur le rivage envoyer ses soupirs
vers sa chere Patrie.

HORATIO.

Quand les ames , qui ne devroient
avoir qu'une volonté , & former les
mêmes souhaits , sont sans égard l'une
pour l'autre , songez , Madame , aux
malheurs qui en résultent. L'amour est
banni pour jamais : & ces nuits qui de-
vroient être délicieuses ; se passent dans
les douleurs. Chaque jour est un renou-
vellement de peines.

CALISTE.

Ainsi tout le service que me vient ren-
dre votre amitié , consiste à m'appren-
dre combien je vais être malheureuse.
Hélas ! je n'avois pas besoin que vous
vinssiez me le dire.

ACTE III. 225
H O R A T I O.

Ah ! dites plutôt que je viens vous apprendre combien vous pourriez être heureuse. Je voudrais dissiper les chagrins de votre amie , vous consoler dans l'abandon où je vous vois , & rétablir dans votre cœur cette agréable paix que vous en avez bannie.

C A L I S T E.

Dis-moi donc : à qui cette félicité est-elle connue ? où est-il ce Royaume de paix ? montre-m'en le chemin ; car hélas ! j'aspire après l'instant d'y goûter quelque repos.

H O R A T I O.

Le voici. Pour être heureux , il faut être vertueux ; le crime est la source des chagrins.

C A L I S T E.

Et quel est l'imposteur qui oseroit me soupçonner d'aucun crime ?

H O R A T I O.

Personne assurément.... mais le monde parle librement , sans épargner ni les Princes , ni les Sujets.

C A L I S T E.

Toujours quelqu'Enigme regne sous tes mots ambigus , comme si tu voulois taxer ma vertu. Sors de ma présence , ou fais-toi mieux entendre.

226 LA BELLE PENITENTE ;

Lothario passe dans le fond du Théâtre.

H O R A T I O.

Ah ! voici Lothario.

C A L I S T E.

Eh bien ! que veux-tu dire en le nommant ?

H O R A T I O.

Lothario , & Caliste. . . . Je veux dire que ces deux noms ne devroient jamais se rencontrer ; c'est de-là que la Ville prend droit de parler , & de faire l'histoire d'une jeune Beauté qui a été assez malheureuse pour engager sa foi à un jeune homme plein de mérite ; tandis qu'elle avoit donné son cœur à un homme indigne d'elle.

C A L I S T E.

Ciel ! puis-je entendre une telle insolence ? que pourroit-on dire de plus accablant à la créature la plus perdue ?

H O R A T I O.

La nécessité , Madame , m'a contraint à vous rendre ce cruel office. Je ne m'y suis porté qu'avec beaucoup de répugnance : mais j'ai cru le devoir pour sauver votre honneur , celui de Sciolto , & d'Altamont. Semblable à celui qui se jette à travers les flammes pour sauver sa tendre épouse & ses

A C T E III. 227

enfants de quelqu'affreux incendie.

C A L I S T E.

Voilà donc cet officieux ami d'Altamont, si renommé dans les armées ? cet argus d'un mari soupçonneux, qui ne cherche qu'à noircir la réputation d'une femme sans défense ? J'en mourrai de douleur, mais sans être coupable : la jalousie d'Altamont en fera cause.

H O R A T I O.

Hélas ! pourquoi cette vaine fureur ? si votre honneur & votre tranquillité vous étoient si chers, vous prêteriez l'oreille aux moyens que je vous propose pour les conserver. Voici l'instant qui va décider de votre sort, & je dois vous avertir de ne jamais revoir l'indigne Lothario, si vous voulez éviter le mépris des plus vertueuses & des plus nobles femmes de Gênes, & ne pas livrer votre jeunesse & votre beauté à l'infamie.

C A L I S T E.

A l'infamie ! oses-tu, malheureux, oublier à ce point ce que tu dois à ma naissance, & à mon sexe ?

H O R A T I O.

C'est ici, Madame, c'est à la face des Dieux, qu'il faut me jurer que vous ne verrez jamais le perfide qui vous a

228 LA BELLE PENITENTE ;
deshonorée , ou je vous proteste que
cette lettre.

Elle veut s'en aller.

Oh ! vous ne m'échapperez pas. Oui,
cette coupable lettre sera rendue publi-
que, & vous couvrira de honte.

CALISTE.

Que prétends-tu dire avec cette let-
tre ? Je vois que tu l'as imagi-
née pour tromper mon Pere , & l'irri-
ter contre sa malheureuse fille , dans le
dessein de partager ses richesses avec
Altamont. Une offense de cette espece
me fait oublier mon sexe. Si j'avois une
épée , je punirois sur le champ celui
dont la main criminelle a pû inventer
une pareille fourberie.

HORATIO.

Pouvez - vous la méconnoître ? voici
votre signature.

CALISTE, *se jette dessus la lettre , &
la déchire.*

Je voudrois pouvoir déchirer ainsi le
scélérat qui a été capable d'une pareille
invention.

HORATIO.

Je demeure confondu ! ...

CALISTE.

Va , fors , infâme : ne te présente ja-
mais devant moi. Garde-toi même de

prononcer mon nom. Je sçaurai garder
mon honneur, & me passer des leçons
d'un lâche tel que toi.

S C E N E IV.

ALTAMONT, CALISTE,
H O R A T I O.

ALTAMONT, *en entrant.*

O U trouverai-je la belle Caliste ,
l'unique objet de mes vœux? Je viens
me plaindre à elle du retardement de
nos plaisirs ; je succombe d'impatien-
ce.... Mais quoi ! je l'apperçois toute
troublée , je vois des larmes !... Ho-
ratio est interdit ! que veut dire ceci?...
qui peut , belle Caliste , vous avoir of-
fensée ? que je le sçache : il éprouvera
bientôt la plus cruelle vengeance.

C A L I S T E.

Tiens , regarde : c'est lui.

A L T A M O N T.

Qui ? Horatio !

C A L I S T E.

Oui , cet insolent.

A L T A M O N T.

Quoi ! mon ami ? la moitié de moi-
même ? nous que les liens de l'amitié

230 LA BELLE PENITENTE ;
la plus vive ont toujours unis ! il auroit
pû m'offenser dans ce que j'aime le plus ?
Non , je ne le puis croire.

CALISTE.

C'est donc ainsi que tu me venges ?
tu lui prodigues encore le nom d'ami ,
à lui qui vient de me traiter comme la
dernière des femmes ? Mais , tu es peut-
être d'accord avec lui : ainsi tu croiras
aisément les fourberies qu'il te débitera.

ALTAMONT.

Si je le croyois coupable , rien ne
pourroit le sauver de ma fureur.

CALISTE.

Je te répète , que celui qui m'a fait
la plus cruelle injure est Horatio , ton
fidele ami : mais écoute , ne crois pas ,
tant qu'il partagera ton amitié , qu'au-
cune force puisse jamais m'entraîner à
ton lit nuptial. Le pouvoir de mon Pere
peut m'enfermer dans un Cloître , je
m'y déterminerai plutôt : l'ennui , le
jeûne , les prieres de nuit , tout m'y
déplaira moins ; & je bénirai le jour
qui me délivrera des chaînes du maria-
ge , & de la tyrannie des hommes.



S C E N E V.**ALTAMONT, HORATIO.****A L T A M O N T.**

ELle part ! ses yeux semblent enflâmés de colere ; elle me paroît même déterminée à suivre le parti qu'elle se propose : que je suis malheureux ! parle donc maintenant , Horatio ? Mais que m'annonce le trouble où je te vois ? Tu hésites à me parler!..

H O R A T I O.

Plût à Dieu que je pusse vous cacher à jamais le plus grand des malheurs ! mais votre destin en ordonne autrement : en ménageant mon ami je le trahirois.... Vous voyez cette beauté l'idole de votre ame ,... vous avez vû couler ses pleurs....

A L T A M O N T.

Oui : je l'ai vue plongée dans le plus mortel chagrin ; eh bien ! est - ce toi , Horatio , est-ce toi qui l'as offensée ?

H O R A T I O.

Ah ! si ces yeux avoient versé des larmes de sang , de ce sang qui passe au

232 LA BELLE PENITENTE ,
travers de son cœur perfide , pour laver
ses crimes , elle ne les auroit pas encore
assez effacés : car elle vous a deshono-
ré.

A L T A M O N T .

Que parles-tu de deshonneur , & de
Caliste ? Ces deux mots peuvent-ils se
confondre ? Quoi ! elle qui est si belle ,
si réservée , qui peut faire le bonheur
du plus fortuné des hommes , ne seroit
qu'une belle image , telé que les Pein-
tres & les Poètes en peuvent exprimer ?

H O R A T I O .

Hélas ! fasse le Ciel que vous soyez
plûtôt privé des biens de la fortune
toute votre vie , que d'épouser un fem-
me aussi fausse ! c'est le lien le plus
fatal.

A L T A M O N T .

Horatio , vous abusez de mon ami-
tié : j'ai enduré patiemment le chagrin
que vous avez pû lui causer. Mais je ne
pourrois souffrir que vous fissiez inju-
re à sa réputation en ma présence.

H O R A T I O .

Je vois qu'elle vous a charmé , com-
me les Sirènes charmerent les compa-
gnons d'Ulysse par leurs attraits , & par
leurs chants : mais vous verrez bientôt
les écueils , & quand vous serez aban-
donné

A C T E III. 233

donné sur le rivage , vous regretterez
vainement d'avoir quitté votre ami pour
suivre un espoir enchanteur.

A L T A M O N T.

Si ton amitié ne peut s'accorder avec
mon amour , il faudra bien que je re-
nonce à te voir.

H O R A T I O.

Vous pourriez donc oublier ce que
j'ai fait pour vous ? J'ai partagé avec
votre Pere les soins de votre jeunesse
que j'ai formée à la vertu , & aux ar-
mes : votre Pere n'en auroit pas usé
ainsi avec moi. La même fortune nous
avoit conduits tous deux : elle nous fa-
vorisa pendant un temps , & nous éprou-
vâmes les mêmes revers ; il m'appelloit
son ami , comme vous , mais il ne m'au-
roit pas abandonné pour suivre une in-
fidelle , une perfide.

A L T A M O N T.

Dis donc , si tu l'oses , quelle est
cette infidelle ? mais garde-toi de nom-
mer Caliste !

H O R A T I O.

Je ne vous en ai parlé, que parceque
je me suis cru obligé de vous détrom-
per : mais puisque vous me pressez ,
oui , je vous avouerai que je n'en con-

234 LA BELLE PENITENTE,
nois point de plus perfide , ni de plus
méprisable.

A L T A M O N T.

Tu étois ami de mon Pere ; il t'ai-
moit : le respect que je dois à sa mémoi-
re me retient , sans quoi tu éprouve-
rois bientôt tout l'effet de ma vengean-
ce. Mais va , je ne te verrai plus.

Il veut le quitter.

H O R A T I O.

Et moi , je vous aime toujours , quel-
qu'ingrat que vous soyez : je veux vous
préservér du deshonneur qui vous at-
tend , & malgré vous-même.

A L T A M O N T.

Laissez-moi , Horatio.

H O R A T I O.

Si l'honneur vous est cher , si vous
voulez éviter le titre de mari trop cré-
dule , ne prenez pas cette femme : les
plaisirs qu'elle vous donneroit , seroient
trop empoisonnés. Vous êtes deshono-
ré par l'homme que vous haïssez le
plus.

A L T A M O N T.

Je retiens à peine ma colere. Encore
un mot , je ne te connois plus.

H O R A T I O.

Eh bien ! c'est par Lothario.

ACTE III. 235

ALTAMONT.

Cette fausseté va te coûter la vie
défends-la , si tu peux.

Il met l'épée à la main.

HORATIO.

Je ne puis m'y résoudre : j'aime
mieux mourir que d'exposer la vôtre.

ALTAMONT.

Défends la tienne , te dis-je , ou je
ne te ménage plus.

HORATIO.

Vous ne doutez pas , je crois , de mon
courage : songez à notre amitié.... Mais
enfin pour éviter votre fureur , il faut...

Il met aussi l'épée à la main.

SCENE VI.

LAVINIE, ALTAMONT,

HORATIO.

LAVINIE, *se met entre leurs épées.*

M On frere ! mon mari ! est-il possi-
ble ? Ah ! tournez vos coups sur
moi , si vous voulez éteindre votre rage
dans le sang. Je sacrifierai plutôt ma
vie , que de voir couler un sang si pré-
cieux.

V ij

236 LA BELLE PENITENTE,
A L T A M O N T.

Il n'en falloit pas moins pour te sauver de ma fureur.

L A V I N I E.

Qu'entends - je ? ô Ciel ! & qu'ai-je vu ?

H O R A T I O.

Vous sçavez ce que vaut mon bras : il vous a donné les premiers exemples ; vous devriez vous en souvenir.

L A V I N I E.

Quel intérêt , quelle dispute peut enfin avoir ainsi allumé votre colere ? mettez donc bas ces armes cruelles , & adoucissez ces regards furieux , si vous ne voulez que ma frayeur mortelle me fasse tomber à vos pieds.

H O R A T I O.

Tu veux donc sçavoir ce qui a pû nous rendre ennemis ? c'est l'ingratitude, le plus grand crime contre l'amitié, & qui ne peut se pardonner. Celui qui m'étoit tout , mon enfant , mon frere , mon ami , en vouloit à mes jours.

A L T A M O N T.

Vous êtes ma sœur ; vous aimez votre mari : sa vie à ce titre est en sûreté : mais conseillez-lui de ne jamais entrer dans cette maison ; il s'est rendu indigne des bontés de Sciolto. Il seroit dan-

gereux pour lui de nous rencontrer.
Adieu.

L A V I N I E.

Arrêtez , Altamont , arrêtez : je vous en conjure , par tout ce que les liens du sang ont de plus sacré. Vous m'êtes chers tous deux ; dites seulement un mot à Horatio : voyez tout son chagrin ; sa colere est apaisée : il vous regarde toujours comme son ami , & je vois déjà sur son visage la joie qu'il auroit de se réconcilier avec vous.

A L T A M O N T.

Laissez-moi , je ne le puis : vous me retenez en vain.

L A V I N I E.

Eh ! mon frere , laissez-vous toucher. Je me jette à vos pieds.

A L T A M O N T.

Non : chaque instant que je reste ici , est une nouvelle injure que je fais à la belle Caliste. Je cours réparer l'offense d'un perfide , & lui jurer en mourant de plaisir dans ses bras , que je n'aurai jamais de confiance qu'en elle , & que mon bonheur me paye bien de la perte d'un infidele ami.

Il s'arrache des bras de Lavinie.

S C E N E VII
HORATIO , LAVINIE.
H O R A T I O

L Eve-toi , Lavinie : c'est trop répandre de larmes , & donner trop de marques d'amitié à un frere aussi cruel , & à un ami aussi ingrat ,

L A V I N I E.

Puis-je trop verser de pleurs , mon cher Horatio ? mon frere & mon mari sont les seuls biens qui me soient restés des débris de la fortune de mon malheureux Pere ; j'en vois déjà un perdu par la passion qui l'aveugle ; si vous m'abandonnez , si vous m'êtes aussi cruel qu'Altamont, quelle sera ma ressource ? Qui aura compassion de la triste Lavinie ?

H O R A T I O.

Sèche tes pleurs , ma chere Lavinie : tu ne m'as point offensé ; quoiqu'Altamont m'ait traité aussi indignement , & qu'il soit le plus ingrat des hommes , je ne t'impute point ses torts. Ne pense pas que je puisse jamais t'abandonner ; tu fais seule mon bonheur : les Dieux ne t'ont donné autant de vertu & de

A C T E III. 239

beauté , que pour me tenir lieu de fortune , d'amis , & de consolation.

L A V I N I E.

Puisque vous m'aimez , tous mes maux sont finis ; je ne suis plus embarrassée de notre fortune ; la providence qui étend ses soins jusques sur les plus vils animaux , n'abandonnera pas la vertu : elle sçait nos besoins ; elle ne nous laissera pas manquer.

H O R A T I O.

Je veux fuir la perfidie & l'inconstance des hommes , loin de cette Ville , dans quelque retraite où nous nous suffirons l'un à l'autre.

L A V I N I E.

Oui , je vous suivrai ; j'abandonnerai pour vous , sans regret , ma Patrie , mon frere , mes amis , enfin tout ce que j'ai. C'est peu de chose , mais s'ils étoient plus précieux je ne les quitterois pas moins , pour ne m'attacher qu'à mon seul Horatio. Semblable au Marchand qui voyant périr son vaisseau , quoique richement chargé , au retour d'un long voyage , en donneroit volontiers tous les trésors pour sauver sa vie. Il souhaite seulement d'échapper , & de vivre : son or & ses profits n'occupent plus son esprit. Porté sur les

240 LA BELLE PENITENTE ,
vagues , au gré des vents , il cherche à
s'acrocher à quelque planche secou-
rable ; & laisse joyeusement tout le reste
après lui.

Fin du troisième Acte.



ACT



ACTE IV.

*Le Théâtre représente le Jardin
du Palais de Sciolto.*

SCENE PREMIERE.

ALTAMONT, *seul.*

Dieux ! qu'elles inégalités regnent dans nos pensées ! Aujourd'hui notre ame est remplie de son bonheur ; il semble que le moment du chagrin ne puisse jamais revenir ; demain quel changement ! l'esprit est en désordre ; rien ne se présente à l'imagination qui ne soit affligeant ; nous nous déplaçons à nous-mêmes ; les plaisirs passés ne nous causent que des regrets ; & nous les regardons comme autant d'extravagances ! O quelle nuit ! quel retour , pour tant de caresses & de soumissions prodiguées

Tome V.

X.

242 LA BELLE PENITENTE,
à cette ingrate beauté ! Je n'ai vû que
froideur , que tristesse profonde : elle a
baigné le lit nuptial de ses larmes ; &
dès le point du jour elle s'est dérobée
de mes bras sans que mon amour ait
pû la retenir. J'ai perdu mon ami , &
j'ai gagné quoi? . . une femme ! Allons,
je n'y veux plus penser. Cherchons quel-
que ombrage solitaire : je veux m'y
abandonner au sommeil , s'il est possi-
ble , & écarter loin de moi toute pen-
sée affligeante. . . .

SCENE II.
LOTHARIO, CALISTE.
LOTHARIO.

Belle Caliste , vous verrai-je tou-
jours répandre des pleurs ? Laissez ,
laissez l'amour ranimer ces beaux yeux ;
qu'il rallume son flambeau pour de
nouveaux plaisirs ; que nulle pensée fâ-
cheuse ne les trouble. Oublions toutes
les peines , pour nous livrer à tout no-
tre bonheur présent.

CALISTE.
Ne cherche pas , perfide , à m'atten-
dri par tes fausses caresses. C'est en

A C T E IV. 243

vain, tu ne peux me trahir : je ne puis plus être trompée ; mon aveuglement est fini, le tems de ma folle passion est évanoui ; ce qui m'en reste n'est plus que pour les larmes, la douleur, & le repentir.... Hélas ! tu m'as perdue !

LOTHARIO.

Injuste Caliste, que pouvez-vous me reprocher ? Ne vous ai-je pas aimée autant au moins que vous m'aimiez ? notre amour n'étoit-il pas au comble de son bonheur ? mes yeux étoient enchantés en vous voyant ; mes transports m'ôtoient l'usage de la voix.

CALISTE.

Ne me parle pas de ces égaremens ; le souvenir seul m'en fait frémir. Que cette nuit, cette coupable nuit, soit à jamais effacée de l'année, ou qu'elle soit toujours ténébreuse ; qu'on attende même vainement l'aurore, puisque c'est cette nuit qui m'a deshonorée, & qui m'a livrée à la honte, aux chagrins, en un mot au perfide Lothario.

LOTHARIO.

O Dieux ! puis-je entendre ces reproches de la bouche de celle qui me manque de fidélité ? c'est elle qui se plaint, qui me traite de perfide, & c'est elle.

244 LA BELLE PENITENTE ;

même qui, après m'avoir juré dans les momens les plus tendres , qu'elle seroit éternellement à moi , se livre entre les bras d'un autre ; & de qui ? de l'homme de l'univers que je hais le plus !

CALISTE.

Ingrat ! peux-tu me reprocher ce crime , que ta cruauté m'a fait commettre : Outrée de tes mépris , l'indignation & la fureur qui regnoient dans mon ame m'y ont déterminée ; & l'espoir de me venger de toi , m'a portée à me punir moi-même. Ainsi songe que celui que je dois détester , comme l'objet de tous mes malheurs , ne peut être que toi. Ah ! si tu avois été fidèle à tes sermens , ni le pouvoir de mon pere , ni les soupirs d'Altamont, ne m'auroient jamais forcée de t'abandonner.

LOTHARIO.

Je n'ai jamais manqué ni d'amour ni de foi. Ma flâme n'est-elle pas aussi vive que le premier jour ? Dans ce moment même, je brûle des plus violens transports , & mes desirs sont aussi ardens que si je n'avois jamais été heureux.

CALISTE.

Ose-tu bien penser que je voulusse encore me livrer à ces lâches desirs ? que je fusse assez foible ? . . . Cette idée

ACTE IV.

245

seule met le comble à tous les mépris
que tu mérites!

LOTHARIO.

Votre colere m'accable : il faut ren-
noncer à me justifier. Mais cependant
si vous étiez plus tranquille , l'amour ,
le rendre amour auroit bien des choses
à vous dire pour détruire votre injus-
ce. . . .

*Altamont paroît dans le fond du
Théâtre.*

SCENE III.

ALTAMONT , CALISTE ,
LOTHARIO.

ALTAMONT.

NOn, il n'est point de repos pour
moi. . . . Ha! que vois-je? Est-ce un
rêve? . . . veillé-je?

CALISTE, à *Lothario*.

Hélas ! si tu m'avois été fidèle , quel
bonheur auroit égalé le nôtre ! Altamont
n'auroit jamais été mon époux. Mais
comment puis-je imaginer quelque bon-
heur avec toi , puisque c'est toi qui as
causé tous mes malheurs ? Mon ame me

246 LA BELLE PENITENTE,
reproche à chaque instant ma foiblesse;
c'est pour toi que le sévère Sciolto a juré
de se venger de moi, & qu'Altamont
se plaint sans cesse.

ALTAMONT.

Regarde : le voici.

CALISTE.

Ah !

ALTAMONT.

Vois le malheureux que tu trahis si
indignement ! l'espoir de la vengeance
est le seul bien qui lui reste.

Il met l'épée à la main contre Lothario.

LOTHARIO.

Tu m'as surpris, il est vrai : mais l'a-
mour & les armes auront chacun leur
tour. Il y a long-tems que nous som-
mes ennemis : ce moment va terminer
nos querelles. La terre, le Ciel & la
belle Caliste seront juges de notre com-
bat.

CALISTE.

Dieux ! quelle fureur !... Arrêtez..

ALTAMONT.

Va, fuis de ces lieux : ta respiration
empoisonne l'air qui nous environne...
Toi, défends ta vie.

Ils combattent.

LOTHARIO, *en tombant blessé dans
la coulisse.*

A C T E IV. 247

Ah ! je meurs : la fortune te favorise,
tu l'emportes sur moi dans ce moment :
mais ne t'orgueillis pas de ta victoire.
J'ai triomphé avant toi ; les faveurs de
l'amour me consolent de ma défaite ;
& j'emporte du moins cette consolation
en mourant. Celle qui fit mon bonheur ,
fait maintenant ton infortune.

C A L I S T E.

Que me reste-t'il à présent ? Couver-
te d'infamie , en proie à tous les mal-
heurs , je ne vois qu'un moyen pour
m'en délivrer....

*Elle se jette sur l'épée de Lothario , pour
se tuer. Altamont la lui arrache.*

A L T A M O N T.

Que prétend ta rage ?

C A L I S T E.

Laisse-moi. . . .

A L T A M O N T.

Tu me fais sentir des tourmens plus
cruels que la mort . . . Cependant mon
ame ne peut voir qu'avec horreur le
danger où tu t'exposes

C A L I S T E.

Peux-tu croire que je survive à ma
honte ? que je puisse souffrir que tu me
pardannes ? Tu connois mal Caliste : le
tombeau seul peut la cacher à tous les
yeux.

SCENE IV.
SCIOLTO , ALTAMONT ;
CALISTE.

SCIOLTO.

EH! quoi ! c'est mon fils !

ALTAMONT.

J'entends la voix de Sciolto.

CALISTE.

C'est pour moi la voix du tonnerre :
je vois la tempête s'élever : que ne puis-
je expirer à l'instant ?

SCIOLTO.

Il me semble avoir vû Rossano sauter
par-dessus la muraille du jardin : il s'est
passé ici quelque chose de funeste. Tu as
eu une querelle la nuit dernière avec ton
ami ; j'en ai blâmé la cause : aurois-tu
blessé celui qui t'a dit une vérité ? Ré-
ponds-moi promptement ?

ALTAMONT.

Hélas ! ne me pressez pas de parler :
ce récit seul me coûteroit la vie. . . .
Voyez ce corps : devinez ma honte &
mon désespoir ! Oh ! malheureuse Ca-
liste !

ACTE IV.
SCIOLTO.

249

C'en est assez. Mais je suis trop lent
à venger l'honneur de ma maison. Il
faut punir. . . .

Il tire son poignard.

ALTAMONT.

Arrêtez , Sciolto ! arrêtez , Pere trop
cruel ; percez plutôt mon cœur : vous y
trouverez toujours Caliste ; mon amour
sera content, si vous épargnez celle pour
qui j'aurois souhaité de vivre.

CALISTE.

Non , Altamont , ne pense pas que
celle qui n'a pû souffrir ton amour veuil-
le être l'objet de ta pitié. Quoique dé-
chirée par mille remords , quoique cou-
pable au-delà de toute expression , il
me reste cependant dans le cœur quel-
ques traits de la vertu de Sciolto. Oui ,
mon pere , j'applaudis à votre justice :
frappez ; je recevrai la mort avec plai-
sir. Ayez pitié de moi , délivrez-moi des
tourmens que j'endure : si je vivois plus
long-tems , ce ne seroit que pour mau-
dire le ciel , la terre , les hommes , &
Altamont , & vous , d'avoir donné l'être
à une malheureuse telle que moi.

ALTAMONT.

Ah ! Sciolto , pardonnez-lui ses fu-
teurs ; n'écoutez que la nature : ce bras

250 LA BELLE PENITENTE ;
si fameux dans la guerre pourroit-il se
teindre du sang de sa propre fille ? Cette
action terniroit votre nom & votre
gloire.

CALISTE.

Ne t'ai-je jamais offensé , Altamont ?
Pourquoi veux-tu me conserver une
vie que je déteste ? Caliste est desho-
norée : elle ne veut que mourir , la re-
connoissance augmenteroit ses maux.

SCIOTO.

Tes soins , généreux Altamont , m'ont
donné le tems de réfléchir , & m'ont
préservé d'un crime. Mon épée , célè-
bre par des faits glorieux , ne doit pas
être souillée par un parricide : mais je
me ferai justice. N'espere pas , Caliste ,
échapper à ma vengeance ; & toi , na-
ture , qui me parles pour elle , n'espere
rien de ma tendresse : tu voudrois en
vain me séduire.

CALISTE.

Vous me condamnez donc à vivre ,
pour gémir sans relâche sous le poids
cruel des mépris & des reproches , pour
me représenter le jour & la nuit l'hor-
reur de mon crime , & ne me laisser ja-
mais un moment de paix. Est-ce là la
pitié que vous voulez avoir pour moi ?
Je vous demande la mort , & vous me
la refusez !

ACTE IV.
SCIOLTO.

251

Ote-toi de mes yeux. Ton pere ne peut plus supporter ta présence. Va , fuis avec ton infamie dans quelque antre ténébreux ; cherche quelque asyle qui ne te représente que des malheurs , des soins & des douleurs , où la honte cache sa tête infâme. Pleures-y le reste de tes jours , & souhaite que ton nom soit à jamais oublié.

CALISTE.

Oui , j'irai dans quelque retraite affreuse , & j'y serai plus malheureuse que vous ne pouvez le souhaiter ; les larmes & la fatigue auront bientôt détruit cette misérable figure. Ni lumiere, ni nourriture , ni consolation , n'entreprendront point une vie que je brûle de voir finir. Alors quand vous me verrez exténuée & étendue sur mon tombeau, peut-être sentirez-vous quelque mouvement de pitié , & direz-vous en soupirant : *Ses larmes ont assez effacé ses crimes ; il est tems que sa punition finisse : meurs, malheureuse , & sois en paix!*



SCENE V.

SCIOLTO, ALTAMONT.

SCIOLTO.

Deux ou trois Valets paroissent.

QUI est là ? . . . Je vous défends, sur la vie, de laisser entrer ici personne.

ALTAMONT.

Ah ! Seigneur, je vois la fureur regner sur votre visage : je suis accablé de chagrins ; mais le plus grand de mes maux est la crainte que je ressens. Je tremble de la vengeance que vous préparez à l'infidelle, mais trop aimable, & trop chère Caliste.

SCIOLTO.

N'as-tu jamais sçu ce que fit le brave *Virginus* ? Il tua sa fille de sa propre main pour la sauver de la poursuite des *Décemvirs*. Elle mourut cependant sans tache : ce ne fut que pour prévenir sa honte : juges maintenant de ce que je dois faire ! Pourquoi donc arrêtas-tu mon bras ? . . Non, je ne tremperai pas mes mains dans son sang : mais elle n'échappera pas à ce qu'elle doit à l'honneur de ma maison.

ACTE IV.
ALTAMONT.

251

Vous voulez donc qu'elle meure ?

SCIOLTO.

Ne me demande pas ce que je veux : le trouble où je suis me le cache à moi-même. Oh ! Altamont , j'ai perdu en un jour tous les plaisirs que je me promettois pour le reste de ma vie ! j'espérois que cette fille seroit la consolation de ma vieillesse : qu'entouré d'une famille heureuse , je verrois arriver le terme de mes jours dans une paix profonde , & que la mort fermeroit mes yeux comme pour tomber dans une espèce de sommeil. Vain espoir ! le chagrin & la honte vont creuser mon tombeau. Ah ! malheureuse !

UN VALET.

Seigneur , songez à vous armer : Rossano , qui vient d'escalader les murailles du jardin , a ramassé dans la rue une troupe de scélérats qui menacent votre vie , & celle de vos amis , si vous ne remettez Lothario en liberté.

SCIOLTO.

Jeloue le Ciel de leur fureur. Les malheurs ne regneront pas seulement dans ma maison ; celles de Lothario & de sa famille payeront cher les chagrins qu'ils me causent. Mon nom est assez

254 LA BELLE PENITENTE,
recommandable, & mes amis assez
puissans : je les rassemblerai tous ; ils se
joindront à moi pour ma vengeance.
Toi, (à un valet), leve ce corps, &
l'emporte ; ses amis l'acheteront bien :
il faut du sang pour sa rançon. Vous,
Altamont, quand nos forces seront ras-
semblées, venez nous seconder.

On emporte le corps de Lothario.

SCENE VI.

ALTAMONT.

MEs sens sont accablés ; la colere
même me trouve insensible, & mon
ame abattue succombe sous le poids de
mes maux ! Est-ce la mort qui vient à
mon secours ? L'état où je me trouve me
rend tout indifférent ; tout, jusqu'à l'a-
mour, est éteint dans mon cœur. Je ne
suis plus qu'une masse de terre, qui n'as-
pire qu'après l'instant de se réunir à son
Tout. . . .



SCENE VII.

On entend un bruit d'épées.

LAVINIE , ALTAMONT.

Deux Valets avec des épées nues.

L A V I N I E.

Retournez promptement au secours de mon cher Horatio. Ne perdez pas ici des soins que vous pouvez mieux employer. Ramenez mon mari , & je serai contente.

Les deux Valets sortent.

A L T A M O N T.

Est-ce vous , Lavinie ? Quelle main barbare auroit pû attaquer votre innocence ? Vous paroissez agitée !

L A V I N I E.

Ah ! mon frere , mon cœur est atteint des plus mortelles frayeurs ; peut-être , en ce moment , mon cher Horatio n'est plus. Non , loin d'ici , en passant près du port , nous avons été enveloppés d'une multitude de furieux l'épée à la main , qui crioient en courant sur nous : *Vengeance pour Lothario !* Dans

256 LA BELLE PENITENTE ;
l'instant, Horatio , pour me mettre à l'a-
bri du danger , s'est présenté à eux avec
une contenance si assurée & si fiere, qu'il
a arrêté leur premier choc : mais ç'au-
roit été vainement , si le secours qui
nous est arrivé du Palais de Sciolto , ne
nous eût soutenu, & ne m'eût arrachés
de leurs mains furieuses.

ALTAMONT.

Eh ! qu'est devenu mon ami ?

LAVINIE.

Ah ! je le vois : il vit , il vient me
rassurer. Graces aux Dieux , il est en
sûreté.

SCENE VIII.

HORATIO, *avec deux ou trois*
Valets l'épée à la main.

ALTAMONT & LAVINIE.

HORATIO.

ALlez , je suis content. Laissez-moi...
(*Les Valets sortent.*) Ah ! je vois Al-
tamont ; je ne puis songer sans indigna-
tion à son procédé : j'ai peine à suppor-
ter sa présence.

ALTAMONT.

ACTE IV. 257
ALTAMONT.

O terre, ouvre-toi ! cache-moi aux yeux d'Horatio.

HORATIO.

Oh ! ma chere Lavinie ! que je suis aise de te revoir ! Mais je voudrois bien que ce ne fût pas dans cette maison.

LAVINIE.

Rendons graces aux Dieux de nous avoir conservés ; & pour rendre cette louange plus agréable , pardonne à ton ami ; qu'il ne te reste aucun souvenir de ce qui s'est passé.

ALTAMONT.

Je cherche en vain dans ses yeux une étincelle d'amitié qu'un reste de sympathie pourroit rallumer... Hélas ! il ne me connoît plus.

HORATIO.

Vous sçavez , Altamont , le pouvoir que vous aviez sur mon ame. Vous ne m'avez jamais demandé vainement ce que la nature, la raison , & l'amitié pouvoient vous faire desirer : mais exiger de moi ce que je déteste le plus , je ne puis le souffrir.

ALTAMONT.

Vous m'avez donc abandonné ?

HORATIO.

Non.

Tome V.

Y

258 LA BELLE PENITENTE ;
ALTAMONT.

Pourquoi donc vos yeux évitent-ils
les miens ? Pourquoi ce mépris , & cet-
te dureté ?

HORATIO.

Mes yeux vous peignent les sentimens
de mon ame , parce qu'ils sont vrais ,
& que je dédaigne un homme aussi foi-
ble que vous.

ALTAMONT.

Je vous ai donc beaucoup offensé ,
Horatio ?

HORATIO.

Oui , & je ne l'oublierai jamais.

ALTAMONT.

Si je vous ai vivement offensé , j'en
suis bien puni. Depuis que vous m'avez
abandonné , je n'ai pas joui d'un mo-
ment de paix : tous les malheurs se sont
accumulés sur ma tête ; le chagrin , les
remords , la honte , ont déchiré mon
cœur : toutes les espérances de ma jeu-
nesse sont perdues ; les horreurs de l'hi-
ver ont flétri mon printems dès son
commencement.

LAVINIE.

Peux-tu entendre , cruel Horatio , &
voir Altamont dans cet état pitoyable ,
& ne pas gémir de ses malheurs ? Ce-
pendant tu restes encore inébranlable !

ACTE IV.
HORATIO.

259

J'ai pitié du sage , & du brave quand il est dans la peine. Mais c'est une foiblesse de se l'aïsser toucher pour un ingrat , & pour un homme aussi aveuglé.

ALTAMONT.

Je ne demande pas que vous ayez pitié de moi , ni que vous me pardonniez : j'avoue même que je mérite votre mépris & votre haine. C'est constance d'esprit , & fermeté chez vous. Mais hélas ! si j'avois été offensé par Horatio , je sens que je n'aurois pû être aussi ferme : j'aurois couru les larmes aux yeux , & les bras ouverts pour l'embrasser , & lui rendre route mon amitié.

HORATIO.

Je ne puis en entendre davantage : la foiblesse est un mal contagieux : je deviendrois aussi rendre que lui.

LAVINIE.

Où voulez-vous aller ? Vous ne me quitterez pas : je me jetterai plutôt à vos pieds.

ALTAMONT.

Ne le pressez pas davantage , Lavinie. J'ai assez de moyens pour finir mes maux. Caliste a commencé à me porter les coups les plus cruels ; mon ami achève de me percer le cœur : dans le tom-

Y ij

260 LA BELLE PENITENTE,
beau nos malheurs seront oubliés. La
mort mettra fin aux injustices de l'a-
mour & de l'amitié.

Il tombe évanoui.

LAVINIE court à lui, & tâche
de le relever.

Il s'affoiblit ! il se meurt ! voilà,
cruel Horatio, où votre dureté l'a ré-
duit ! mais nos maux finiront ensemble :
je mourrai auprès de lui ; & je ne vous
verrai jamais.

HORATIO va à Altamont, & le
releve.

C'est trop le faire souffrir ; je l'ai
traité trop durement. . . Regarde, Alta-
mont, vois mon cœur s'attendrir. Par-
donnez-moi l'un & l'autre : un torrent
de larmes inonde mes yeux, & m'em-
pêche de parler. . . . Je vous aime, je
vous pardonne. La pitié vous rend tou-
te mon amitié.

ALTAMONT.

Hélas ! je pensois que rien ne pou-
voit plus arrêter mon ame prête à se
séparer de mon corps : mais ta voix la
rappelle. Je ne songeais qu'à l'offense
que je t'avois faite ; je voulois obtenir
ton pardon, celui du Ciel, & me dé-
vouer à la mort.

ACTE IV.
HORATIO.

261

Que je te plains, mon cher Alramont!
je sens tous tes malheurs.

LAVINIE.

Ah ! mon frere , songez que nous les
partageronstoujours ; quand on parlera
de quelque femme infidelle, de quelque
beauté fausse & perfide semblable à
Caliste , nous en rappellerons ici le tris-
te souvenir , nous maudirons cette fem-
me , en plaignant le jeune Amant qui
en aura été la victime , ainsi que vous !

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

Le Théâtre représente un appartement tendu de noir. D'un côté est le corps de Lothario étendu sur une bierre. D'un autre côté une table sur laquelle est une Tête de Mort, avec quelques ossemens, & un livre. Une seule lampe éclaire la Scène.

On apperçoit Caliste dans le fond du Théâtre couchée sur un lit, ses cheveux déliés & en désordre. On entend une Musique lugubre, & effrayante.

UNE VOIX.

Ier. COUPLET.

Ecoutez-moi, vous Phantômes de la nuit, qui paroissez pâles & décharnés; qui remplissez de crainte les malheureux que le sommeil abandonne.

*Vous qui errez & gémissiez autour
de vos anciennes demeures ; qui vous
reprochez sans cesse vos crimes , & à
qui la mort n'a pu donner le repos ; sor-
tez de ces tombeaux , où vous vous ca-
chez pour éviter la lumière. Hâtez-vous,
paraissez ici !*

*Reprochez à Caliste de différer trop
long-tems à se joindre à vous ; dites-lui
que c'est elle que vous attendez. Com-
mandez-lui de mourir , & disparaissez.*

*Voi le Ministre des cérémonies funè-
bres : le tombeau s'ouvre ; écoute , belle
Caliste , prosterne - toi. Cette Musique
est la triste cloche qui sonne ton tré-
pas !.....*

SCENE PREMIERE

CALISTE , *seule.*

OH ! que ces sons lugubres , cette
pompe d'horreur , sont bien propres à
nourrir la tristesse dans une ame ! que
ce lieu convient bien à mon état ! Li-
vrons-nous à la méditation , jusqu'à ce
que mon esprit s'égare dans la profon-
deur des pensées les plus accablantes.
L'isolement de cette lampe me pré-

264 LA BELLE PENITENTE,
pare déjà à perdre bientôt la lumière....
Ce livre m'a sûrement été laissé à quel-
que dessein.... C'est sans doute pour mon
instruction.... *Elle lit*..... Il ensei-
gne à faire un bon usage de ses cha-
grins, à se repentir de ses fautes, & à
faire pénitence... Les remords que je
porte dans mon cœur sont bien plus
puissans que toutes les méthodes qu'on
peut nous enseigner..... Pourquoi ce
crâne, & ces ossemens en parade? Tout
cela peut-il m'effrayer?.....

Elle regarde le corps de Lothario.

C'est cet objet qui est terrible à con-
sidérer!... Est-ce - là cet aimable, ce
fier & trop perfide Lothario? Hélas!
cher Amant, ces yeux où brilloient
tant de feux, sont fermés pour jamais!
ce sang qui servoit à animer cette figu-
re charmante, est glacé dans ses ve-
nes. Quelle pâleur affreuse! O vous,
phantômes! formes phantastiques de la
nuit, prenez vos figures les plus effrayan-
tes, & tentez, si vous l'osez, de vous
comparer à cet objet d'horreur....



SCENE

SCENE II.
SCIOLTO, CALISTE.

LA nature a consacré la nuit au repos, & cependant le tumulte tient tous nos citoyens éveillés : le Sénat, foible, divisé, & irrésolu, manque de pouvoir pour secourir l'Etat déchiré par la discorde. Vainement montre-t-il de la sagesse dans ses discours : les factions animées méprisent des ordres trop paisibles, & la voix de la Loi est étouffée par les clameurs de l'anarchie.... Mais j'apperçois Caliste !.. Voyez pendant ce trouble, où elle s'est réfugiée ! Semblable à *Hélène*, quand Troye fut saccagée, elle est ici spectatrice des maux qu'elle a causés.

CALISTE.

Qu'entends-je ? c'est Sciolto ! Allons, mon ame, sois digne du nom que tu portes ; montre-lui qu'il reste encore du courage dans le cœur de l'infortunée Caliste.

SCIOLTO,

Tu fus jadis ma fille !

CALISTE.

Heureuse, si j'étois morte, avant

Z

266 LA BELLE PENITENTE,
d'avoir perdu ce titre !

SCIO L T O.

J'aime à te voir ces sentimens
Tu étois la consolation de ma vieillesse ;
je mettois en toi mon espérance : les
jours me paroissent trop courts auprès
de toi ; mes soins & mes vœux ne ten-
doient qu'à te rendre heureuse : c'étoit
encore peu pour ma tendresse. Pourquoi
donc t'en es-tu rendue si indigne ? &
pourquoi suis-je à tes yeux un objet
d'horreur ?

C A L I S T E.

Parce que vous ne m'avez donné
qu'une partie de votre ame , & que je
ne suis qu'une copie très-imparfaite de
mon vénérable pere. Cette bonté , &
cette vertu mâle , n'occupent qu'une
partie de mon cœur ; le reste n'est rem-
pli que de foiblesses , & de passions...
Hélas ! j'étois femme ; & j'ai aimé !

SCIO L T O.

Si tu avois pû conserver ta vertu ,
tu aurois été trop charmante !
mais c'est un don précieux que rien ne
peut racheter lorsqu'il est une fois per-
du ! N'en parlons plus . . . As-tu jamais
osé méditer sur la mort ?

C A L I S T E.

J'y pense , & la désire comme le

terme de la honte & des ennuis.

SCIOLOTO.

Réponds-moi : y as-tu pensé de sang-froid ? ... car ce ne sont pas les leçons des Stoïciens, ni la pompe de leurs discours, & de leurs dissertations pédantes, qui peuvent soutenir ta fermeté dans ce moment terrible. Leurs livres ont enseigné aux lâches à parler noblement de la mort : mais lorsqu'elle paroît, ils reculent en frémissant. As-tu réfléchi sur l'autre vie ? sur le compte que tu dois rendre ? & sur ce que tu auras à répondre à ton Juge suprême ?

CALISTE.

Tout est considéré ; j'ai vu mon ame toute nue : elle brûle de se séparer de ce misérable corps, pour se procurer un sort plus tranquille.

SCIOLOTO.

J'approuve cette pensée : elle est digne de cet esprit qui animoit les anciens Romains lorsqu'ils étoient les maîtres de la terre. Je voudrois pouvoir te dire ce que je pense sur cela ; mais la tendresse paternelle m'arrête.

CALISTE.

Epargnez-vous la peine de me le dire ; que ce poignard grave vos ordres dans mon cœur.

Zij

168 LA BELLE PENITENTE ,
S C I O L T O .

Tu pénètres mes intentions...

Il prend son poignard.

Vois-tu cette main tremblante ! Trois fois j'ai voulu me faire justice , & trois fois le bras de ton pere s'y est refusé... Mais la vertu doit prévaloir. Il faut !... mais non... Tiens , prens ceci ,...

Il lui donne le poignard.

Si tu m'entends , fais ton devoir.

C A L I S T E .

Je vous entends : c'est ainsi que nous serons tous deux satisfaits.

Elle veut se percer , son pere lui retient le bras.

S C I O L T O .

Arrête ! accorde - moi du moins encore un moment... Tu t'es soumise à la sévérité de ton juge : ton pere , & la nature demandent leur tour. J'ai tenu la balance avec un bras de fer : j'ai étouffé tout sentiment de tendresse & d'humanité pour condamner ma fille ; mais épargne à mes yeux ce spectacle inhumain : il en coûteroit trop à mon cœur ; je ne pourrois le soutenir.

C A L I S T E .

Dieux ! seroit-il possible qu'il restât encore à mon pere quelque ombre d'a-

ACTE V. 169

mour & de pitié pour son infortunée
& trop indigne fille ?

SCIOTO.

Hélas ! quand je pense au plaisir que
je prenois à te voir ; aux agrémens de
ta jeunesse ; aux charmes de cette beau-
té dont mes yeux ne pouvoient se ras-
sasier ! quand je me rappelle combien
de fois j'ai levé les mains au Ciel pour
le remercier de toutes les merveilles
que j'admirois en toi ! .. & je me vois
forcé de me résoudre à te sacrifier ! ...
A cet aspect affreux , je succombe sous
le poids de ma douleur : je maudis mille
fois la nature & l'honneur , puisque
l'une m'a fait ton pere , & l'autre ton
juge Tu es cependant toujours ma
fille !

CALISTE.

A ce mot , je tombe à vos pieds ; je
veux les baigner de mes larmes. O bon-
té ! ô vertu incomparable ! c'est trop de
regrets pour une malheureuse qui vous
a offensé si lâchement ; pour une par-
ricide dont les crimes causent votre
trépas !

SCIOTO.

Je voudrois pouvoir changer ta desti-
née. Mais hélas ! tu dois mourir.

270 LA BELLE PENITENTE;
CALISTE.

Ne me plaignez pas : c'est ma seule consolation. La mort est un privilège de la nature humaine ; & la vie sans cela ne seroit pas digne d'être acceptée. C'est par elle que le pauvre , le captif , & les malheureux peuvent voir finir leurs peines. Viens donc , ô mort ! tandis que je jouis de la pitié de mon pere.

SCIO L T O.

Je dois me rendre où mes amis m'attendent. . . Je ne sçais quel présage funeste m'avertit que je ne te verrai plus ! Si cela doit être , disons - nous un éternel adieu. Je te quitte avec la plus vive douleur .. oh ! ma chere fille! . . .

SCENE III.

CALISTE.

VOis , malheureuse Caliste , vois tous les maux que tes crimes produisent ! Ils demandent vengeance. Le Ciel qui connoît la foiblesse , les imperfections de la nature , & combien les passions nous aveuglent , peut être appaisé par les prieres & par la pénitence : mais ici il faut du sang pour expier mon crime , & purifier l'ame de l'infamie.

Z iv

mie du corps. Ah ! voici un autre malheureux , qui vient me demander raison de mon retardement.

SCENE IV.

ALTAMONT , CALISTE.

ALTAMONT.

Quelle horreur ! quelle maison déplorable ! tout y annonce la mort. O vous , belle Caliste , dont les charmes brillent encore au milieu de cet appareil lugubre ! je ne viens point vous charger de reproches : je viens mêler mes larmes aux vôtres.

CALISTE,

Je sçais que je t'ai fait la plus cruelle injure. Viens - tu par ta présence augmenter encore ma honte & mes douleurs ? Tu sçais que je n'ai plus qu'un instant à vivre ; laisse - moi jouir du moins de ce moment de liberté. Épargne-moi de trop justes reproches.

ALTAMONT.

Vous me ferez donc toujours injuste ! Eh quoi ! je viens ici pour me plaindre avec vous de ma fatale destinée , & vous refusez même de m'entendre ! j'ai

Ziv

272 LA BELLE PENITENTE;

oublié que vous fûtes coupable : mon amour l'emporte ; il étouffe en moi tout sentiment de haine & de vengeance : mes maux me semblent moins difficiles à supporter , puisque c'est vous qui les causez : mais souffrez du moins que je pleure votre perte , puisque le destin n'a pû réunir nos cœurs. J'aurois été trop heureux si Caliste eût été à moi , & qu'elle m'eût été fidelle !

CALISTE.

Oh ! Altamont , il est bien difficile à des ames comme la mienne de convenir de leurs foiblesses : il faut pourtant t'avouer que quoique mon cœur ait dédaigné tes soins & tes soupirs, il a cependant toujours rendu justice à tes vertus. Oui , ton amour , les graces qui ornent ta jeunesse, (si je n'avois pas été aveuglée par une passion violente,) m'auroient fait désirer de passer des jours heureux & tranquilles avec toi.

ALTAMONT.

Ah ! ce bonheur dépend encore de nous. Oublions nos malheurs passés , & que ce jour voye renaître notre félicité.

CALISTE.

Je ne l'attends que de la mort.

ALTAMONT.

Quoi ! je vous verrai toujours résolue à mourir ?... Il faudra donc que je vous suive : mon ombre sera peut-être plus heureuse. A force d'errer sous des ombrages tristes & ténébreux , elle pourra rencontrer la vôtre pour ne s'en séparer jamais

CALISTE.

Non , Altamont, vivez. Le Ciel doit couronner vos vertus par un sort plus heureux : il vous réserve un cœur tendre & fidele , qui n'aura pas prêté l'oreille aux discours faux & séduisants des hommes , & qui ne connoîtra point les artifices des femmes : cet objet vous fera oublier vos malheurs. Sa douceur , sa beauté , & son innocence feront votre bonheur , & vous le sien.



SCENE V.

HORATIO, CALISTE.
ALTAMONT.

HORATIO.

C'Est maintenant , ô couple malheureux , qu'il faut fondre en larmes !

ALTAMONT.

Que vient nous annoncer Horatio ?

HORATIO.

Le malheur le plus affreux !... Le grand Sciolto est près d'expirer.

CALISTE.

Oh ! mon Pere !

HORATIO.

A peine étoit-il sorti accompagné de peu des siens , qu'instruit du chemin qu'il avoit pris , je me suis hâté de le suivre. Hélas ! je l'ai trouvé enveloppé par la faction de Lothario : son courage l'avoit emporté , presque seul , au milieu de ses ennemis. Je vole , mais trop tard pour le dégager : il étoit déjà frappé du coup mortel , qu'il sembloit désirer !

CALISTE.

Eh quoi ! je suis encore en vie , & la terre ne s'ouvre pas pour m'engloutir ! O vous , lumieres Célestes , cachez vos têtes brillantes , ma présence seule seroit capable de vous obscurcir : je ne répands autour de moi que le malheur & la contagion. Il est tems de donner la paix au monde , ainsi qu'à moi...

H O R A T I O.

Dieux ! quelle horreur !

A L T A M O N T.

Tu m'instruis trop bien pour prolonger plus long - temps une vie malheureuse.

*Il veut se tuer ; Horatio l'en empêche ,
& arrache son épée.*

H O R A T I O.

Quelle furie , Altamont ! quelque ennemi du genre humain a sans doute inspiré cette fureur à tout le monde.



SCENE VI.

SCIOLTO *paroît ensanglanté , soutenu par ses Valets.* CALISTE,
ALTAMONT , HORATIO.

CALISTE.

AH! mon pere , mon cœur ne peut plus soutenir un spectacle aussi cruel ; falloit-il avant de mourir , emporter encore ce reproche avec moi ? Mon pere , malgré mes crimes & vos douleurs , souffrez que je me serve encore de ce nom pour implorer votre pardon avant que de descendre au tombeau.

SCIOLTO.

Hélas ! ma fille , tu t'es livrée au hazard sur une mer orageuse , où la vertu , la réputation , & la vie font souvent naufrage : mais tu en as porté la peine ! Va , meurs en paix. Que le silence & l'oubli cachent à jamais ton nom , & te sauvent des traits malins & empoisonnés de la postérité. Puisses-tu trouver dans le Ciel le même pardon que ton pere t'accorde ! meurs , & sois heureuse.

CALISTE.

Que ces derniers mots sont conso

lans ! la paix commence déjà à régner dans mon ame. Mes peines mêmes deviennent moins insupportables ! Et toi, Altamont, fais grace à ma foiblesse : prens pitié de moi ! si j'avois connu plutôt tes vertus, nous aurions été plus heureux. Hélas ! il est trop tard : mes yeux, en se fermant, prennent plaisir à te voir, & tu es le dernier objet qu'ils auront vû Je meurs !

ALTAMONT.

La mort même n'altère point ses charmes. Quel cœur ! quand elle auroit encore mille défauts, pourroit-on se défendre de l'aimer, d'en avoir pitié, & de lui pardonner ?

SCIOLTO.

Quitte ce fatal objet, Altamont : approche-toi, que je t'embarasse avant que de mourir. Je veux te rendre heureux, ainsi que le brave Horatio : je vous laisse mes biens à tous deux Je veux avoir le même tombeau que ton vénérable pere Chéris ma mémoire comme la sienne, puisque je t'ai toujours regardé comme mon fils. Et vous, grands Dieux, qui répandez des graces sans mesure sur la vertu, puis-

278 LA BELLE PENITENTE.
t'elle être toujours son guide !.....
puisse-t'il,....

Il expire.

A L T A M O N T.

Je vous cède tout, Horatio : je ne
puis survivre à mon pere, ni à mon
amour....

Il se pâme

H O R A T I O.

Sa tendre jeunesse ne peut supporter
un chagrin si accablant. Qu'on le trans-
porte ailleurs.

Apprenons, par de pareils exemples,
à éviter les malheurs & les chagrins qui
suivent nécessairement une passion illé-
gitime. Bien-tôt la mort, ou mille acci-
dens fâcheux, divisent ceux qu'un lien
sacré devoit unir. La vertu peut seule
rendre l'Hymen heureux & tranquille.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LETTRE

A MADAME LA COMTESSE

DE ***

MADAME,

Je ne connoissois pas l'étendue de l'engagement que je prenois, quand je vous promis la traduction de la Pièce très-singulière dont je vous parlai; de cette Tragédie de Monsieur Rowe, qui fait verser tant de larmes aux Anglois, & qu'on représente souvent à Londres comme une des meilleures Pièces de ce Théâtre. Je croyois qu'en mettant des mots françois à la place de l'Anglois, je m'acquitterois de ma promesse, & que vous en auriez la même idée que j'avois tâché de vous en donner: mais j'ai vu que je vous causerois beaucoup d'ennuis par la longueur de plusieurs Scènes, & que la naïveté des expressions transformées dans notre langue ne feroit plus qu'un langage bas & puéril. Il a donc fallu donner plus de noblesse au Dialogue, raccourcir des Scènes trop longues & peu importantes, & en supprimer des comparaisons trop fréquentes, & des injures que nos crocheteurs ne se diroient pas aussi longuement: ils en viendroient plutôt aux mains.

Vous serez étonnée, Madame, d'y voir des caractères que les Régles de la bienséance & la pureté des mœurs établies sur notre Théâtre n'y

souffriroient pas : mais pourquoi ne les y pas admettre , puisqu'ils sont dans la nature ? Je sçais qu'il seroit plus noble que Caliste avouât sa foiblesse à l'ami d'Altamont , & que cet ami ne devroit pas l'en instruire ; que le caractère de Lothario est odieux : c'est un Petit-Maitre léger , indiscret , animé par la haine qu'il porte à Altamont, & outré du refus que le pere de Caliste lui a fait de l'accepter pour gendre. N'est-il pas trop ordinaire d'en trouver de semblables ? D'ailleurs il est bien puni ; pourquoi donc ne pourroit-on pas mettre en action des caractères & des événemens possibles & très-vraisemblables ?

C'est ainsi que les Anglois s'attachent plus que nous à peindre la nature dans le commerce ordinaire des hommes. Ce qu'on peut leur reprocher , est de la peindre dans le laid. Mais ce moyen d'émouvoir les Spectateurs , dont le peuple fait la plus grande partie, ne vaut-il pas autant au moins que de lui montrer des Musulmans polis & galants comme nos jolis François , ou cette vertu farouche & gigantesque des Romains & des Grecs ? Nous les admirons , parce que nous ne les connoissons pas : nos idées sont montées sur un ancien préjugé de grandeur , que par succession de temps nous avons fait aller au-delà de la Nature.

Mais , quand vous sçaurez , Madame , que sur ce Théâtre on ne fait nulle difficulté d'exposer aux yeux du Public * un jeune homme dans un mauvais lieu ; que sa passion pour une Courtisane emporte à assassiner son Onele , dans l'instant même que ce bon-homme prie Dieu pour la prof-

* Barnwelt , or the London merchant,

périté de son Neveu ; & que la Catastrophe finit par l'exécution de ce jeune homme & de la Courtisane qu'on mene à la potence ; que cette exécution même se fait aux yeux du Public ; pour faire voir , dans la Courtisane , à quel point va l'endurcissement d'un cœur livré entièrement au vice , & dans le jeune homme à quelles extrémités un cœur vertueux peut être porté par la corruption & la séduction de ces misérables créatures : vous serez sans doute moins surprise des caractères que vous trouverez dans cette Tragédie , & de la Scène du deuil qui se passe au cinquième Acte. Les Anglois aiment ces représentations , qui ont aussi leur mérite à certains égards.

D'ailleurs , cette Pièce est dans les Régles du Théâtre , ce qui n'est pas très-ordinaire chez eux. Monsieur Rowe a été plus exact qu'aucun autre Poète Dramatique à observer l'unité de tems , de lieu , & d'action. Celle-ci se passe en 24 heures ; elle commence à la cérémonie du mariage d'Altamont ; & finit le lendemain. Toute la Catastrophe s'exécute dans le Palais & le jardin de Sciolto , & tous les Personnages ont rapport à l'Objet principal. C'est une des plus régulières que j'aie lues.

Il me reste à souhaiter , Madame , que , malgré les retranchemens que j'ai faits dans les Scènes peu intéressantes , elle ne vous cause pas encore de l'ennui. Le plaisir que j'ai eu à remplir ma promesse m'en a garanti sans doute ; il m'a déjà payé de ma peine ; & je serai trop récompensé , si je puis par ce moyen vous prouver le respectueux attachement , avec lequel j'ai l'honneur d'être ,

Madame ,

Votre , &c.

Tome V.

Aa

V E N I S E
S A U V É E
T R A G E D I E
D' O T W A Y.



L
PR
LE

A
J A
P I
R I
SP
T E
E I
R E
D U
M I
B R
T E
B R
B E
A Q
L
Gar

PERSONNAGES.

LE DUC DE VENISE.

PRIULI, Sénateur, Pere de Belvidera.

LE MARQUIS DE BEDMAR, Ambassadeur d'Espagne.

ANTONIO, Sénateur.

JAFFIER.

PIERRE.

RENAULT.

SPINOZA.

THEODORE.

ELIOT.

REVILLIDO. } Conjurés.

DURAND.

MEZZANA.

BRAMVEIL.

TERNON.

BRABE.

BELVIDERA, Epouse de Jaffier.

AQUILINA, Courtisane Grecque.

Le Conseil des dix, Officiers, Suivantes,
Gardes, Boureaux, Populace, &c.

La Scène est à Venise.

Aa ij



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PRIULI, JAFFIER,

PRIULI.



Aïsse-moi , va-t'en , je ne
veux rien entendre.

J A F F I E R.

Ah ! cessez d'insulter à
ma douleur ! Seigneur, écoutez
un malheureux , que vous croyez
trop coupable !.... O Ciel , qui suis-je
donc , pour être si indignement rejet-
té ? .. N'importe : l'orgueil refuse de
m'entendre , la justice m'enhardit , &
me force à parler.

P R I U L I.

Perfide ! ne m'as-tu pas assez offensé ?

J A F F I E R.

Si mon cœur avoit été assez lâche

A C T E II. 285

pour se démentir, pour se prêter à l'injustice, & aux bassesses que la misere inspire, tu ne me verrois point à tes pieds !... Je t'ai offensé, dis-tu ; peux-tu me dire en quoi ?

P R I U L I.

Ose - tu le demander, après avoir terni ma gloire, & l'honneur de ma maison ? L'as-tu donc oublié ? Faut-il te rappeler la plus noire des ingratitude ? N'est-ce pas toi que j'accueillis au retour de tes longs voyages ; que j'attirai chez moi ; que j'ai nourri, que j'ai chéri, que j'ai produit dans le monde ? N'est-ce pas toi dont la jeunesse, & les vertus apparentes, ont séduit mon ame crédule ? que j'ai aimé comme mon fils, que j'ai cru sincere comme un autre moi-même ? N'est-ce pas toi qui, profitant de mon aveuglement pour me trahir, es enfin parvenu à me rendre le plus infortuné de tous les Peres, en me ravissant le seul fruit qui me restât d'un hymen malheureux ?... O Belvidera ! ma fille !

J A F F I E R.

Seigneur, si Belvidera vit encore, c'est à moi que vous la devez. Rappelez-vous ce jour où vous nous menâtes dans votre Brigantin, à la suite du Do-

286 VENISE SAUVÉE;

ge : ce Prince , suivant l'usage , alloit épouser la Mer Adriatique. L'inexpérience de votre Pilote brisa votre vaisseau contre un rocher ; nous allions tous périr , si un autre vaisseau n'étoit venu à notre secours. Vous y passâtes , & la tremblante Belvidera vous suivoit ; mais une vague impétueuse l'enveloppe , & la précipite au fond des flots. Seigneur , je vous fus cher alors ! le danger de votre fille me ferma les yeux sur celui que j'allois affronter : la Mer m'engloutit à mon tour ; & vous ne me revîtes , que pour remettre dans vos bras le digne objet de votre tendresse. Cet instant fit mon crime , si c'en est un d'avoir un cœur sensible ; il fit aussi celui de votre fille , puisque l'amour naquit bientôt de sa reconnoissance !

P R I U L I.

Dis que tu m'as trompé , traître ! Dis que tu me l'as ravie ! que tu m'as privé du seul bien dont la douceur pouvoit flater mon ame. Ah ! puissent celles que tu goûtes avec l'ingrate , être aussi fausses que celles qui séduisoient mon cœur ! Puisse cet indigne hymen ne produire d'autres fruits que la misere , l'ennui , la discorde , & le dégoût ; & que vos cœurs accablés sous le poids

des besoins , sentent enfin toute l'horreur des maux que le Ciel doit aux enfans rebelles !

J A F F I E R.

Graces au Ciel, la moitié de ces vœux cruels ne sera du moins pas remplie : notre tendresse est toujours la même ; rien ne peut l'altérer. Ta fille vient de m'en donner un gage précieux. Puisset-il vivre pour être moins barbare que son ayeul , & plus fortuné que son Pere !

P R I U L I.

Ah ! que ce soit plutôt pour te reprocher ta misere , & le malheur d'être né de toi !

J A F F I E R.

Pere dénaturé ! notre malheur fait donc ta joie ?

P R I U L I.

Je le voudrois du moins . . . Ta femme me fut chere : les larmes que son crime m'a fait répandre ont desséché mon cœur. Mais je suis homme ; je lui dois ma haine : elle sera éternelle.

J A F F I E R.

Dieu ! que ne suis-je au tombeau !

P R I U L I.

Et ta femme avec toi ! ... sa présence

288 VENISE SAUVÉE,
ne me rappelleroit plus mon bonheur
passé.

J A F F I E R.

Lâche , tu connois mon amour pour
elle : tu t'en prévaus. Oserois - tu me
traiter ainsi ?... Ah ! si je l'aimois moins,
si j'étois aussi perfide que tu feins de le
penser , qui pourroit m'empêcher de
me venger de toi en te renvoyant ta
fille ? Quels seroient alors mes besoins ?
N'ai - je pas un cœur ? N'ai - je point des
bras ?

P R I U L I.

Tu n'oserois le faire !

J A F F I E R.

Non , Seigneur ; non je ne l'oserois :
jamais mon cœur n'y pourroit consen-
tir. Trois ans se sont passés depuis que
l'Hymen a ferré nos nœuds : j'étois peu
riche ; cependant votre fille n'a jamais
eu à regretter l'opulence de son Pere.
Fille d'un Sénateur de Venise , rien n'a
jamais démenti l'éclat de sa naissance :
j'ai tout sacrifié pour mon épouse. je
comptois peu pourtant , que le temps
& nos larmes pussent vous attendrir : je
voulais seulement que l'univets connût
que je n'aimois que Belvidera , & non
pas l'héritiere du puissant Priuli.

P R I U L I.

Est-ce tout ?

J A F F I E R.

A C T E I. 289
J A F F I E R.

Encore un mot, & je te dis adieu pour jamais... Sçachez, Seigneur, que nul mortel n'est maintenant plus malheureux que moi : malheur d'autant plus affreux, que j'ai goûté long-tems les douceurs de l'opulence !... Tout me manque aujourd'hui : jugez de ma situation !...

P R I U L I.

Va-t'en chez toi, dépouille ton orgueil, apprens à vivre dans la médiocrité. Chasse tes parasites, & tes flatteurs ; retranche ce pompeux appareil qui suit par-tout ta femme ; rabaisse son faste au niveau de ta fortune : ou plutôt, va cacher ta honte dans quelque rerraitte écartée ; cherches-y ta vie, à la sueur de ton front ; multiplie ta triste postérité, & meurs accablé de tes maux !... Va-t'en, va-t'en, chez toi, te dis-je : adieu.



SCENE II.

J A F F I E R , *seul.*

J'Irois , sans doute , si mon cœur pou-
voit se vaincre : mais il est toujours
grand dans son malheur... J'irois , sans
doute ; l'objet de tous mes vœux m'y
convie : mais comment traverser ces
portes fatales , que mille avides créan-
ciers assiégent nuit & jour ? comment
me soustraire aux chagrins dévorans
que leurs persécutions me préparent ?
Plus de crédit , plus de ressources : ce-
pendant j'aime encore ! que dis-je j'aime ?
j'adore plus que jamais l'objet qui cause
ma misère... Chere Belvidera ! oui ,
tu es , & tu seras toujours ma digne
épouse !... Tu as partagé ma félicité ;
tu vas partager mon infortune
Juste Ciel ! quand finira-t-elle ?...



SCENE III.

JAFFIER, PIERRE

PIERRE.

BON jour , mon ami. Quel est ce sombre accueil ? quelles noires idées t'occupent ? quoi ! tu ne me dis rien ?

JAFFIER.

Comment ce maigre phantôme , que l'on appelle *honneur* , a-t'il pû s'introduire dans le monde ? le sçais-tu ? c'est à quoi je rêvois

PIERRE.

Mais . . je crois qu'il doit son origine à la lâcheté ingénieuse des premiers tyrans. N'est-ce pas sur la foi de la probité des hommes , que les heureux scélérats se reposent , & s'engraissent ? Chassez l'honneur de l'univers , tous les hommes égaux se détruiront bientôt les uns les autres : plus de justice , plus de procès ; l'impunité suivra toujours le crime : la force seule réglera les droits des mortels.

292 VENISE SAUVÉE,

J A F F I E R.

En-ce cas , l'honneur n'est donc en effet qu'un phantôme.

P I E R R E.

Rien de plus; c'est une vertu couverte de haillons: n'en parlons pas davantage.

J A F F I E R.

Tu as pourtant de l'honneur toi!..

P I E R R E.

Je veux bien qu'on le croie : mais il n'en est rien , cher ami ; je suis aussi pervers que ceux à qui j'en impose. Il est vrai que je paye mes dettes , quand je le puis ; que le bien d'autrui est sacré pour moi ; que l'espoir de la grandeur , & la volupté même , ne pourroient m'entraîner dans le crime ; que j'ignore l'art de flatter les grands , & d'humilier mes inférieurs : cependant , j'ose te l'avouer , cher ami , je n'en suis pas moins lâche.

J A F F I E R.

Toi ?

P I E R R E.

Oui , moi-même. ... Ne suis-je pas témoin de l'oppression , & des souffrances de mes semblables ? Est-ce être vertueux que de ne pas les venger ? de voir d'un œil tranquille nos orgueilleux Seigneurs en imposer au peuple par des

fausses apparences d'une liberté chimérique, tandis que chaque jour aggrave le poids de ses chaînes, & serre les nœuds de son esclavage? de les voir abaisser les uns par vengeance, élever les autres par caprice, couvrir les innocens d'opprobre, justifier les coupables, & faire tout plier sous le sceptre de fer de leur puissance tyrannique?... Tous ceux qui supportent ces maux, ne sont ils pas des lâches? n'étouffent-ils pas en eux la voix de la nature, qui leur crie sans cesse qu'ils sont nés libres?

J A F F I E R.

Cher ami, j'approuve ton transport; l'amour outragé te l'inspire: on t'a ravi l'aimable Aquilina....

P I E R R E.

Le barbare qui me l'arrache, auroit dû m'arracher ce cœur qui brûlera toujours pour elle. O mon ami! ce seul objet réunissoit mes vœux, mes craintes, mon espoir, & ma félicité. L'avenir n'offroit rien que de riant à mes yeux: je ne respirois que pour elle, & ma vive tendresse n'imaginoit que de nouveaux plaisirs toujours plus grands que les premiers: nous touchions à notre bonheur; que dis-je? nous le goûtions déjà, lorsqu'un vieux Sénateur,

B b iij

294 VENISE SAUVÉE,
ou plutôt un Vautour, fend l'air, tombe sur ma proie, & disparoît avec elle !

J A F F I E R.

Je connois cet illustre scélérat. Je le méprise autant que tu le hais.

P I E R R E.

Voilà pourtant les Chefs d'une République, où quiconque accumule assez de richesses pour s'annoblir, acquiert en même temps le droit d'être injuste impunément ! . . . Dieu ! quelle horreur pour un amant, de voir passer tout ce qu'il aime dans les bras d'un odieux Rival ! d'un vieux débauché, qui, sans son or, feroit à nos yeux le dernier des humains !

J A F F I E R.

Mais, tu t'en es vengé ; tu l'as chassé de chez elle.

P I E R R E.

Sans doute : mais le lâche s'en est plaint au Sénat ; & cet affreux Tribunal m'a condamné. C'est ainsi que cette ingrate République récompense mes longs services. Ah ! que n'ai-je plutôt été toujours vaincu ! . . . Ami, l'amour est pour un soldat l'aiguillon de la gloire : si l'on profane l'Autel auquel son cœur sacrifie, n'attendez plus de fruits

A C T E I. 195

de sa valeur ; nul frein ne le retient ,
ses engagemens les plus sacrés sont
rompus !... Trop superbe Venise , ton
injustice me rend à moi-même ; tu vois
en moi ton ennemi !... Et toi , fiere
vengeance , où faut-il frapper ? Parle ;
mon bras est prêt à t'obéir.

J A F F I E R.

J'apperçois , comme toi , que la vera
tu n'as plus ici d'asyle...

P I E R R E.

Ici , plus de sûreté , plus d'union ;
plus de paix ; les fondemens de la li-
berté sont écroulés ; la justice est aussi
muerte qu'aveugle ; & les loix , inter-
prétées au gré de nos Tyrans , ne sont
plus que les instrumens de leurs pas-
sions.... Pourquoi donc suis-je seul pé-
nétré de tant de maux ? Ah ! si mes
amis les sentoient comme moi , te ver-
rois - je encore long-temps accablé sous
le poids de ton infortune ? O mon
ami ! ton barbare Beau-pere connoîtroit
bientôt l'humanité : il apprendroit bien-
tôt ce qu'il doit à un fils tel que toi !...
La pitié retient ma langue , mais mon
cœur saigne en te regardant !..

J A F F I E R.

Non , ne m'épargne pas : laisse-moi
partager tes peines , & ne crains pas

296 VENISE SAUVÉE,
d'augmenter les miennes ; tu sçais que
mon ame est depuis long-temps ouver-
te à la douleur..... Quel est donc ce
secrer terrible?.....

PIERRE.

Hélas ! tu ne l'apprendras que trop
tôt....

JAFFIER.

Acheve : il sera moins funeste dans
la bouche de mon ami.... La vertu qui
t'anime me rendra mes malheurs moins
affreux , dès qu'ils me seront annoncés
par ta bouche.

PIERRE.

Eh bien ! je t'annonce ta ruine.

JAFFIER.

Ce malheur n'est pas nouveau pour
moi : je le pressentois depuis long-tems.

PIERRE.

Je passois à l'instant chez toi : ta por-
te étoit environnée d'un tas de ces in-
fâmes Satellites qui ne vivent que des
rapines que le malheur des particuliers
fait tomber dans leurs mains. J'apprends
d'eux, qu'une sentence du Sénat les au-
torisoit à saisir tous tes biens ; & qu'elle
étoit signée de la main du cruel Priuli.
J'entre, & j'apperçois un de ces oiseaux
de proie , qui d'un coup d'œil hideux ,
commandant aux autres , faisoit élever

ACTE I.

297

une pile de ton argenterie , destinée à être vendue publiquement. Plus loin j'en vois un second , insultant lâchement à ton malheur , & s'emparant des somptueux & tristes restes de l'opulence de tes ayeux ; de ce lit même , qui le jour de tes noces avec Belvidera , fut le témoin de ta félicité. Je l'ai vû , cher ami , je l'ai vû profaner par ces mains sacrilèges , & confondre parmi tes autres meubles ,

J A F F I E R.

C'en est donc fait ? ... Grace au Ciel.

P I E R R E.

Grace au Ciel ! ... Et de quoi ?

J A F F I E R.

De ce que je n'ai plus rien à perdre.

P I E R R E.

Maudis plutôt la malignité de ton étoile , & le sort de Venise , où les frères , les amis , & les Peres sont également perfides ; où la confiance , & les promesses sont également fausses ; où l'innocence gémit sous le joug de l'oppression ; où le vice , en un mot , domine sans Rival. Ah ! si tu avois vû , comme moi , ta charmante Belvidera , ainsi qu'une infortunée , condamnée au bannissement , sortant de chez elle baignée de larmes , & cependant aussi brillante

298 VENISE SAUVÉE;

que le Soleil du mois d'Avril qu'un orage subit veut tenter vainement d'obscurcir ! Si tu l'avois vue soutenue par deux jeunes filles , qui cherchant à la consoler , n'étoient pas moins accablées qu'elle du poids de sa douleur : tandis que la Populace, attirée par la nouveauté du spectacle, restoit muette à son aspect, & par ses mouvemens exprimoit sa pitié ! . . . Ces pauvres gens me plaisoient presque en cet instant.

J A F F I E R.

Je te rends graces de ta narration ; & de toute mon ame, puisque j'apprends qu'il ne peut rien m'arriver de plus terrible . . . Ah ! Pierre ! mon cœur étoit assez ferme pour supporter tous les revers de la fortune : mais quand je me représente ce que Belvidera doit ressentir , & toute l'amertume de sa douleur , je conviens de l'excès de ma foiblesse. Pardonne-la , cher ami ; regarde-moi comme un enfant , qui répand des larmes dans ton sein . . . Ah ! je vais l'inonder de mes pleurs !

P I E R R E.

Brûle , brûle plutôt ; rends le sort de Venise égal au tien : sommes-nous faits pour être misérables , ou pour n'avoir d'autre ressource que la mort ?

Toi ni les tiens ne manqueront jamais d'assistance tant que j'aurai du sang , & le pouvoir de te servir. Dispose de mon cœur : tu peux tout exiger de lui.

J A F F I E R.

Non : il y a un secret orgueil à mourir courageusement.

P I E R R E.

Les rats meurent dans des trous , dans des coins ignorés ; les chiens deviennent enragés ; l'homme connoit un meilleur remede contre la douleur : la vengeance ! c'est le plus bel attribut de la Divinité ; elle l'a gravé dans nos cœurs , ainsi que son Image sur nos corps. Toi , mourir ! considere les suites de cette action ; & si tu es un lâche , meurs. Souviens-toi des maux que souffre Belvidera.... Belvidera ! ... Et tu pourrois mourir ?...

J A F F I E R.

Ciel !...

P I E R R E.

Fort bien ; laisse aller ton ame : soulage-toi , jure.

J A F F I E R.

Oui , je jure , par la mer & les airs , par l'enfer & les Cieux , qui je vengerai les pleurs de Belvidera ! ... Ecoute , ami..... Priuli..... est un Sénateur....

300 VENISE SAUVÉE,
PIERRE.

Un chien.

JAFFIER.

D'accord.

PIERRE.

Brûle-lui la cervelle.

JAFFIER.

De tout mon cœur : n'en parlons plus. Où nous reverrons-nous ce soir ?

PIERRE

Au *Rialto* ; j'y vais tous les jours vers minuit : c'est-là que je fais mes méditations sérieuses. Viens m'y trouver : j'ai de grandes choses à te confier.

JAFFIER.

Adieu.

PIERRE.

A minuit juste ?

JAFFIER.

Quelle que soit l'heure , mes maux me tiennent toujours éveillé.

SCENE IV.

JAFFIER, *seul.*

O Ciel ! dis-moi pourquoi tu m'as formé tel que je suis ? Pourquoi as-tu

versé dans mon ame cette intelligence ,
ces desirs ambitieux , digne partage des
mortels fortunés ? Ou plutôt , pourquoi
ne me donnas - tu pas une ame basse ,
insensible à la honte , & conforme à
mon sort ? Ne m'aurois - tu formé tel
que je suis , que pour me faire mieux
sentir toute l'horreur de mon état ? O
nature ! puis-je vanter ta justice ?
O ma chere Belvidera ! ...

S C E N E V.

JAFFIER , BELVIDERA.

Deux Suivantes.

B E L V I D E R A.

Soutenez - moi , conduisez - moi ,
mes filles ; j'entends la voix de celui que
j'aime , de mon Seigneur , de mon ami ,
de mon unique espoir ! mes yeux sont
satisfaits lorsqu'ils te revoient ; les bat-
temens de mon cœur accablé d'ennui ,
ne sont plus douloureux : un seul de
tes regards le calme , le ranime , & le

302 VENISE SAUVÉE,

cet air riant, qui brilloit sur ton visage dans le printems de nos amours; & redonne la vie à mon ame expirante !

J A F F I E R.

Dans le printems de nos amours ? ..
Mon sort est donc totalement changé ?
N'es-tu plus cette même Belvidera, sincere, aimable, tendre, telle en un mot que tu l'étois alors ? Ah ! si tu n'es plus la même, quel sera mon recours ? dans quel sein répandrai - je mes douleurs ? hélas ! qui les soulagera ?

B E L V I D E R A.

Peux - tu me soupçonner d'inconstance ? peux-tu douter de ma tendresse quand je viens me jeter dans tes bras ; quand la sincérité de mes transports est peinte dans mes yeux ? les mouvemens de mon cœur te sont-ils inconnus ? le tien cesse-t'il de les entendre ? ta mere se crut moins heureuse, en t'embrassant pour la premiere fois, que je ne crois l'être en te possédant !

J A F F I E R.

Se peut - il qu'une femme soit aussi sincere ? Sexe charmant ! tout ce qu'on vous impute n'est que l'ouvrage de la calomnie. O femmes ! aimables

femmes ! vous fûtes faites pour adoucir le cœur des hommes : nous serions des brutes sans vous : nous ne peignons les anges sous une forme gracieuse , que parce qu'ils vous ressemblent ; & nous trouvons en vous seules une idée des vertus & des plaisirs célestes !....

BELVIDERA.

Si l'amour est un trésor , est-il de cœur plus riches que les nôtres ? mon cœur ne peut contenir tout le sien , & ma voix ne peut en exprimer l'ardeur : quand je veux le tenter , l'abondance de mes idées me rend muette , je fais de vains efforts , je sens mille fois au-delà de mes expressions .. Ah ! conduis-moi dans quelque désert aussi vaste que sauvage , aussi stérile que notre fortune , où mon ame puisse attester hautement ma tendresse à la face des Cieux , & des astres attentifs à ma voix ; où , sans autres témoins que l'amour même , je puisse t'accabler de mes innocentes caresses , & donner un libre cours aux feux qui dévorent mon cœur !

JAFFIER.

O Belvidera ! c'est maintenant que je puis me dire doublement ruiné ! Comment pourrai-je jamais m'acquitter en-

304 VENISE SAUVÉE,
vers toi ? ... la misère , l'affreuse misère , cette famélique & maigre furie , est maintenant attachée à mes pas , & ne perd point de vue sa triste victime ! Es-tu faite pour souffrir ses horreurs ? sentis - tu jamais , ou le froid , ou la faim ? Ces membres délicats & faits pour l'amour , supporteront-ils la rigueur des saisons ? endureront - ils les travaux cuisans & les besoins multipliés que la pauvreté traîne sans cesse à sa suite ? ... lorsque forcés par la misère d'abandonner ces lieux , pour chercher un asyle dans quelque climat éloigné où nos noms mêmes seront inconnus ; lorsque privés de tout secours humain , couchés sur la terre comme de vils animaux , exposés aux injures de l'air , comptes - tu , esperes-tu de me parler ainsi ? te flattes - tu que les feux de l'amour t'animeront encore , qu'ils feront encore ma joie & ta félicité ?

BELVIDERA.

Oui , je t'aimerai toujours ; en expirant même je t'aimerai toujours ! ... Oui , dussent mes sens accablés & troublés par le poids de mille maux trahir pour quelques instans ce cœur qui t'adore , tu le reverras sans cesse attentif à saisir les moindres intervalles de soulagement

lagement , pour t'assurer qu'il est toujours à toi. Dussions-nous n'avoir désormais que la terre pour lit , que ses racines pour aliment , pour logement qu'une tanière , ce bras soutenu par l'amour soutiendra toujours mon époux. Partageant ses douleurs , soulageant ses peines , rampante sur son sein , je le réchaufferai , j'y verserai le baume de l'amour ! . . .

J A F F I E R.

O Cieux , écoutez-la ! admirez le plus parfait de vos ouvrages ! Regnez , regnez , fiers Souverains ! donnez des loix à la terre , le soin de votre sûreté vous interdit des plaisirs aussi purs que les miens. Semblables à de superbes vaisseaux , les flots s'abaissent sous vous , & semblent ne se relever que pour flatter mieux votre orgueil ; mais les perfides n'aspirent qu'après l'instant d'une tempête : elle arrive ; ils vous engloutissent. Tandis que moi , comme un pauvre Marchand qu'ils entraînent sur des bords inconnus , (dans une humble chaloupe à demi-brisée ,) j'ai du moins la consolation d'avoir sauvé du naufrage mon bien le plus cher , & le plaisir de le conduire au Port !

Puisque je dois errer encore sur ce

306 VENISE SAUVÉE;
nouveau rivage , embrasse-moi , triste
& précieux reste de ma fortune ! je me
soudets à tout , j'affronte tout : toi
seule feras ma destinée.

Fin du premier Acte.



A
P
re
la
qu
cu
les
ma
Pi
ten
d'A
che
lui
voi
&
tra
ter
en
tré.
de c
ne e



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, AQUILINA.

Aquilina séduite par l'ambition, & par l'or du Sénateur Antonio, veut engager Pierre, qu'elle aime cependant toujours, à passer la nuit chez elle. Il ne répond à ses avances que par les reproches les plus amers. Elle s'excuse sur sa pauvreté, qui l'a forcée à accepter les propositions brillantes du vieux Sénateur; mais elle le hait autant qu'elle le méprise, & Pierre seul sera toujours l'unique objet de sa tendresse : elle n'attend enfin que la mort d'Antonio pour revoler, avec toutes ses richesses, dans les bras de Pierre. Il la prie de lui prêter un de ses appartemens, pour recevoir une compagnie qu'il attend ce soir même, & avec laquelle il a des affaires secrètes à traiter. Il lui recommande sur-tout, d'écarter le Sénateur de cet appartement, & de faire en sorte qu'il ignore que personne y soit entré. Aquilina consent à tout, dans la crainte de déplaire à son jeune amant, qui lui ordonne en même temps de se servir de tout l'em-

C c ij

308 VENISE SAUVÉE,

pire qu'elle a sur l'esprit d'Antonio pour tirer de lui, sans affectation, tout ce qui se passe de plus secret dans le Sénat. A ce prix, Pierre promet à Aquilina d'oublier l'infidélité qu'elle lui a faite. Il la quitte, en la priant d'ordonner à ses domestiques d'introduire chez elle ceux qui viendront bientôt le demander.

SCENE II.

Le Théâtre représente le cours du Rialto.

J A F F I E R.

SEul dans ces lieux, environné des ombres de la nuit, je crois sentir tout l'Enfer dans mon cœur. Que dis-je, je crois sentir ? hélas ! j'y suis moi-même ! . . . Chaque pas que je fais semble exciter un nouveau Démon à déchirer mon ame. Combien, à pareille heure, le désespoir n'a-t'il pas conduit ici d'infortunés mortels, pour invoquer le secours des Enfers ? . . . Mais je suis trop malheureux, pour qu'ils daignent l'entendre. . . Réveillez-vous, noires Divinités ! . . .



S C E N E III.

J A F F I E R , P I E R R E ,

P I E R R E .

JE crains de m'être fait attendre. Il est minuit sonné : j'aurai perdu mon profélite. Qui est là ? Est-ce toi , Jaffier ?

J A F F I E R .

Moi-même. . . . *

P I E R R E .

Qu'as-tu fait de Belvidera ?

J A F F I E R .

Je lui ai trouvé un logement , pour un jour ou deux , en attendant que je prenne un parti. Mais si tu veux que je sois raisonnable , ne me parle point d'elle.

P I E R R E .

Je veux pourtant la voir heureuse , ainsi que toi. . . . Tiens , prends toujours ceci. **

* Je supprime quelques propos qui ne plairoient point en François.

** Il lui donne une bourse.

510 VENISE SAUVÉE,

J A F F I E R..

L'Enfer m'auroit-il entendu ? D'où vient cet or ? N'importe , donne. . . Dis-moi maintenant ce qu'on attend de moi ? Faut-il être rebelle , meurtrier , ou parjure ? Parle : de quel crime cet or doit-il être le salaire ?

P I E R R E.

Ami , nos idées étoient tantôt plus mâles ; & nos cœurs échauffés l'un par l'autre sembloient sympathiser davantage. . . Qu'est-il donc arrivé depuis ? Le monde est-il tout-à-coup devenu vertueux ? Priuli n'est-il plus un barbare ? connoîtroit-il la probité ?

J A F F I E R.

O Ciel ! répands sur lui tous les maux attachés à la vieillesse ! que le cruel gémissant sous leur poids , invoque en vain la mort !

P I E R R E.

Les autres Sénateurs sont-ils moins coupables que lui ? Pourquoi les épargnes-tu ?

J A F F I E R.

A quoi servent les vœux , s'ils attiroient la foudre ? Je connois peu de têtes dignes d'un autre sort. Ah ! que ne puis-je ! . . .

A C T E II.

311

P I E R R E.

Laisse tes vœux : les poignards sont plus surs.

J A F F I E R.

Que dis-tu ?

P I E R R E.

Oui, des poignards...

J A F F I E R.

Où sont-ils ?

P I E R R E.

J'en connois plus de mille , prêts à frapper.... & des cœurs généreux....

J A F F I E R.

Explique-toi mieux : parle.

P I E R R E.

Tout autre que toi m'entendrait.

J A F F I E R.

Mille bras , dis-tu , sont armés ?...

Mille poignards sont sortis du fourreau ? ... Ne me reste-t'il pas un ami , pour en plonger un dans mon sein ?

P I E R R E.

Oui , s'il doutoit de ton courage ; s'il te croyoit incapable d'oser quelque chose de grand : e le serois moi cet ami. Mais je t'estime trop , & tes malheurs t'ont fait encore d'autres amis , que tu trouveras dignes de ce nom. A cette heure , à cet instant même on travaille pour toi : tu sçauras tout. Mais

312 VENISE SAUVÉE,
prends garde : ne démens pas mon choix :
jure d'être fidele au secret important
que je vais te confier. Les Dieux seuls,
& des hommes égaux aux Dieux , en
sont dépositaires : jure que les tourmens
ni les remords ne pourront te l'arra-
cher.

J A F F I E R.

Te faut-il des sermens ? N'as-tu pas
toujours lû dans mon cœur ? Ne le con-
nois-tu pas à fond ? Te faut-il d'autres
garans de ma fermeté ? Si tu es
mon ami , ignores-tu de quoi je suis
capable , dès que l'honneur me guide ?
Mais je te rends plus de justice : parle
sans crainte ; quelle que soit l'entreprise
où tu veux m'engager , je la crois aussi
légitime que glorieuse , & je t'engage
& mon cœur & mon bras.

P I E R R E.

Tu ne te trompes point : l'entreprise
est noble sans doute. Il s'agit de rendre
un peuple libre. Il s'agit de reprendre
les droits que nous tenons de la nature.
Oui , mon ami , tu seras bientôt vengé
de ton orgueilleux beau-pere ; tu jouiras
bientôt des biens que l'injustice t'a ra-
vis ; tu me verras enfin plus heureux
que je ne suis à présent misérable. Ve-
nise va renaître sous de plus heureux
auspices ;

ACTE II

auspices, le règne du vice est passé, la
vertu seule en sera souveraine!...

J A F F I E R.

Je t'entends.... A quoi destines-tu mon
bras?

P I E R R E.

Tremblera-t-il devant un Sénateur?

J A F F I E R.

Non : fût-il vertueux, j'en le punirois
des crimes de ses collègues.... Mais
tu parles de vengeance : au nom de ma
douleur, explique - toi, est-elle prête ?
déjà ton récit me transporte!...

P I E R R E.

Jure donc de nous être fidèle.

J A F F I E R.

Je le jure par ces Astres qui nous
éclairent ! par tout ce que le Ciel & la
Terre ont de sacré ! par l'amour, &
par l'amitié, qui me sont mille fois plus
chers que la vie!

P I E R R E.

Embrassons-nous, & sois mon cœur
à découvrir. Un conseil secret dis-
pose actuellement du destin de cette
République. Suis-moi, je vais t'y con-
duire. Mais souviens-toi de ta promesse !
tu vas voir des mortels faits pour chan-
ger la face de l'Univers, & pour don-
ner des lois aux tyrans mêmes.

314 VENISE SAUVÉE;

J A F F I E R.

Ami, je serai digne d'eux ! si tu me vois pâlir, perce ce cœur qui t'aura trompé !... Partons : cet instant m'affranchit de toutes les foiblesses de l'humanité ; je ne respire plus que la vengeance !... Vengeance ! vengeance !

P I E R R E.

Et, Liberté !...

SCENE IV.

*Le Théâtre change, & représente
un appartement de la Maison
d'Aquilina.*

RENAULT, paroît seul.

Fatale ambition ! pourquoi mon cœur n'est-il sensible qu'à tes charmes ? dois-tu être le partage des malheureux ?... Tes promesses, il est vrai, sont séduisantes ; & le prix que tu nous laisses entrevoir, dans le lointain, est si brillant, qu'il nous ferme les yeux pour tout autre objet. Mais qu'il est rare de l'atteindre ! que les degrés qui y conduisent sont difficiles à franchir !... Qui est-là ?

ACTE II.

319

SPINOSA, *entre.*

Bon jour , Renault. . . . Il est minuit passé.

RENAULT.

Oui ; l'horloge est exacte : l'homme seul est aussi inconstant qu'indocile. J'attends depuis trois heures entières , pas un de vous n'a paru. C'est le sort des ames actives , telles que la mienne , d'être toujours victime de l'indolence , & de l'irrésolution d'autrui.

SPINOSA.

Loin de nous de pareilles ames : elles sont toujours ouvertes à la crainte.

RENAULT.

Pourquoi donc suis-je seul en ces lieux ? Où sont nos compagnons ? . . . *
Bon soir , mon ami : je ne croyois pas qu'un Anglois dût être accusé de lenteur quand il s'agit de trahison. Sans doute la débauche seule a pû te retenir ?

ELIOT.

Doucement , vieux François ! Modère ton insolence.

RENAULT.

Que dis-tu ? . . .

* *Ap Eliot qui entre.*

ACTE V.

Les mêmes Acteurs. LE MARQUIS
DE BEDMAR, THEODORE,
BRAMVEIL, DURAND,
BRABE, REVILLIDO,
MEZZANA, TERNON, &
AUTRES CONJURÉS.

B E D M A R.

QU'entens-je, mes amis? vous disputez! vous, l'Elite des humains! vous que le fort rassemble ici, pour regler le destin des Empires? Ah! laissez ces foiblesses à des ames vulgaires: rougissez de vous démentir!

R E N A U L T.

Rougissez, dit il?...

B E D M A R.

Renault, ta main.

R E N A U L T.

La voilà... Je m'étois flatté d'avoir ici des amis: mon cœur doit leur être connu; & pas un d'eux n'est assez généreux pour faire grace aux défauts de mon âge.

ACTE II. 317

B E D M A R.

Cher Eliot, je t'ai connu plus magnanime : j'ai vû la fermeté de ton caractère plier à de moindres avances. Ta Nation fait gloire de pardonner aux braves ennemis. Je te reconnois maintenant. . . . Embrasse encore Renault. . . . Embrassons-nous tous, mes amis ! C'est ainsi que nos forces unies vont renverser la base de cet Empire. Je la vois déjà chanceler !

R E N A U L T.

Que n'ai-je déjà vû sa chute !

B E D M A R.

Elle est prochaine. Cette nuit scellera sa ruine. . . . Viens* vole dans mes bras. L'audace & la valeur sont dans tes yeux, le destin de Venise est dans ton épée : c'est *Mars* lui-même que j'embrasse !

P I E R R E.

Amis ! ce fameux Brutus, qui poignarda César dans le Sénat, n'étoit-il pas un grand homme ?

R E N A U L T.

Sans doute. Catilina, que l'histoire noircit, fut-il moins un Héros ? eut-il d'autre objet, en conspirant, que la gloire & la liberté de sa Patrie ? Son

* A Pierre qui entre.

Dd iij

318 VENISE SAUVÉE;
entreprise étoit donc légitime.

B E D M A R.

Et la nôtre l'emporte d'autant plus
sur la sienne , que Renault l'emporte
sur *Cethegus* , & Pierre sur *Cassius*.

P I E R R E.

Que faisons-nous donc ici ? Qu'at-
tendons-nous pour frapper ? Parlerons-
nous toujours !

B E D M A R.

Non , l'instant fatal approche : tout
est prêt ; le destin semble avoir tout con-
duit suivant nos vœux..... Amis , vos
cœurs & vos bras sont-ils bien affer-
mis ?

T O U S E N S E M B L E.

Nous mourrons tous avec Bedmar !

B E D M A R.

Braves Guerriers , rien n'égallera vo-
tre gloire : mais il faut réussir !....

R E N A U L T.

Qu'avons-nous donc à craindre ? Les
fonds publics sont dissipés , la confian-
ce est bannie du commerce , les Arse-
naux sont vuides , les vaisseaux sans
équipage , & les soldats sans paye.
Tout se plaint , tout murmure : Ci-
toyens & soldats , tout est malheureux.
Le Sénat même , objet de la haine pu-
blique , est divisé par mille factions.

Telle est Venise, amis! frappons, détruisons-la. Que les armes qui l'auront subjuguée remplissent les arsenaux; que les flottes équipées par nos soins s'emparent de nouveau du commerce de l'univers; que l'armée mécontente se venge de l'avarice de ses anciens Maîtres par le pillage de leurs immenses richesses; que ces illustres rejettons d'une tige ignoble rentrent dans la bassesse dont l'or seul les a fait sortir; que la terreur épouvante & contienne la populace; & que l'anéantissement d'un Sénat imbécille fasse place à de nouveaux Maîtres plus dignes de commander aux hommes!

PIERRE.

Dix mille Combattans, guidés par des Chefs intrépides, sont prêts à secourir vos coups. L'ingratitude du Sénat, & vos largesses, * nous assurent leurs bras. Songez, Seigneurs, qu'ils sont dans la Ville, & qu'ils n'attendent que vos ordres. Contentez leur impatience, ou craignez.....

BEDMAR.

Ton zèle m'est connu: il faut le satisfaire. Quand nous nous reverrons,

* A Bedmar.

320 VENISE SAUVÉE;

Venise sera sous nos loix. . . . Amis, la proscription générale est arrêtée : si quelqu'un vous est cher & digne d'être épargné, parlez, il en est tems encore ! Quant à moi, l'espoir de la Couronne même ne me forceroit point à sacrifier mon ami.

PIERRE.

Seigneur, le même sentiment m' anime. . . . Ah ! si vous en connoissiez l'objet ! jamais nos cœurs ne furent fermés l'un pour l'autre. Je vous avouerai même, que mon amitié n'a pû lui faire un mystère d'une entreprise à laquelle il s'intéresse autant que nous. Oui, Seigneur, nous périrons, ou nous vivrons ensemble. Il est ici : vous en allez juger.

RENAULT.

O Ciel ! tu nous as donc trahis ?

PIERRE.

Non : ton soupçon m'outrage. Mais mon ame, quoique toute entière à vous, est inséparable de mon ami. Aimez-le, chérissez-le pour moi. Il va paroître, éprouvez-le. S'il dément mon rapport, si votre secret paroît mal confié, ce fer l'ira rechercher dans son Sein. Viens, montre-toi, cher ami ?

* Jaffier paroît, un poignard à la main.

A C T E II.

523

B E D M A R.

Son extérieur annonce une ame ferme.

J A F F I E R.

Je sens que ma présence inattendue dans ce Conseil fatal , a droit de vous allarmer. Mais enfin , me voici parmi vous ; & le Ciel m'est témoin de la joie que mon cœur en ressent ! Si ce sentiment vous est suspect , j'ai trop vécu , commandez à mon bras , ce poignard calmera vos terreurs. Mais si vous me croyez digne de partager votre gloire , sçachez que le sang des Sénateurs , & de mon pere même , n'a rien de sacré pour moi : ma main est prête à le répandre. Puisse-t'elle bientôt porter à la fois la flâme & le fer , & vous aider à ne faire qu'un affreux bûcher de cette Ville criminelle !

R E N A U L T.

Vous parlez fort bien , Seigneur.

J A F F I E R.

J'agirai mieux encore Mais je vois la sombre défiance obscurcir vos visages : vos yeux m'annoncent vos soupçons. Vous trouvez étonnant , sans doute , que mon premier abord vous montre un homme déjà tout instruit de vos projets. Dissipez vos terreurs ; ma haine conte le Sénat a suffi pour m'é-

322 VENISE SAUVÉE;

éclairer : vous voyez en moi son ennemi mortel , l'ami de tous ceux dont le courage ose entreprendre sa ruine. Vous n'en douteriez pas , si j'étois mieux connu de vous.

B E D M A R.

Pierre ! j'embrasse ton ami : mon cœur se décide en sa faveur.

R E N A U L T.

Cet homme ne m'en plaît pas davantage.

J A F F I E R , à *Bedmar*.

Seigneur , je lis toujours dans les regards de vos amis , la même inquiétude... Mais j'ai de quoi les rassurer ; & j'amène un garant de ma fidélité plus précieux pour moi que la vie même... Venez , Belvidera !..

B E D M A R.

De quoi donc s'agit-il encore ?...?

J A F F I E R.

Seigneur , vous allez me connoître : mais au nom de l'amitié dont je me rendrai bientôt digne , qu'il me soit permis d'exiger qu'on s'éloigne pour un instant ! il suffit que Renault , & mon ami restent avec vous. Epargnons la pudeur d'une femme.

ACTE II.

343

BEDMAR, à Pierre.

A quoi tend ce nouveau mystère ? *

JAFFIER.

Belvidera , venez ?...

SCENE VI.

BEDMAR, RENAULT, JAFFIER,
PIERRE, BELVIDERA.

BELVIDERA , à demi-éveillée.

Dieux ! quels sons ont frappé mon oreille , & troublent en ces lieux la tranquillité de la nuit ? Est-ce toi, cher époux ?...

JAFFIER.

Moi-même... je sçais qu'il est tard...

BELVIDERA.

Hélas ! mon sommeil n'étoit qu'un rêve , & toi seul en étois l'objet ! puis-je dormir sans toi ? D'où viens-tu maintenant ? Ah ! l'aurore va bientôt ramener le jour , & nos douleurs ! ... Hâte-toi , viens goûter s'il se peut , quelques heures de repos....

JAFFIER.

Ah ! chere épouse ! le repos n'est fait

* Les Conjurés sortent , à la réserve de Bedmar, Renault, Jaffier, & Pierre.

324 VENISE SAUVÉE;
que pour les heureux. La carrière de
nos plaisirs est remplie : nous commen-
çons celle des peines ! apprenons à souf-
frir , apprenons à veiller.

BELVIDER A.

Quel est donc ce discours ? A quoi
me prépare-t-il ? Ciel, où me conduis-
tu ? ton visage paroît altéré , & ce que
ta voix m'annonce est encore moins fu-
neste que ce que je lis dans tes yeux !
tu trembles ! tu frémis !... Ciel , sau-
vez mon époux ! fortifiez son coura-
ge !...

JAFFIER.

Ne crains rien : mes malheurs ne peu-
vent l'altérer... Quelle preuve fatale
tu vas bientôt en recevoir ! Tu connois
toute l'ardeur de ma tendresse ; tu sçais
que je ne vis que pour toi !... Cet ins-
tant va nous séparer !

BELVIDER A.

Nous séparer ? Ah Dieux ! je demeure
immobile... Tu ne m'aimes donc
plus ? Notre infortune me rend donc
un fardeau pour toi ?... Ah ! cruel , où
vas-tu ! Que vais-je devenir ? arrache-
moi donc mon amour...

JAFFIER , *aux Conjurés.*

Oh , mes amis !...

ACTE II. 325
BELVIDERA.

Est-ce à moi que tu parles?....

JAFFIER, *aux Conjurés.*

Profitez de cet instant; ôtez-la de mes bras; ou je ne répons plus de moi-même!... Mais craignez sur-tout d'augmenter sa douleur! au nom de ce que vous avez de plus cher, essayez plutôt de la consoler!

RENAULT.

Ne craignez rien, Madame : vous regnerez parmi nous.

JAFFIER.

Amis, c'est à vous, c'est à l'honneur même que je la confie.... Prenez en même temps cet autre gage de ma foi.. * Si je manquois à mes sermens : vous m'entendez?... Plongez-le dans son sein. (*Voilà, lui direz-vous, comme un Epoux tendre & fidele récompense les feux dont tu brûlas pour lui!*)

BELVIDERA.

O Dieu, qu'entens-je?... Prenez, dès à présent, une vie qui lui est si peu chère..

JAFFIER.

Rassûre-toi, chere Belvidera : mon honneur soupçonné avoit besoin d'un garant. En pouvois-je donner un plus

* Il donne un poignard à Renault.

326 VENISE SAUVÉE;
précieux? La fortune nous rejoindra bientôt , & ses plus riches faveurs seront la récompense de ta vertu Mais si le sort nous séparoit pour jamais

BELVIDERA.

Arrête , Barbare ! .. Si le sort nous séparoit pour jamais ? .. Ah ! pourquoi courir ce risque affreux ? Pourquoi m'abandonner si tu m'aimes toujours , si je suis prête à te suivre par-tout ? ... Ciel ! ô Dieux ! * l'on m'entraîne ! ... Ecoute-moi ? .. Secours-moi , cruel ! ..

SCENE VII.

JAFFIER, PIERRE.

JAFFIER,

MEs yeux , détournes-vous de cet horrible spectacle... O mon ami, m'aurois-tu abandonné ?

PIERRE.

Non, l'honneur m'attache à toi maintenant autant que l'amitié.

JAFFIER.

Belvidera est-elle partie ?

* Les Conjurés emmenent Belvidera.

ACTE II. IV 319
PIERRE.

Renault va la remettre dans l'appartement qu'elle occupoit. . . Mais si tu m'en crois , tu ne la verras plus que l'entreprise ne soit consommée.

JAFFIER.

Je sens , hélas , qu'il faudra m'y résoudre. . . Funeste ambition ! pourquoi t'ai-je écoutée ?





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Sénateur ANTONIO.

AQUILINA.

Cette Scène se passe dans la nuit. Antonio vient voir Aquilina, qui attendoit Pierre. Elle maltraite le vieux Sénateur, qui a fait mille personnages ridicules pour l'appaiser, & pour lui plaire. Il contrefait le Taureau & le Chien; il mord les jambes de sa maitresse, qui le met enfin hors de chez elle à coups de fouet, & fait fermer la porte sur lui.

SCENE II.

BELVIDERA, *seule.*

JE suis sacrifiée, je suis vendue, je suis trahie & livrée à l'infamie! Une ruine inévitable m'environne de tous

ACTE III. 329

les côtes ! . . A peine étois-je entrée au lit , à peine avois-je eu le tems de réfléchir en gémissant sur l'horreur de ma situation , que ce vieux débauché , à qui j'ai été confiée , m'est apparu comme un autre *Tarquin* , animé d'une passion infernale O toi , chaste *Lucrece* , tu trouvas des vengeurs ! je comptois sur un seul , je le trouve perfide . Celui qui devoit me défendre , est celui qui me trahit , qui m'abandonne , qui me perd ! . . . Dieu ! que ne puis-je le haïr ! Quel sera mon asyle ? où porter mes pas tremblans ? . . .

SCENE III.

BELVIDERA , JAFFIER.

J A F F I E R.

B Elvidera peut-elle manquer d'asyle tant que mes bras seront ouverts pour la recevoir ? Ah ! c'est en vain que je prétends combattre des desirs aussi violens que l'amour même que j'ai pour toi ; chaque moment , absent de toi , coûte trop à mon cœur : c'est un enfant absent de sa nourrice , qui du fond de son

330 VENISE SAUVÉE;
berceau pousse sans cesse des cris douloureux. Viens vite, & que les chants de l'amour le plus tendre lui rendent au plutôt le repos & la vie.

BELVIDERA.

Ah ! je crains bien que ce cœur volage & endurci, ne soit plus docile à ma voix : elle n'a plus sur lui le même empire. Je ne vois plus qu'un enfant rébelle, qui méconnoît le sein qui l'a nourri ; & qui dans sa révolte, méprise les douces remontrances de la tremblante Belvidera.

JAFFIER.

Hélas ! il fut un tems...

BELVIDERA.

Oui, sans doute, il fut un tems où les larmes & les soupirs de Belvidera n'étoient pas méprisés ; où l'apparence même de sa douleur te trouvoient sensible. Oui sans doute, il fut un tems où Jaffier l'auroit prise dans ses bras, auroit pressé sa tête sur son sein ; enfin ne l'auroit point quittée sans connoître la cause de ses ennuis. Mais maintenant, elle peut tout baigner de ses larmes, faire retentir la terre de ses cris, & succomber sous le poids de ses maux, sans ébranler son époux. Aussi sourd que le vent, aussi inébranlable

qu'un roc, Jaffier voit tout d'un œil tranquille.

J A F F I E R.

Est-ce moi que tu accuses ? & suis-je ce rocher inébranlable contre lequel tes pleurs & tes sanglots vont frapper vainement ? me vis-tu jamais muet à ta voix, ou insensible à tes soupirs ? O Ciel ! si tu peux l'attester, qu'un tourbillon formé par ta colère m'emporte encore une fois loin d'elle ! Rends-moi pour jamais indigne du pardon que je lui demande !... Avec quelle injustice tu déchires mon cœur ! Si tu pouvois concevoir tout ce que j'ai souffert cette nuit, seul, dans l'obscurité, sans soutien pour ma tête, sans sommeil pour mes yeux, sans repos pour mon cœur ; tu n'oserois, Belvidera, non, tu n'oserois me traiter si rudement : je te verrois plutôt, ainsi qu'un ange secourable, déployer tes ailes, voler dans mon sein, & y faire éclore une nouvelle chaleur pour remplacer celle que la douleur vient d'y glacer.

B E L V I D E R A.

Hélas !... dis-moi donc, pauvre affligé, dans quel triste coin de la ville tu as ainsi passé cette affreuse nuit ? sur quelle froide pierre ton corps lasse s'est

332 VENISE SAUVÉE,

il étendu pour être en bute aux injures
de l'air & des vents qui se mêloient
sans doute à tes accens plaintifs ?
Oh ! je connois maintenant la raison
pourquoi l'objet de mon amour m'a
quittée. Il ne me croit plus digne de
parrager ses secrets : la vertu d'une fem-
me est trop foible, il rougiroit de s'y
fier ! ...

J A F F I E R.

O *Porcie ! Porcie !* quelle ame étoit
la tienne !

B E L V I D E R A.

Elle étoit pourtant femme ; & lors-
que *Brutus* portoit dans son cœur le
sort de Rome (Dieu te garde d'un pa-
reil danger !) & qu'il cherchoit à lui
dérober ses inquiétudes, elle lui mon-
tra que son sang n'étoit pas moins no-
ble que celui de son mari ; qu'il couloit
d'une source aussi pure ; & que son
cœur étoit aussi capable de supporter
les peines, que de parrager sa tendresse.
Cherche, retrouve ce poignard, cette
dor fatale que tu laissas hier en me
quittant : enfonce-le dans mon cœur ;
& vois si mon sang est moins pur que
celui de la fille de *Caton*.

J A F F I E R.

O générosité que j'admire d'autant

ACTE III. 333

plus que je m'en sens moins digne ! en-
seigne-moi , de grace , les moyens de la
mériter : tu verras mon empressement
à t'obéir.

BELVIDERA.

Cesse de me mépriser : c'est tout ce
que je te demande.

JAFFIER.

Moi te mépriser ! écoute. . .

BELVIDERA.

Oh ! ta langue enchanteresse connoît
trop bien le foible de ton épouse... Au
seul nom de *l'amour* , mon cœur va se
dissoudre , mes yeux ne verront plus ,
je tomberai dans tes bras ; tout sera ou-
blié !

JAFFIER.

Que veux-tu donc ?

BELVIDERA.

Dis-moi , mais sois sincère ; dis-moi ,
dis-je , d'où provient le nuage qui ob-
scurit ton front ? pourquoi tu me trai-
tes en étrangère ? pourquoi ces soupirs
dont j'ignore la cause ? pourquoi mon
époux choisit le tems où tous les yeux
sont livrés au repos , pour errer seul
dans les ténèbres , loin de l'objet de sa
tendresse ? pourquoi vois-je ses yeux
aussi enflammés , qu'altérés par les veil-
les ? pourquoi frémit-il à présent , &

334 VENISE SAUVÉE;
me montre - t'il l'image du désespoir ?
Réponds-moi enfin, dissipe mes terreurs ;
ou crains, quand je te reverrai , que mes
propos ne soient aussi farouches , aussi
désespérés, que tes regards le sont main-
tenant.

J A F F I E R.

Oh ! Belvidera !

B E L V I D E R A.

Pourquoi me livras-tu hier au pou-
voir d'un scélérat ?

J A F F I E R.

Que dis-tu ? d'un scélérat !...

B E L V I D E R A.

Oui , d'un scélérat. Pourquoi , à pa-
reille heure , cette assemblée de tant
de misérables , dont l'aspect affreux of-
froit à mes yeux le tableau d'une ligue
infernale ? Pourquoi , me tenant d'une
main , de l'autre un poignard , me li-
vras-tu à eux , en prononçant ces mots
terribles : *C'est à vous , Messieurs , c'est
à votre probité que je la confie. Prenez
aussi ce fer : & si jamais je me rends
indigne de votre amitié , vous sçavez
le reste ; plongez-le dans son cœur....*
Et pourquoi donc ce reste m'est-il ca-
ché ? suis - je le gage d'une promesse
criminelle ? Il le faut bien sans doute ,
par le cas que tu fais à présent de moi !...

A C T E III. 335

Mais l'amour & la foi que je te dois me forcent de t'affranchir du joug infâme que tu t'imposes. Je cours au Sénat, il apprendra ce que je sçais, ce que je pense, & tout ce que mes craintes me font soupçonner.

J A F F I E R.

Voilà donc cette vertu Romaine ! voilà donc ce sang qui s'égale à celui de la fille de *Caton* ! auroit-elle jamais voulu trahir *Brutus* ?

B E L V I D E R A.

Non, car *Brutus* ne se défioit point d'elle. Si tu pensois de même à mon égard, que ne ferois-je point pour toi ?

J A F F I E R.

Je vais me perdre.... Tu vas tout sçavoir.

B E L V I D E R A

Ne me regarde point comme une femme, mais comme une partie de toi-même, comme une épouse, comme une amie, que tu trouvas digne d'occuper depuis long-tems une place dans ton cœur; qui y prit les impressions de toutes les vertus; dont ta constance, ton courage, & ta probité ont de jour en jour élevé & purifié l'ame; qui fit son unique étude de t'imiter; & qui maintenant, aussi ferme que toi, peut

336 VENISE SAUVÉE,
tout souffrir , tout braver , tout affron-
ter pour son époux.

J A F F I E R.

O vous, Puissances divines ! jetez les
yeux sur la terre , & daignez entendre
ma voix ! Inspire-moi les moyens de
récompenser tant de vertus !.... Ré-
fléchis pourtant encore un instant, avant
que de pousser plus loin l'empire que
tu prens sur mon ame. Ce que j'ai à te
dire est capable de te faire frémir, d'é-
branler cette fermeté d'ame dont tu
te vantes , & de faire dégénérer tous
ces brillans témoignages de ta vertu ,
en larmes méprisables.... Alors , si tu
osois me trahir !...

B E L V I D E R A.

Veux-tu que mes sermens ?...

J A F F I E R.

Non , je t'en dispense : c'est un poids
de moins pour ton cœur. Mais si tu
veux que je vive long-tems pour t'ai-
mer , renferme ce fatale secret dans
ton ame ! songe que tout ce que le
Ciel & la terre ont de redoutable &
de sacré m'engage...

B E L V I D E R A.

A quoi ? parle !

J A F F I E R.

A tuer ton pere,...

BELVIDERA.

A C T E III.
BELVIDERA.

337

Mon Pere !...

J A F F I E R.

Et tous les Sénateurs. Quiconque d'entre nous pourra épargner son pere, son frere, ou son ami, sera lui-même notre victime. Quel plaisir pour nous de laver nos injures, en nous baignant dans le sang de leurs auteurs ! de voir cette orgueilleuse Ville en proie aux flâmes dévorantes, de voir tout ce que j'aime témoin de nos exploits, & d'en partager les fruits avec elle !

BELVIDERA.

Dieu !

J A F F I E R.

Prends garde... Ne frémis pas, même en pensée... car, si je le croyois !...

BELVIDERA.

Je m'y attends, tu me tuerois ? Acheve : plonge ton épée dans mon sein ; jette - moi morte sur la terre ; tu te croiras alors en sureté... Quoi ! tu prétens tuer mon Pere ! Ah ! malgré l'horrible misere où sa barbarie nous a plongés, puis-je le voir sans horreur massacré dans sa vieillesse ? Vis-tu jamais sur mon visage l'affreux sourire de la vengeance ?... Quoi ! la source sacrée qui m'a donné la vie seroit aussi cruelle-

Tome V.

F f

RA

338 VENISE SAUVÉE,
ment desséchée ! & tu pourrois répan-
dre le sang de qui j'ai reçu l'être ! Que
dis - je ? Je verrois en même temps un
traître en toi , assez lâche pour vendre
sa Patrie !... Eh ! comment ton cœur
se trouve - t - il dégradé au point de
s'associer avec un vil amas d'esclaves ,
de spadassins , & d'assassins publics ?
de se lier par des sermens à une trou-
pe aussi infâme , à des ames assez bas-
ses pour n'oser massacrer que des gens
endormis ?

J A F F I E R.

Tu m'insultes , Belvidera. Mes com-
pagnons sont courageux , & nés pour
purger les crimes de l'Univers : leur
ame est aussi inébranlable que la mort ;
& leur cœur n'est pas moins pur que ce-
lui des premiers humains avant que la
fraude & les vices fussent connus dans
l'univers.

B E L V I D E R A.

Quel est celui à qui tu me livras la
nuit dernière ? Peux - tu justifier cette
action ? Ah ! si j'osois parler , je verrois
bientôt ton ame , ainsi que celle du
lion qu'on réveille , animée de la fu-
reur la plus terrible !..

J A F F I E R.

Parle ; je te l'ordonne.

ACTE III.

339

BELVIDERA.

Ah ! cher époux ! si jamais mon repos & mon bonheur furent l'objet de tes soins , arrache-moi , sauve-moi de ces lieux... Hélas ! la nuit dernière....

JAFFIER.

Soulage mon inquiétude : parle , ne me cache rien.

BELVIDERA.

A peine m'avois-tu abandonnée au pouvoir de ce scélérat ; à peine étois-je entrée dans mon triste lit , que je vis ce vieil infâme s'approcher de moi... *
Juge en cet instant si je sentis battre & palpiter mon cœur ! quelles furent mes craintes , mes pleurs , mes frémissements , & mes vœux pour quelqu'un qui pût me défendre au défaut de mon mari !

JAFFIER.

Souriens - moi , juste Ciel ! accorde-moi du moins assez de vie pour assurer ma vengeance !

BELVIDERA.

Il tira du fourreau ce funeste poignard

*..... Loose un button'd

Ready for violation.....

Ceux qui savent l'Anglois me pardonneront de n'avoir point traduit ceci ; les autres devineront ce que je ne puis dire.

F f ij

340 VENISE SAUVÉE,

qu'il avoit reçu de toi; & avec un rire insultant, *Regarde, (me dit-il,) voilà le gage de la tendresse de ton fidele Epoux !* A ces mots, il voulut se jeter dans mes bras. Mais ma résistance & mes cris, épouvantèrent bientôt son ame criminelle : il se sauva en maudissant l'amour & les enfers. Voilà donc tes amis ! voilà donc ceux à qui tu confies ta vie, ton honneur, ton amour ? & tu crois les avoir bien confiés !

J A F F I E R.

N'en dis pas davantage. Si tu m'aimes, cache bien tout ceci : efface jusqu'aux traces de ta douleur : fais en sorte que Renault croye que tout est oublié ; agis enfin de façon à ne pas lui laisser soupçonner que je sois instruit de son crime. N'en parlons plus ; retire-toi, rentre, ma chere Belvidera, & crois que la voix de l'honneur n'est pas moins puissante sur mon cœur que celle de l'amour. J'expierai ma foiblesse ; tu me reverras bientôt digne de toi.

B E L V I D E R A.

Eh! quoi! faut-il encore nous séparer? J'ai peut-être augmenté tes peines : je ne te verrai plus !

ACTE III.

343

JAFFIER.

Tu ne me verrois plus ! que l'on
m'offre l'Empire de l'univers, pour pas-
ser encore une nuit absent de toi, je le
refuse.

BELVIDERA.

Ah ! quand te reverrai je ?

JAFFIER.

Tantôt, vers minuit. Ainsi qu'un pi-
geon fatigué, je fonderai dans tes bras,
& te rapporterai la paix.

BELVIDERA.

Tu me le promets donc ? ...

JAFFIER.

Au nom de notre amour même.

BELVIDERA.

Cette séparation m'est bien cruelle !
mais la dissimulation ne peut avoir des
dehors aussi vrais.... Adieu. Souviens-
toi que je t'attends à minuit.

SCENE IV.

JAFFIER, *seul.*

Oubliez-moi, juste Ciel, si jamais
je l'oublie !... Hélas ! de quelque côté
que je l'envisage, est-il un sort plus
affreux que le mien ?

F f iij

SCENE V.

JAFFIER, PIERRE.

PIERRE.

Jaffier ?

J A F F I E R.

Qui m'appelle ?

P I E R R E.

Un ami qui rougit d'avoir des reproches à te faire ; qui voudroit te voir occupé de soins plus importans & plus dignés de toi...

Quoi ! toujours enyvré de ta tendresse ! toujours esclave d'une femme ! te verrai-je sans cesse négliger tes devoirs ?

As-tu donc oublié ce que l'honneur & la gloire exigent maintenant de toi ?

J A F F I E R.

Est-ce un crime de compâir aux inquiétudes d'une femme digne d'être aimée ?

P I E R R E.

Oui, dans les circonstances où nous sommes.

J A F F I E R.

Je ne suis donc point seul coupable.

A C T E III. 343

Le plus austère de vous tous , le sévère
Renault , ce farouche héros à qui Bel-
videra est confiée.

P I E R R E.

Eh bien ?

J A F F I E R.

Epargne-moi le reste Elle est ver-
tueuse , & n'a pas craint la mort.

P I E R R E.

Ah ! cher ami , qu'entends-je ? ...

J A F F I E R.

Juge de mes transports , & de la ra-
ge qui m'anime ! Mais l'heure ap-
proche ; les Conjurés vont s'assembler
pour la dernière fois. L'Ambassadeur
d'Espagne y sera-t-il ?

P I E R R E.

Non , c'est ton ennemi , c'est Re-
nault qu'il a chargé de ses ordres. ...
Puis - je attendre de toi l'effort d'une
vertu sublime ? Pourras-tu te conte-
nir ?

J A F F I E R.

Oui , ma vengeance n'en sera que
plus terrible. . . Ne crains rien : com-
mençons par triompher du Sénat. Le
reste me regarde.

* Il y a encore ici quelques suppressions ;
que j'ai cru nécessaires.

344 VENISE SAUVÉE;
P I E R R E.

J'apperçois le traître. Il est rêveur...
Son crime est écrit sur son front.

J A F F I E R.

Ecarte-toi; je veux sonder son ame.

P I E R R E.

Ah! cher ami prends garde!...

J A F F I E R.

Ne crains rien, dis-je *.... J'ai juré
de leur être fidèle... Mais ce serment
m'engage au plus noir des forfaits; &
dans ce cas, le repentir est-il un cri-
me?... Mais le perfide approche.

SCENE VI.

RENAULT, JAFFIER.

RENAULT, *à part.*

V Icioux, & timide à la fois, esclave
de toutes les passions, & plus encore
de ses craintes; voilà l'homme!.....
Auroit-elle instruit son époux?... Ah!
Dieu!... qui est-là?

J A F F I E R.

Un homme.

RENAULT.

Ah! cher ami, c'est toi?... le gage

Et Pierre sort.

ACTE III. 341

de ta foi, ton aimable épouse se porte bien.

J A F F I E R.

En es-tu bien certain ? son cœur est-il bien tranquille ? rien ne l'agite-t'il ?

R E N A U L T.

A quoi tend ce discours ?

J A F F I E R.

Mais les femmes sont quelquefois fantasques, inconstantes dans leurs vœux, rarement tranquilles, & souvent inquiètes . . . Avoue que ma confiance te fait honneur : car je ne te connoissois pas ; & cependant, à la première vue, j'ose confier une épouse aimable à un homme de ton mérite !.

R E N A U L T.

Oserois-tu penser ? . . .

J A F F I E R.

Moi ? . . . ne connois-je pas maintenant ta vertu ? ne m'en as-tu pas donné des preuves ?

R E N A U L T.

Tu me connois, dis-tu ?

J A F F I E R.

Sans doute. Peux-tu long-tems te déguiser ? non, mon ami : tu reparois bientôt ce que tu fus toujours . . . Embrassons-nous . . . Eh bien, l'un de nous deux n'est-il point tenté de couper la gorge à l'autre ?

346 VENISE SAUVÉE,
RENAULT.

Tu n'oserois...

JAFFIER.

Si, mon ami... tais-toi; le monde
est pervers, il faut le réformer: n'en
parlons pas davantage.

SCENE VII

JAFFIER, RENAULT, SPINOSA,
THEODORE, ELIOT, REVIL-
LIDO, DURAND, BRAMVEIL,
& autres Conjurés.

RENAULT.

Spinosa? Théodore?

SPINOSA.

Les voici... qu'as-tu, cher Renault?
tu trembles!...

RENAULT.

La nuit est froide: je suis âgé. J'au-
rai plus chaud demain.

PIERRE, à part à Jaffier.

Tu as tort. Il valoit mieux le tuer,
que l'indisposer contre toi.

JAFFIER.

Le sort en est jetté: je le crains peu...
Hélas! * ou suis-je maintenant? envi-

* A part.

A C T E III.

347

ronné par tout ce que la terre a de plus détestable... Ah ! que l'homme est à craindre , quand il s'oublie lui-même !.... Mais , contrains - toi , mon cœur !....

RENAULT.

Sommes nous tous ici ?

TOUS ENSEMBLE.

Mezzana , Revillido , Ternon , Retrosi , je vous connois , je vous crois fermes. Le Soleil levant éclairera demain votre triomphe. Les Soldats sont-ils prêts ?

TOUS ENSEMBLE.

Tout est prêt , tout est prêt !

RENAULT.

Vous , Durand , *Saint-Marc* est votre poste , & mille hommes vous suffiront. Le Capitaine s'emparera du Palais *Ducal*. Brabe , avec cent hommes de plus , occupera *la Secque* ; & Bramveil , *la Procuratorie*... Que tous ces mouvemens soient couverts du plus profond silence. Quand vous serez affermis dans vos postes , frappez , massacrez tout !

J A F F I E R , *à part.*

Exécrable Bourreau !

RENAULT.

Que Durand , pendant cette exécution , ait soin de contenir ses trou-

348 VENISE SAUVÉE ,

pes , pour servir en tout événement ; & que Théodore fasse placer l'Artillerie dans les rues : il sera soutenu par Revillido , & par ses compagnons. Cela fait , & l'alarme générale sonnée , que le petard soit appliqué aux portes de l'Arsenal ; que les flammes embrâsent la Ville ; & que le canon écrase tout ce qui prétendra nous résister. Songez sur-tout , mes amis , à ne point épargner le sang ! que le sexe , l'âge , & la condition , tombent également sous le tranchant de vos épées. S'il échappe un seul Sénateur , nos travaux sont des crimes : que leur mémoire même soit ensevelie dans le sang !

J A F F I E R , *à part.*

impitoyable scélérat ! ..

R E N A U L T .

Encore un mot , puis adieu jusqu'à ce que le sort nous rassemble , ou nous sépare pour jamais.. Embrassons-nous d'abord ; & si notre sort est douteux , songeons que celui de la République est dans nos épées. Que chacun de nous se regarde comme le dépositaire de la gloire ou de l'infamie de tous ses compagnons. Qu'il songe à combien de périls nous avons échappé pour conduire cette dangereuse entreprise au point

A C T E III. 349

de son exécution. Qu'il se souvienne ,
combien de fois prêts à être découverts ,
notre fermeté a détourné la tempête ,
& déconcerté les recherches de nos en-
nemis Jaffier , tu paroiss abat-
tu ? . . .

J A F F I E R.

Non , je t'écoute , & j'applaudis.

R E N A U L T.

Quoique l'instant du carnage appro-
che, admirez , mes amis , la sécurité de
ce Sénat imbécille ; jamais tempête
fut-elle précédée d'un calme plus pro-
fond ? L'heureux génie qui veille au soin
de notre gloire , ne semble-t'il pas
avoir aveuglé les yeux les plus perçans
de l'univers , rassuré les plus timides ,
endormi les plus soupçonneux , con-
fondu la sagacité des plus subtils ? car
enfin nous vivons , nous vivons , mes
amis , & notre vie sera bientôt fatale
à nos tyrans ! c'est l'oppression , c'est
l'avarice , c'est tous les vices ensemble
que nous allons détruire , en arrachant
de la surface de la terre un peuple vil ,
trop indigne d'y respirer !

J A F F I E R , *à part , en sortant.*

O Belvidera ! c'est dans tes bras seuls
que je puis retrouver le repos que j'ai
perdu.

350 VENISE SAUVÉE,
RENAULT.

Exterminons donc sans remords cette coupable race ; & quand le fer & la flâme ravageront ces lieux ; quand la mort offrira par-tout à vos yeux un spectacle d'horreur , ô mes amis ! souvenons-nous alors que rien n'est pur sous la voûte des Cieux ; que nul métal n'est exempt d'alliage ; & que c'est par nous seuls que la vertu peut renaître dans ces climats.

PIERRE.

Puisse le Ciel seconder nos desseins !

RENAULT.

Il le fera sans doute , l'entreprise est trop légitime ... Mais si quelqu'un de nous , si quelque ame (ce qu'à Dieu ne plaise !) étoit assez lâche pour nous trahir maintenant , quel seroit son destin ? quelle seroit notre vengeance ?

ELIOT.

La mort ici , l'enfer là-bas.

RENAULT.

Que l'un & l'autre soit mon partage , si j'épargne en cette occasion mon frere , ou mon ami ! je dis plus ; si j'avois lieu de soupçonner son cœur , ce fer , en le perçant à vos yeux , assureroit notre secret ! ... Est il ici quelqu'un qui me condamne ? ... Pierre , seroit-ce toi ?

ACTE III.

351

PIERRE.

Pourquoi me choisis-tu ? quel est ton but ? me crois-tu traître ? est-ce moi que tu crains ? ... Approchez tous , voilà mon cœur ; vos poignards peuvent le sonder.

RENAULT.

Non , calme - toi , je te connois : c'est ton ami que je soupçonne Où est-il ?

SPINOSA.

Il est sorti ; son trouble étoit extrême.

RENAULT.

Ainsi tout est à craindre. Je l'observois , en faisant le détail de nos opérations prochaines : j'ai vu son ame absorbée dans le trouble & la confusion ; j'ai vu ses yeux trahir son visage , & ses frémissemens démentir son assurance affectée. Amis , il faut le prévenir : votre vie en dépend. Songez que ce moment passé , cet homme est libre ! Quant à moi , je porte une épée

PIERRE.

Eh bien ?

RENAULT.

Et je voudrois la voir.

PIERRE.

Où ? ...

352 VENISE SAUVÉE,
RENAULT.

Dans son sein.

PIERRE.

Garde-toi de penser ainsi. Nous sommes tous amis : il en résulteroit quelque querelle sanglante...

SPINOSA.

Qu'on le cherche , & qu'il périsse...

PIERRE.

Qui parle ici de tuer mon ami?... Est-ce toi ? lui ? ou toi ? Personne ne répond ! Quoi donc , consulterez-vous encore long-tems les yeux de votre oracle ? de cette vile & méprisable idole ? Quoi , pas un mot ! ... Eh bien , sçachez-en un de moi : la défiance est le bouclier d'un lâche.

RENAULT, *levant l'épée.*

D'un lâche ?

PIERRE, *la saisissant.*

Contiens-toi , vieux soldat : ta main tremblante ne seconde plus tes transports Terminons ce différend. Songeons que notre sûreté veut que nous restions tous amis.

SPINOSA.

Elle veut aussi que Jaffier périsse.

PIERRE.

Moi.

THEODORE.

A C T E I I I . 353
THEODORE.

Moi.

REVILLIDO.

Et moi.

E L I O T.

Nous le demandons tous. Mourons en hommes , & non pas en esclaves.

P I E R R E.

Encore un mot semblable , je vole au Sénat , je vous perds tous... Achevez, achevez de tirer vos épées du fourreau : la mienne attend le plus hardi de vous... Quoi ! vous craignez la mort , & vous ne me ménagez pas.

R E N A U L T.

Va - t'en , cours au Sénat , va nous trahir. Nous craignons moins la mort que tu ne crains d'être fidèle à tes sermens.

P I E R R E.

Mauvaise ruse ; bravade aussi méprisable que tes soupçons. Va , je connois la source indigne de tes craintes. Si l'épouse de Jaffier n'avoit pas détesté tes feux , la probité de mon ami ne te seroit point suspecte.... Rougis de ton forfait , & garde-toi d'irriter ma colère. Tu ferois périr mon ami , toi * toi :

* En apostrophant les autres Conjurés.

Tome V.

Gg

354 VENISE SAUVÉE.

ou lui ?... n'en parlons plus : songeons plutôt à remplir nos devoirs , & à nous rendre chacun au poste où l'honneur nous appelle. Je me charge , & je réponds de l'homme que vous redoutez. Vous le verrez demain confondre votre ingratitude.. Adieu , partons ,.. * sortons , dis-je ?...

SPINOSA.

Je crois que nous avons agi trop précipitamment.

THEODORE.

Sans doute , puisque Pierre estime Jaffier.

REVILLIDO, à Pierre.

Tiens , mon ami , voilà nos épées : foule-les aux pieds.

SPINOSA.

Pierre , sois généreux ; oublie tout.

PIERRE.

C'en est trop , me voilà désarmé : vous avez trouvé le seul moyen de me soumettre ! je vais le chercher cet ami que j'ai tant défendu. Si vous le croyez encore coupable, qu'il meure : je sacrifie à vos craintes ce que j'aide plus cher!.. Mais le perfide Renault & ses semblables ne l'auroient point obtenu de moi.

* Renault sort en colère.

ACTE III.

339

SPINOSA.

Non, vivez tous deux; & que l'univers retentisse à jamais de votre nom!

PIERRE.

Mes amis, je reviens dans vos bras! Hélas! comment cet orage s'est-il élevé & de quel naufrage n'étions-nous pas menacés? . . .

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JAFFIER , BELVIDERA.

J A F F I E R.

OU me conduis-tu ? Je crois , à chaque pas que je fais , écraser les membres déchirés de quelqu'un de mes amis.. O cher objet de ma perte ! pourquoi me fais-tu errer ainsi dans les ténèbres ? Où allons-nous ?

B E L V I D E R A.

Où tu dois acquérir la gloire immortelle ; où tu vas consommer une action qui placera le nom de Jaffier dans le nombre aussi glorieux que peu considérable des Héros sauveurs de leur Patrie. Ta gloire fera désormais le sujet des chansons de toutes nos filles , que ta pitié généreuse va préserver du deshonneur : toutes les rues seront pleines de

A C T E I V. 337

statues érigées à ta gloire ; & tu verras
écrit à tes pieds : *Souvenez-vous de ce-
lui qui soutint Venise prête à tomber !*

J A F F I E R.

Ah ! dis plutôt , souvenez-vous de
celui qui violant les sermens les plus sa-
crés , qui brisant les nœuds de l'amitié
plus sainte encore , a pû , cédant aux lar-
mes d'une femme , oublier à la fois ce
qu'il devoit à sa naissance , à la vertu ,
à la vérité , à l'honneur même pour sa-
crifier ceux qui prétendoient le secou-
rir ! cruelle , tu veux donc ma perte...

B E L V I D E R A.

Quelle inconstance ! pourquoi pro-
mettre ? Etoit-ce pour me tromper ? ...
Va , retourne vers tes amis , remers-
moi dans les fers : va publier le danger
que je t'ai fait courir , & que ton poi-
gnard remplisse tes premières intentions.
Mais pourras-tu voir ce glaive fatal
plongé dans le sein de ton épouse ?
Pourras-tu voir percer un cœur qui t'a-
dore ? Verras-tu , sans remords , mes
yeux baignés de pleurs se tourner en-
core vers toi dans les horreurs de mon
supplice ? Ou si ton ame ne se croit pas
assez forte pour soutenir un pareil spec-
tacle , pense-tu qu'il soit plus glorieux
de me laisser vivre , pour être livrée à u

338 VENISE SAUVÉE,
détestables desirs de cet *esprit infernal*,
de ce vieux Démon, qui après s'être
damné lui-même, voudroit damner tout
le genre humain ? . . . O mon amour !
souviens-toi de la nuit dernière . . .

J A F F I E R.

Garde-toi de m'en rappeler le souve-
nir ! cette image épouvantable noircit
trop mes idées ; je deviendrois furieux.
Quoi ! ce monstre a osé s'approcher de
la pureté même ? . . . Que mon nom soit
à jamais un objet de mépris ; que tous
les maux ensemble se précipitent sur ma
tête , si je pardonne cet outrage ! que
dis-je , si je le pardonne ? Si je ne ven-
ge point de la façon la plus terrible l'in-
jure faite à celle qui m'est plus chère
que la vie !

B E L V I D E R A.

Ne pers donc plus de tems : courons
au Sénat. Fais-lui part de l'histoire la
plus sinistre qu'on entendit jamais ; dis-
lui de quelle boucherie , de quelle pil-
lage , de quelle désolation Venise est
menacée , & combien cet instant ap-
proche ! sauve ta Patrie , sauve le sang
respectable de la noblesse , sauve ce
sang illustre que sans toi l'aurore verroit
demain couler ; sauve la vie à tant de
malheureux enfans prêts à la perdre

A C T E IV.

349

dans la premiere fleur de la jeunesse :
vois les poignards des assassins , dès à-
présent suspendus sur leurs têtes ; en-
tends leurs cris innocens ; vois leurs Me-
res tremblantes tombant à tes pieds les
cheveux épars , la poitrine ensanglan-
tée , implorant ta clémence & succom-
bant sous le poids du désespoir & de
l'horreur qui les accable. Peins-toi bien
cet horrible tableau , & consulte ton
cœur.

J A F F I E R.

Ah ! Dieu !..

B E L V I D E R A.

Songe en même tems , combien de
maux la perte de cet instant entraîne
pour demain. Imagine-toi les suites de
cette affreuse nuit , où le meurtre , le
pillage & le feu vont à la fois détruire ,
ravager , consumer ta Patrie. Pense en-
suite , quel sera mon partage ! songe à
ce qu'un ravisseur peut oser impuné-
ment dans les horreurs d'une pareille
nuit , à ce qu'il est peut-être capable
de tenter contre mon époux même.
Alors , quel sera mon vengeur ? Qui la-
vera ce forfait dans le sang du perfide ?

J A F F I E R.

Par toutes les Puissances célestes , la
vérité prophétique habite dans ta bon-

360 VENISE SAUVÉE,

che ! chaque mot qui en sort me pénétre , & jette dans mon cœur un nouveau trait de lumière qui m'éclaire sur mes égaremens. Tu formes de moi un nouvel homme : agis , chere Belvidera , jouis de ton ouvrage. Hâte-toi , conduis-moi dans ce lieu redoutable , où tu veux que je répète la leçon accablante que tu viens de m'enseigner ; où je dois trahir ma foi , ma vertu , ma fermeté , mes amis. . . . Quoi ! ce sont mes amis qu'il faut trahir ! ah ! saisis-moi vite ; empare-toi de ton époux avant que cette idée se renouvelle. Si elle me frappe encore une fois , tout est perdu pour jamais.

BELVIDERA.

As-tu quelques amis qui te soient plus chers que ton épouse ?

JAFFIER.

Non ; mon ame même est en toi : ma richesse , mon amitié , mon honneur , ma félicité présente & future , tout est réuni , je trouve tout en toi seule. L'instant que je passe ainsi dans tes bras , est plus délicieux pour mon cœur que ne feroit l'espoir de mille autres heures ordinaires ! Ah ! pourquoi ce bonheur est-il mêlé de tant d'amertume ? Pourquoi se trouve-t-il empoisonné par mon opprobre , & nos malheurs ? Allons , conduis-moi

ACTE IV.

361

duis - moi maintenant , comme un agneau paisible destiné au sacrifice. C'est ainsi, qu'orné de guirlandes fatales , & soigneusement paré , le folâtre animal saute , bondit , se livre aux caresses du Sacrificateur ; & qu'enivré de son petit-orgueil , il oublie totalement les chers compagnons qu'il a laissés dans la plaine , jusqu'au moment que lié & couché sur l'Autel il gémit , mais trop tard , des maux qu'entraîne un plaisir sitôt passé !

SCENE II.

JAFFIER , BELVIDERA ,
UN OFFICIER , *suivi de six Gardes.*

L'OFFICIER.

Arrêtez.... Qui est là ?

BELVIDERA.

Amis.

JAFFIER.

Que parles-tu d'amis ? ah cache-moi plutôt à leurs yeux. . . . L'enfer me seroit moins affreux que leur aspect !

Tome V.

H h

362 VENISE SAUVÉE,
L'OFFICIER.

Parlez, expliquez-vous.

BELVIDERA.

Amis, de Venise & du Sénat, vous
dis-je.

L'OFFICIER.

Cette heure est suspecte ; le Sénat est
assemblé ; & j'ai ordre d'y conduire
tous ceux que je rencontrerai dans la
rue. . . . Marchez.

JAFFIER.

Nous vous obéirons. . . Arrêtez, sol-
dats : que nul de vous ne soit assez
hardi pour me toucher.

Fortune, c'est à toi que je remets mon sort !

Ah ! je frémirois moins, en allant à la mort.

SCENE III.

*Le Théâtre représente le Sénat de
Venise.*

LE DUC, PRIULI, ANTONIO,
& huit autres Sénateurs assis.

PRIULI, qui a reçu un avis de la conspira-
tion, par une main inconnue ; en fait part au
Sénat épouvanté. On délibère sur les moyens
de prévenir les Conjurés, que l'on ne con-
noît pourtant point encore, lorsqu'un grand
bruit se fait entendre. C'est la Garde qui amène
Jaffier & Belvidera. . . .

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. JAFFIER ;
BELVIDER A.

LE DUC, à Jaffier.

Q U i es-tu ?

J A F F I E R.

Un lâche.

A N T O N I O.

Cet homme n'est pas prolix.

J A F F I E R.

Que tous ceux qui m'entendent ne
sont-ils aussi sincères !

L E D U C.

On conspire , dit-on , contre l'Etat ;
& tu as part à cet affreux complot. Si
tu es un lâche , comme tu l'avoues ,
sauve ta vie , & rétablis ton honneur ,
en nous disant la vérité.

J A F F I E R.

Ne crois pas que la crainte de la mort
soit le motif qui me guide en ces lieux :
la pitié seule m'y conduit. Malheureux
Sénateurs ! votre arrêt étoit , dis - je !...
il l'est encore : vos ennemis ne vous
sont pas connus. Ils ont tous juré vo-
tre perte ; & j'ai fait le même serment.

H h ij

364 VENISE SAUVÉE,
Mais soyez aussi généreux que moi, &
je vous sauve tous.

LE DUC.

Le traître capitule. . . . Les tortures
feront le reste.

JAFFIER.

Ordonne-les, si tu l'oses. Je renferme pour jamais la vérité dans mon sein. Epreuve si les tourmens pourront me l'arracher; & périssez tous, en attendant l'aveu de mes complices! . . . Des tortures? Mot terrible aux âmes foibles! mais peu capable d'ébranler la mienne! Ose seulement le prononcer encore, je jure par le Ciel que tu m'entens parler pour la dernière fois!

LE DUC.

Quelles sont donc tes prétentions?
Parle; on te l'accorde.

JAFFIER.

Ma grace, & celle de vingt-deux de mes amis, dont je tiens la liste. . . . Quelques coupables qu'ils puissent être, j'exige que vous juriez que leur pardon sera ratifié en plein Sénat. Prononcez ce serment, & je vais tout révéler.

Jaffier, ayant reçu le serment du Duc & des Sénateurs, leur donne la liste des Conjurés & le détail de la conjuration. Le Sénateur Antonio, surpris de voir le nom d'Aquilina,

ACTE IV. 385

veut l'excuser dans une harangue ridicule.
On le fait taire ; & le Duc donne les ordres
nécessaires pour s'assurer des Conjurés. Jaffier,
déjà repentant de ce qu'il a fait , est conduit
en pri on avec Belvidera.

SCENE V.

LE DUC, LES SÉNATEURS.

*La Garde arrive, conduisant PIERRE,
RENAULT, THEODORE, ELIOT ,
REVILLIDO , &c. chargés de fers.*

PIERRE.

SEigneurs , si c'est avec justice qu'on
vous nomme les Peres de la Patrie ,
pourquoi ces infâmes liens déshonno-
rent-ils des bras qui vous ont si bien
servis ? Payez-vous ainsi nos exploits ,
& notre sang tant de fois répandu pour
vous ?

LE DUC.

Tu seras bientôt entendu.

ANTONIO.

Confondu , & puni.

PIERRE.

Que vois-je ! tels sont donc les tro-
phées que vous deviez ériger à ma gloi-
re ? ... Qu'est devenu ce jour , où les

H h iij

366 VENISE SAUVÉE,

venis & les flots secondant la fureur des Espagnols , pouffoient leur flotte dans vos Ports ? Seroit-il effacé de votre mémoire ? La vue de votre Libérateur ne suffit-elle pas pour vous le rappeler ? ... Et toi , superbe Duc , ne te souvient-il plus de tes frayeurs , lorsque caché dans ton Palais , abandonné de tes sujets tremblans , tu ne trouvas que moi capable de ranimer leur courage , & de leur retracer le chemin de la gloire ? Méconnois-tu la main qui arrêta la tienne , prête à signer une paix honteuse : & qui te raffermir sur ton Trône chancelant ? Voilà donc aujourd'hui mon salaire ! ... Je t'ai trahi , dit-on ? Où sont les preuves de mon crime , où sont les témoins ? Qui de vous est assez lâche , ou assez brave pour m'accuser ? Qu'il parle.

LE DUC.

Connois-tu Jaffier ?

PIERRE.

Oui , sa vertu m'est chere. Les maux qu'il a soufferts , de la part d'un injuste beau-pere , m'ont appris à l'aimer.

LE DUC.

Qu'on le fasse paroître * ...

* Jaffier paroît entre deux Gardes.

ACTE IV.

367

PIERRE.

Quoi ! mon ami est aussi dans les fers ? O fatal destin , tu l'emportes ! * nous sommes tous perdus ? Pourquoi paroîs-tu plus abattu que moi ? Nos cœurs ne sont-ils pas les mêmes ? Leve les yeux , ami. Ces Tyrans respectables osent nous appeller traîtres... O , mon frere ! en serois-tu un ?

JAFFIER.

Oui , je suis , à ton égard , le plus méprisable des mortels : j'ai trahi ta foi , j'ai trahi ma gloire , pour me livrer à l'infamie. Le Soleil naissant devoit éclairer notre triomphe : ma langue à jamais détestable a dévoilé tous nos projets !

PIERRE.

Ainsi tout est connu. . . . Venise perd sa liberté , & moi la vie. . . . N'en parlons plus ; adieu.

LE DUC.

Attendez. . . . Voulez-vous , en confessant vos crimes , mériter la clémence du Sénat ?

PIERRE.

Qu'il soit plutôt à jamais détesté ! que la discorde & la crainte y président sans

* A part.

H h iv

368 VENISE SAUVÉE;
cesse! & que les ornemens de votre
dignité vous inspirent autant d'hor-
reur, que j'en ressens en regardant mes
fers!

LE DUC.

Le pardon, ou la mort; choisis.

PIERRE.

Je préfère une mort honorable.

RENAULT.

C'est le seul bien que nous deman-
dons, & que vous puissiez nous don-
ner.

TOUS LES CONJURÉS.

Brisez nos fers, & faites-nous périr!

LE DUC.

Que le Conseil se leve... Que l'on
garde les Prisonniers. Vous, Jaffier,
soyez libre. Que les autres attendent
leur sentence.

PIERRE.

Marchons. Où est mon cachot?...

* Tous les Sénateurs sortent, & l'on em-
mène les Prisonniers.



SCENE VI.

JAFFIER, PIERRE.

Gardes.

JAFFIER, *l'arrêtant au passage.*

AH! daigne m'entendre un instant ?...

PIERRE.

Qui ose s'opposer au jugement du Sénat ?... Hors d'ici, rebelle audacieux.... *

JAFFIER.

Non tu ne sortiras point : il faut que tu m'entendès... O mon ami ! pourquoi m'avilir , en me frappant ? Un poignard ne t'auroit-il pas mieux servi ?... Mais , hélas ! ai-je droit de m'en plaindre ? & n'as-tu pas acquis celui de me traiter en esclave ? Cependant tu me vois à tes pieds , & j'ose encore implorer ta pitié ! j'ose encore espérer d'émouvoir ce cœur que j'ai toujours connu aussi tendre que généreux... Ah ! ne le fermes pas à mes cris ! au nom de l'amitié , jette encore un regard sur moi.

* Il frappe Jaffier.

370 VENISE SAUVÉE,
PIERRE.

A quoi tendent ces sons plaintifs , & ces méprisables sanglots ? Dans quel nouvel abîme prétend t'on m'entraîner ? Mais on s'y prend trop tard. Fuis , je ne te connois point ; & les fourbes me sont odieux.

J A F F I E R.

Tu ne me connois point ? ... Ah ! Ciel ! ...

PIERRE.

Qui donc es-tu ?

J A F F I E R,

Jaffier , ton ami le plus tendre , & le plus infortuné des humains.

PIERRE.

Toi , Jaffier ! toi , celui que j'aimai jadis avec tant de tendresse ? Tu mens , vil imposteur. Celui dont tu empruntes le nom , étoit magnanime , sincère , juste & brave , cher à mes yeux , & plus cher à mon cœur Mais toi , par où peux-tu m'en imposer , si tu n'offres à mes regards qu'un objet plus digne encore de mépris que de haine ? Laisse-moi : fuis , te dis-je ? délivre-moi de ta présence.

J A F F I E R.

Non , je ne fuirai point ; non , je n'ai pas mérité ta haine ; non , je n'ai pas

ACTE IV. 371

changé pour toi : je suis toujours le même ; regarde-moi , juges-en par mes pleurs ! . . .

PIERRE.

Tu n'as point mérité ma haine ? Tu oses r'appeller Jaffier , & tu prétends ne m'avoir point trahi ? . . . D'où viennent donc ces fers ? A qui dois je l'affreux supplice qu'on me prépare , & l'infamie éternelle attachée à mon nom ? Est-ce à d'autres qu'à toi , perfide ?

JAFFIER.

Je conviens de tout , si tu m'accordes une grace !

PIERRE.

Une grace ! à toi ? . . . Eh ! quelle est-elle ?

JAFFIER.

D'accepter la vie , aux conditions proposées par le Sénat.

PIERRE.

La vie ? qui , moi , je la demanderois ! & pour l'obtenir , je m'avouerois coupable ! Je pourrois me résoudre à cette bassesse , pour vivre quelques années de plus ! J'oserois traîner dans cette ville , que j'abhorre , un front chargé d'opprobres & d'ennuis . . . Inutile poids de la terre , qu'ai-je besoin

372 VENISE SAUVÉE,
maintenant de la vie ? Me connois-tu
quelque ami perfide , pour que je puis-
se encore la sacrifier ? Non , non , j'ai
trop vécu , puisque tu réspires encore ,
ainsi que ceux qui te ressemblent.

J A F F I E R.

Je jure par tout ce que nous révé-
rons ! . . .

P I E R R E.

De quel poids sera ce serment ? ne
l'as-tu pas déjà violé ?

J A F F I E R.

Eh bien ! par cet enfer dont je me
suis rendu digne , je jure de ne te point
quitter que je ne sois sûr de ta vie ! . . .

P I E R R E.

Inutiles efforts . . .

J A F F I E R.

Non , rien ne peut me séparer de toi !
regarde-moi comme un esclave , épui-
se tout ce que la fureur & le mépris
peuvent inventer de plus humiliant ,
foule aux pieds ton indigne ami , tu me
verras sans cesse à tes genoux ; je lasse-
rai ta barbarie ; ou la mort seule (en
m'ôtant la vie) m'interdira l'espoir de
te toucher !

P I E R R E.

Que dis-tu ? . . . N'es-tu pas . . .

J A F F I E R.

Quoi ?

P I E R R E.

Un traître.

J A F F I E R.

Oui.

P I E R R E.

Un lâche ?

J A F F I E R.

Je l'avoue.

P I E R R E.

Un malheureux , sans honneur & sans foi , qui a sacrifié sa gloire au salut de ses jours ?

J A F F I E R.

J'avouerai tout , & même plus encore. . . .

P I E R R E.

Et tu veux que je vive ! . . . Tu veux donc que je te ressemble ? . . .

J A F F I E R.

Non ; c'est à moi seul que tu devras cette vie que tu rougis de demander. C'est le prix de mon crime : on me le doit. Cet espoir seul m'a rendu parjure.

P I E R R E.

Je t'en méprise davantage... Mais finissons. Tu te souviens de tes malheurs , & de tout ce que j'ai fait pour les réparer. Je n'ai reçu pour gage de

374 VENISE SAUVÉE;

ta foi qu'un serment imposteur , & ce poignard. . . Tiens , reprends ce fer : je n'ai plus rien à toi ; & je te quitte , en jurant de ne te revoir jamais.

J A F F I E R.

Consens du moins à jouir de la vie !

P I E R R E.

Elle m'est odieuse. Tu peux en disposer à ton gré.

J A F F I E R.

O , mon ami !

P I E R R E.

Je ne t'écoute plus.

J A F F I E R.

Non , je suivrai toujours tes pas. . .

P I E R R E , *le frappant.*

C'est ainsi que je m'affranchis des importunités d'un perfide. . . Adieu. Sois toujours aussi malheureux que criminel. . . .

SCENE VII

J A F F I E R , *seul.*

IL déplore son sort , & fait entendre qu'il réserve le poignard que Pierre lui a laissé à quelque usage sinistre.

SCENE VIII.

JAFFIER , BELVIDERA.

SON désespoir augmente à la vue de son épouse. Il lui raconte tout l'entretien qu'il vient d'avoir avec Pierre , & l'indigne traitement qu'il en a reçu. Belvidera lui apprend en gémissant que le Sénat a condamné tous les Conjurés au supplice , & que leur exécution est fixée au lendemain. Cette nouvelle rend Jaffier furieux. . . .

BELVIDERA.

Que vois-je ? Quels affreux regards ?
Quelle pâleur couvre tout-à-coup ton visage ! . . Tu recules en frémissant . .
Ciel ! quel est ton dessein ?

JAFFIER.

Laisse-moi : je te l'ordonne . . . Un projet horrible est entré dans mon cœur.

BELVIDERA.

Quel est l'objet ? . . . Parle . . .

JAFFIER.

Garde-toi de m'interroger ! . . Fuis ,
fuis plutôt . . .

BELVIDERA

Pourquoi fuirais-je ce que j'aime ?

376 VENISE SAUVÉE.

JAFFIER.

Ah ! c'est l'amour lui-même qui t'ordonne de t'éloigner. . . . Dans un cœur tel que le mien , peut-il cesser d'être sincère ? . . . Crains cette main fatale... Ne la sens-tu pas déjà glacée d'un froid mortel ? . . .

BELVIDERA.

Non, mon repos & ma consolation sont toujours dans tes bras. . . .

JAFFIER.

Un abîme est quelquefois couvert de fleurs. . . Crains , malheureuse , crains ! cet affreux instant peut t'y précipiter*...
Quoi ! tu ne trembles pas ?

BELVIDERA.

Non.

JAFFIER.

Tu oublies donc à quel comble de maux tu viens de me réduire ?

BELVIDERA.

Ah ! Ciel !

JAFFIER.

Où est mon ami ? Parle ; tu recules en vain , cruelle , il est trop tard. C'étoit avant de me trahir qu'il falloit me quitter. . . . Ami trop malheureux ! . . .

* Il laisse paroître le poignard à moitié , & le resserre dans son sein.

écoute ?

écoute ? N'entends-tu pas ses gémissements ? mon cœur en est déjà déchiré... Cet infâme supplice étoit-il destiné pour toi ? ... Arrêtez, détestables Bourreaux, arrêtez !... Juste Ciel ! son sang coule, & ses membres épars... Ah ! parjure Sénat, ah ! mon ami !... Vois, perfide, * vois ton ouvrage ; c'est toi, ce sont tes larmes, ce sont tes charmes imposteurs qui l'ont conduit sur l'échafaud... **

Dieux ! comme ses yeux parlent !... Aimable enchanteuse, tu désarmerois la fureur même !... Ah ! cesse de trembler, sauve-toi dans mes bras : c'est ton asyle le plus sûr... Que fais-je ? Non, tu m'as rendu trop criminel... Pardonnez-moi, grand Dieu ! je la regarde encore avec plaisir ; mais c'est pour la dernière fois... -

BELVIDERA.

Ah ! cher époux ! de quels affreux transports te vois-je agité ? ... & de quel sort me vois-je menacé ?... *** Quoi ! tu veux me tuer ? ... Tu repousses ces bras tremblans, dans lesquels tu trou-

* A Belvidera.

** Il cherche son poignard.

*** Il s'approche le poignard à la main.

378 VENISE SAUVÉE,
vois autrefois ton bonheur ! Par-
donne , cher époux ! prends pitié de
l'infortunée Belvidera ! . . .

J A F F I E R.

Tu sçais que ce même poignard fut
le gage de mes sermens : il dut être plon-
gé dans ton sein , si Jaffier se mon-
troit parjure : l'instant fatal est arri-
vé. . . *

B E L V I D E R A.

Pardonne , cher époux !

J A F F I E R.

Non , ne l'espère pas. . . .

B E L V I D E R A , *se jette à son col ,
& l'embrasse.*

Eh bien ! frappe maintenant
C'est ainsi que je mourrai contente. . . .

J A F F I E R.

O terre ! ô Cieux ! soyez témoins
de ma faiblesse. . . Un invincible bras
te défend sans doute ; & tu naquis pour
faire des prodiges ; pour ma perte , ou
pour mon bonheur. . . ** Par cet ascen-
dant invincible que le Ciel t'a donné sur
mon ame , cours , vole , chere Belvi-
dera , va tomber aux pieds de ton bar-

* Il va pour la frapper.

** Il jette son poignard.

ACTE IV.

379

bare pere ; employe pour le toucher ces
mêmes larmes, & ces mêmes carrelles
dont tu viens d'éprouver sur moi le
pouvoir vainqueur. Songe qu'il faut
sauver mon ami, ou nous résoudre à
périr tous deux. . . .

Porte à ses pieds tes pleurs, mes remords ;
ton effroi,
Et triomphe de lui, comme tu fais de moi !

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.
SCENE PREMIERE.

PRIULI, *seul.*



Ortels, dont les soupirs importu-
nent les Cieux,
Souvent, pour vous punir, ils
exaucent vos vœux !
Combien de mes pareils, dans leurs plaintes
amères,
N'accusent le destin, que parce qu'ils sont
peres !
Quel titre, juste ciel, pour qui chérit son
sang,
Si, croyant lui transmettre & son nom, & son
rang,
Jouet infortuné d'une espérance vaine,
Il ne voit qu'un objet de mépris & de haine !
Et si, vivant encor, il voit ensevelir
Un nom, que son sang même a pris soin d'a-
vilir !
O ma fille ! . . .

SCENE II.

PRIULI, BELVIDERA *en deuil & voilée.*

BELVIDERA, *dans le fond du Théâtre*

Voilà cet inflexible pere!..

O Ciel! à mon abord rends son front moins sévere.

Que trois ans d'infortune appaise son courroux?

Rends le pere à la fille, & l'Epouse à l'Epoux!

PRIULI.

O toi, dont l'appareil, & la voix gémissante;
M'offre de la douleur une image vivante!

Si tu connois mes-maux, & si tu plains mon
fort,

Viens-tu me consoler, en m'annonçant la
mort?

Parle: quel est ton nom?

BELVIDERA.

Tu vois une victime,

Que toi seul peux ravir au malheur qui l'op-
prime;

Que ses maux au tombeau vont bientôt en-
traîner:

382 VENISE SAUVÉE,

Mais qui peut vivre encor, si tu peux pardon-
ner !

PRIULI.

Quelle voix !... je succombe au trouble
qui me presse...

Parle ; déjà pour toi mon ame s'intéresse :
Ne crains pas à mes yeux d'exposer tes en-
nuis ;

Pour toi , dès-à-présent , je veux ce que je
puis.

BELVIDERA , *à part.*

Ciel ! en parlant ainsi , peut-il me méconnoi-
tre ?...

Seigneur ,* à vos regards , oserai je paroître ?
Si d'un son étranger ma voix frappe vos
sens ,...

N'en rappelez-vous point les timides accents ?
Hélas !...

PRIULI.

... Qui que tu sois , ta présence m'est chère ,
Espere , ose paroître. ...

BELVIDERA.

Ah ! si j'avois un pere !

Si j'osois , à ses pieds , lui rappeler ce nom ,

PRIULI.

Que voudrois-tu de lui ? ...

* Haut.

ACTE V. 33

BELVIDERA, *levant son voile.*

Sa pitié, mon pardon! . .

Par ces genoux sacrés, qu'avec ardeur j'em-
brasse,

Ah! que devant tes yeux, ta fille trouve gra-
ce!

PRIULI.

Ma fille! . . .

BELVIDERA.

Oui, jadis objet de tous tes vœux;
Et seul fruit d'un hymen qui te rendit heu-
reux,

Dont la mere au tombeau (quoique dans sa
jeunesse)

Emporta ton estime, autant que ta tendresse.

Au nom de ses vertus, au nom de ta douleur;

A mes gémissemens ne ferme point ton cœur :

Vois ses traits dans les miens, son ame dans
la mienne,

Et que la voix du sang parle enfin à la tienne!

PRIULI.

Toi, ma fille?

BELVIDERA.

Ah! Seigneur, n'allez point m'arracher
Un titre, dont mon cœur fait son bien le plus
cher!

Je m'en crois digne encor! . . .

384 VENISE SAUVÉE,

PRIULI.

Plût au Ciel, que ton pere
Pût reconnoître en toi les vertus de ta mere!
J'eusse été trop heureux!...

BELVIDERA.

Hélas ! si la pitié
T'avoit parlé pour moi, tout seroit oublié.
Elle t'eût fait sentir, que l'aveugle jeunesse
Peut être pardonnable, en tombant par foiblesse ;

Que la raison se tait, quand l'amour parle
aux cœurs ;

Et que le feu de l'âge est pere des erreurs !
Elle t'eût peint les maux, dont mon ame
troublée,

Même au sein des plaisirs, fut sans cesse ac-
cablée

Depuis l'instant fatal où tes ordres cruels
M'arracherent mourante à tes bras paternels!
Ah ! si tu connoissois le poison qui dévore
Ce cœur infortuné qui te craint, & t'im-
ploie ;

Si tu voyois enfin l'excès de mon malheur,
Je te verrois gémir, & frissonner d'horreur!

PRIULI.

Qu'entends je ? Epargne-moi. . .

BELVIDERA.

ACTE V.

385

BELVIDERA:

Je ne puis m'en défendre ;
Seigneur , je dois [parler & vous devez m'en-
tendre.
... Mon époux.

PRIULL.

Garde-toi de prononcer ce nom ;
Objet de ma vengeance , il la mérite.

BELVIDERA.

Non ;
Vous vous trompez , Seigneur. Mon époux
vous révere ;
Et votre fille seule irrite sa colere.

PRIULL.

Que dis-tu ? juste Ciel ! ...

BELVIDERA.

Arbitre de mon sort ;
Si vous me refusez , je n'attends que la mort.
Cet instant va grossir , ou calmer la tempête
Qu'un époux furieux fait gronder sur ma
tête ! ...
Hélas ! Seigneur , avant que je quitte ces
lieux ,
Que je retrouve au moins un pere dans vos
yeux !
Qu'un tendre embrassement , en soulageant
ma peine ,

386 VENISE SAUVÉE,

M'assure qu'en mourant j'ai fléchi votre haine.

PRIULI, l'embrassant.

Mon cœur est déchiré !...

BELVIDERA.

Le mien est satisfait.

PRIULI.

Parle , dévoile enfin cet horrible secret :

Ton pere , en frémissant , te l'ordonne , & t'en prie. . . .

BELVIDERA,

Sachez donc , qu'animé d'une aveugle furie ,
Ce cher & tendre époux , dont j'ai fait le
malheur ,

S'est armé d'un poignard. . . pour m'en per-
cer le cœur ! . . .

PRIULI.

Que dis-tu ? . . lui , ma fille ! . . ah ! je ne suis
plus maître

De mon ressentiment il périra le traî-
tre

Non , laisse-moi

BELVIDERA , l'arrêtant.

Seigneur , ne le condamnez pas :
Il m'adore toujours ! . . . moi seule armai son
bras

Lorsque , par l'infortune , entraîné dans le
crime ,

Jaffier , de ses fureurs , prit l'Etat pour vic-
time ,

Les autres Conjurés peu certains de sa foi ,
Voulurent un garant ; Jaffier n'avoit que
moi :

Il me livre ; & consent , pour calmer leur
murmure ,

Qu'un poignard , dans mon sein , punisse son
parjure !

Il ne prévoyoit pas que mon cœur inquiet
Pût arracher du sien ce funeste secret ;

Ni que la voix du sang , augmentant mes al-
larmes ,

Pour sauver mon pays , dût me donner des
armes :

Ce miracle à l'amour étoit seul réservé ;

J'attendis mon époux , & l'Etat fut sauvé !

Mais mon triomphe même enfante ma dis-
grace.

De ses tristes amis Jaffier obtint la grace ;

Le Sénat aujourd'hui les condamne à la mort ,

Et mon époux l'apprend : jugez de son trans-
port ! . . .

» Que ton pere , dit-il , les arrache aux sup-
plices.

» Avant la fin du jour , il faut que tu périsses

» Par ce fatal poignard qui garantit ma foi ,

K k ij

288 VENISE SAUVÉE,

Si ces mêmes amis ne sont sauvés par toi!

Belvidera acheve d'émouvoir son pere, & de l'attendrir en sa faveur, en lui peignant l'instant où Jaffier lui a mis le poignard sur le sein, & en la menaçant de l'y plonger si Priuli n'obtenoit point que la Sentence du Sénat contre Pierre & ses compagnons fût révoquée. Priuli embrasse sa fille en pleurant, & court se jeter aux pieds du Sénat.

S C E N E III.

LE SÉNATEUR ANTONIO,

seul.

IL répète un discours extravagant qu'il projette de faire au Sénat, au sujet de la conspiration.



SCENE IV.

ANTONIO, AQUILINA.

Cette Scene est aussi ridicule que la première du troisième Acte. Antonio chante, & fait mille bouffonneries autour de sa Maîtresse, qui l'interdit tout-à-coup en lui présentant un poignard, qu'elle lui destine, s'il n'obtient pas du Sénat la grace de Pierre Antonio, tremblant, se jette aux genoux de sa Maîtresse, qui le fait jurer d'employer tout son crédit pour sauver son Rival.

SCENE V.

JAFFIER, *seul.*

IL a perdu tout espoir de sauver ses amis, & sa douleur dégénère en transports de rage.



SCENE VI.

JAFFIER, BELVIDERA.

BELVIDERA, *courant vers Jaffier.*

AH! je revois ma vie!...

JAFFIER, *lui tournant le dos.*

Et moi ma perte....

BELVIDERA.

Je vois qu'il faut que je périsse..

JAFFIER.

Non ; la mort est aujourd'hui trop occupée : la tardive clémence de ton pere nous devient inutile. Je vous rends pourtant graces à tous deux : mais mes tristes amis, indignement trahis par le Sénat, ont ordre de se préparer à la mort ; & moi je vis encore!...

BELVIDERA.

Acheve ; ma sentence doit suivre cette réflexion : tu l'as déjà prononcée dans ton cœur. Ne crains rien , Jaffier , tu ne me verras plus chercher à t'atten-

A C T E V. 391

drir par mes soupirs , & par mes larmes : soumise à la volonté de mon époux , j'attendrai mon sort à ses pieds ; je baiserais , je chérirai même la main qui me percera le cœur. Oui , je me sens capable de cette fermeté , pourvu que tu me plains ; pourvu qu'en recevant de toi le coup de la mort , je trouve encore de l'amour dans tes yeux ! Cette tendre pitié peut seule adoucir mon supplice. Daigne ne pas me la refuser !

J A F F I E R.

De la pitié , dis-tu ?

B E L V I D E R A.

Oui , cher époux , je t'en demande. Déguise les transports qui t'agitent , qu'ils imitent , s'il se peut , ceux de l'amour : le coup mortel n'aura plus rien d'affreux pour moi.

J A F F I E R.

Non , chere Belvidera , non tu n'as rien à craindre de ma cruauté : écarte ces idées terribles ; rassure tes sens agités ; réponds moi seulement.

B E L V I D E R A.

Attends du moins que mes sanglots me le permettent ! . . .

392 VENISE SAUVÉE,

JAFFIER.

Non , surmonte - les. . . . Combien
comptes-tu d'années depuis le jour *funeste*
qui vit célébrer notre hymen ?

BELVIDERA.

Hélas ! . . .

JAFFIER.

Retiens tes pleurs : ils me rendroient
aussi foible que toi.

BELVIDERA.

Puis-je les retenir ? le ton sinistre de
ta demande , suffiroit seul pour les faire
couler !

JAFFIER.

Viens : ce tendre baiser les séchera...
Eh bien ! réponds-moi donc ?

BELVIDERA.

Hélas ! ce jour , pour toi , fut donc
funeste ?

JAFFIER.

Je le déteste maintenant.

BELVIDERA.

L'eussai-je pû penser dans ces mo-
mens délicieux où ta bouche inspirée

par l'amour me juroit une tendresse
éternelle ?

J A F F I E R.

Ce serment étoit aussi indiscret que
téméraire.

B E L V I D E R A.

Ainsi , je suis donc à tes yeux un su-
jet d'horreur ?

J A F F I E R.

Non , Belvidera , non , non je suis
trop sincère : je le voudrois en vain !

B E L V I D E R A.

Quoi ! tu m'aimes encore ?

J A F F I E R.

La nature travaille avec moins d'ar-
deur à se renouveler , à se perpétuer
elle-même, que je n'en ressens pour Bel-
videra. L'homme ne fut vraiment
heureux que du moment qu'il se vit
uni, comme moi, à une compagne aussi
aimable !

B E L V I D E R A.

Je ne te suis donc point odieuse ?

J A F F I E R.

Non, je te chéris toujours , & je ne
viens que pour te le prouver... Nous

394 VENISE SAUVÉE,
nous aimons , je crois , depuis trois
ans ?

BELVIDERA.

Et si mes vœux sont remplis , nous
ne nous séparerons jamais ; notre ten-
dresse mutuelle n'aura d'autre terme
que celui de notre vie. Puissions-nous,
quand l'âge aura glacé nos sens , sans
affoiblir notre passion , voir nos cen-
dres réunies dans un même tombeau !

JAFFIER.

Et quand crois-tu que cela doive ar-
river ?

BELVIDERA.

Jamais aussi tard que je le souhaite.

JAFFIER.

Parle-moi sans crainte , & sans dé-
tours : depuis que je suis ton époux ,
vis-tu jamais ma tendresse pour toi se
rallentir un moment ? Vis-tu jamais
mon ame irritée contre toi ? La joie de
Belvidera me trouva-t'elle jamais trif-
te ? La moindre apparence de tiédeur ,
le moindre mot d'indifférence , trahi-
rent-ils jamais la passion de mon épou-
se ? L'ai-je enfin jamais offensée ?

ACTE V.

395

BELVIDERA.

Non, je ne puis t'en accuser.

JAFFIER.

Vis-tu jamais ou mon cœur, ou mes yeux, s'attendrir pour d'autres que pour toi?

BELVIDERA.

Jamais; jamais!... Je serois la plus fausse, la plus injuste de toutes les femmes, si j'osois t'en accuser. Je t'avoue, au contraire, que mon bonheur a toujours surpassé celui dont mon sexe peut être susceptible.

JAFFIER.

Je t'ai dit que je t'aimois encore; que je venois pour te le prouver?

BELVIDERA.

Oui.

JAFFIER.

O Ciel! daigne donc m'écouter. Répands tes faveurs les plus cheres sur cette tête adorable, brillante à chaque instant de nouveaux charmes! que tes mains libérales soient toujours ouvertes pour elle; que la paix, l'honneur & la tranquillité l'environnent & la gardent sans cesse. Que l'abondance suive touz

396 VENISE SAUVÉE,

jours ses pas ; que sa vue ne soit jamais frappée d'objets sinistres, ni son cœur de sentimens douloureux ! fais que chacun de ses jours soit signalé par de nouveaux plaisirs ; que ses nuits soient aussi douces , aussi paisibles que ses pensées : verse enfin dans son ame toute la force nécessaire pour supporter la perte d'un époux dont elle fut trop aimée. Daigne la soutenir dans cet instant affreux qui va nous séparer !...

BELVIDERA.

Qu'entends-je ?... Nous séparer !...

JAFFIER.

Oui : pour jamais. Je l'ai juré par ce Ciel même , qui seul connoît à quel point je t'adore , & combien il coûte à mon cœur. . . . Nous nous voyons pour la dernière fois.

BELVIDERA.

Ah ! révoque ce barbare serment. Vis plutôt , cher époux , dusses-tu me détester !

JAFFIER.

Non , ma mort est résolue.

BELVIDERA.

Juste Ciel ! entends-moi donc aussi !

A C T E V. 397

Fais tomber à la fois sur une infortunée, tous les fléaux de ta colere ! rassemble sur ma tête tous les maux que ta vengeance destine aux plus grands criminels ; attache sur mes pas le désespoir & l'infamie , suite funeste du besoin ! n'offre à mes yeux que des objets d'horreur , & bannis pour jamais le repos de mon ame ! que la douleur empoisonne mes plus beaux jours ; l'épouvante , mes nuits : que cet instant horrible en soit l'image ! fais enfin, que ma fureur & mon désespoir puissent égaler la grandeur de la perte dont je suis menacée... Quoi ! je pourrois te perdre ?... Non, cruel , je n'y puis consentir.... Ah ! daigne encore m'entendre ! tourne du moins les yeux sur moi.

J A F F I E R, *à part.*

O mon cœur , ne me trahis point !

B E L V I D E R A.

Au nom de ces jours charmans , trop tôt passés ; au nom de cet amour qui nous rendit heureux , prends pitié de ma peine ! parle-moi seulement ?

J A F F I E R.

Hélas !

B E L V I D E R A.

Par cet embrassement , aussi timide

398 VENISE SAUVÉE,

que sincere ; par ce tendre baiser , par mille autres encore ; par ces larmes ameres dont mes yeux sont noyés !

J A F F I E R , *tirant son poignard.*

Arrête : laisse-moi ; où je jure par le Ciel , qui dicta mon Arrêt , que cet instant me verra mourir dans tes bras . . .

B E L V I D E R A .

Ah ! calme-toi , cher époux ! . . . *

J A F F I E R .

Entends-tu cette cloche fatale ? . . .
C'est la mort qu'elle annonce : elle m'appelle aussi. Attends-moi , mon ami , attends-moi , trop malheureux Pierre ! tu veux , dit-on , me voir encore avant que de mourir ! je vais recevoir tes adieux . . . Toi , reçois les miens pour jamais.

B E L V I D E R A .

Tu n'emporteras point ce poignard.
C'est la seule grace que j'implore ! . . .
Quoi ! pas même un dernier baiser ? . . .
& je puis vivre ! . . .

J A F F I E R , *se retourne en sortant.*

Attends . . . Nous avons un enfant ; sois sa mere , aime-le tendrement ; qu'il connoisse par toi l'honneur & la vertu ;

* On entend sonner la cloche pour l'exécution des Conjurés.

& sur-tout garde-toi de lui raconter ma funeste Histoire. Puisses-tu le sauver des opprobres que mon nom peut jeter sur sa vie ! . . . Approche maintenant . . . *
Dieu ! que cet embrasement ne peut il être éternel ? . . . Mais j'oublie à la fois & mes amis , & mes sermens . . . C'en est fait , reçois ce dernier baiser. **

BELVIDERA.

Non , j'en exige un autre : c'est pour cet enfant infortuné dont tu as daigné te souvenir. Sois sûr que je le lui rendrai

JAFFIER.

Adieu donc maintenant.

BELVIDERA.

Quoi ! pour jamais ! . . .

JAFFIER.

Le Ciel seul peut nous rejoindre. Puif-
se-t'il te protéger ! . . .

Belvidera reste seule , & s'abandonne au désespoir. Priuli arrive avec des domestiques , & la fait emporter chez lui.

* Il l'embrasse.

** Il l'embrasse.



SCENE VII.

L'intérieur du Théâtre s'ouvre. On voit un échaffaud, & une rouë préparée pour l'exécution de PIERRE, qui arrive entouré de Gardes, accompagné d'un Moine, de l'Exécuteur, & suivi de la populace.

L'Officier fait faire place. Pierre cherche Jaffier des yeux, & se plaint de sa lenteur. Le Confesseur essaye en vain de rendre Pierre attentif à ses discours: il n'en tire aucune réponse satisfaisante. Le Ciel (dit Pierre) ne peut point me regarder d'un œil sévère: l'homme n'a point souillé mes mains, mon cœur ne fut jamais parjure, & le bien d'autrui fut toujours sacré pour moi, &c. Le Religieux insiste, & s'attire quelques réponses un peu plus vives de la part du Criminel. Jaffier paroît.

JAFFIER, à part.

Mes yeux, retenez vos larmes! & toi, mon cœur, tâche d'acquérir assez de fermeté pour soutenir cet horrible spectacle, pour ne point rougir de tomber aux pieds d'un ami dont ma lâcheté seule a causé la perte... ô malheureux Pierre!...

PIERRE.

Approche.

JAFFIER, à genoux.

Souffre que je me traîne jusqu'à toi ;
cette posture est la seule qui me con-
vienne : oserai-je t'envifager ? Après ma
trahison , oserois-je affronter ces yeux
qu'enflammerent toujours pour moi
les feux de l'amitié ? trop indigne de tes
regards , & plus encore de tes embras-
semens , tu me vois anéanti devant
toi !

PIERRE.

Tu m'as perdu ; je ne puis l'oublier :
& cependant je t'aime encore ! pardon-
ne , cher Jaffier , pardonne aux pre-
miers mouvemens de ma colere : je gé-
mis de t'avoir frappé ! prêt à passer dans
les bras de la mort , je suis jaloux d'em-
porter au tombeau les vœux de tous les
cœurs que la probité anime ; de ceux
enfin qui ressemblent au tien.

JAFFIER.

Ciel ! dans ce moment épouvantable ,
ne suis-je pas plus méprisable que ja-
mais : le supplice honteux qui t'attend ,
n'est-il pas , mon ouvrage ? ... & tu
peux me le pardonner ! Non , donne-
moi les noms qui me sont dûs ; peins-
moi mon infamie ; accable-moi de mon

402 VENISE SAUVÉE,

forfait: entraîne-moi sur l'échaffaud que
ma main seule a dressé pour toi ; mes
crimes ne m'en ont rendu que trop di-
gne....

L'OFFICIER.

Le tems s'écoule , & nous presse.
Songez que vos amis sont déjà morts.

JAFFIER.

Ils sont morts !

PIERRE.

Oui , Jaffier , ils sont morts ; & le
vertu ne s'est point démentie.

JAFFIER.

Parle donc : qu'exiges-tu de moi ?

PIERRE.

O Jaffier !....

JAFFIER.

Explique-toi ; soulage ton ame op-
pressée : ne cache rien à ton ami.

PIERRE.

Mon ami ? Ah ! si tu pouvois l'être
encore , je serois moins infortuné ; j'es-
pererois quelque secours de ta généro-
sité.... Le Ciel sçait combien un ami
me seroit maintenant utile !

JAFFIER.

Et combien mon cœur est déchiré de
ta défiance.... Ah ! daigne t'expli-
quer !....

PIERRE.

Non , je veux que tu vives. ...

JAFFIER.

Eh bien , je vivrai , puisque tu le veux :
mais ce sera pour te venger , pour que
Venise pleure long-tems ta perte.

PIERRE.

Quoi , tu penses ainsi ?

JAFFIER.

J'en jure par le Ciel !

PIERRE.

Ton crime est effacé : je te pardon-
ne tout Cependant . . . puis-je me
confier à toi ? . . .

JAFFIER.

Non car je viens de te trahir !

PIERRE.

Est-il bien vrai que tu m'aimes en-
côre ?

JAFFIER.

Arrache-moi le cœur , consulte-le ,
satisfais tes soupçons.

PIERRE, *pleurant.*

O Dieu , que je suis foible !

JAFFIER.

Tu pleures ! ô Ciel , tu pleures ! je
ne te vis jamais réduit à cette extrê-
mité Oui , je le vois , ton sein renfer-
me un secret que tu n'oses me confier..
mais parle ; mon repentir t'assure de
ma foi.

404 VENISE SAUVÉE,

PIERRE, *lui montrant la rouë.*

Vois-tu cet instrument ?

JAFFIER.

Eh bien ?

PIERRE.

Est-il fait pour un soldat ? pour un guerrier, dont les exploits ont mérité quelque nom dans l'histoire ?

JAFFIER.

Ah ! . . .

PIERRE.

Parle : doit-il mourir ainsi ?

JAFFIER.

Quel seroit ton dessein ?

PIERRE.

Oserois-tu entreprendre de sauver ma mémoire d'une telle infamie ? . . .

L'OFFICIER.

La nuit approche, dépêchez-vous.

PIERRE.

Je vous entends : je suis à vous . . .

Ô Jaffier ! tu peux réparer ta faute.

JAFFIER.

N'en parlons plus : tu seras satisfait ; tu seras vengé. Ma femme, mon fils même . . .

PIERRE, *l'arrêtant.*

Non, tu te trompes . . . Ecoute . . .

** Il lui parle à l'oreille.*

ACTE V.
J A F F I E R.

405

Tu seras obéi.

P I E R R E.
Souviens-t-en !...
L'OFFICIER.

Allons.

P I E R R E.

Marchons ; me voilà prêt *. ... Capitaine , je vous crois généreux : daignez faire écarter , pour un instant , cette populace.

Pierre se deshabilie ; & au moment que l'Exécuteur s'approche pour le frapper , Jaffier tire son poignard , en perce son ami , & s'en perce lui-même. Pierre remercie Jaffier , qui s'applaudit d'avoir trompé l'espérance du Sénat , & qui expire en le maudissant. L'intérieur du Théâtre se ferme.

* Il monte sur l'échaffaud , avec Jaffier.



SCENE VIII.

Le Théâtre représente le Palais de Priuli.

ON entend une symphonie douce , au bruit de laquelle Belvidera arrive suivie de deux de ses femmes. Priuli paroît ensuite , & tente vainement de lui remettre l'esprit absorbé dans la douleur. Les Ombres de Jaffier & de Pierre paroissent. Belvidera achève de perdre la raison , & meurt dans les bras de son père.

F I N.



